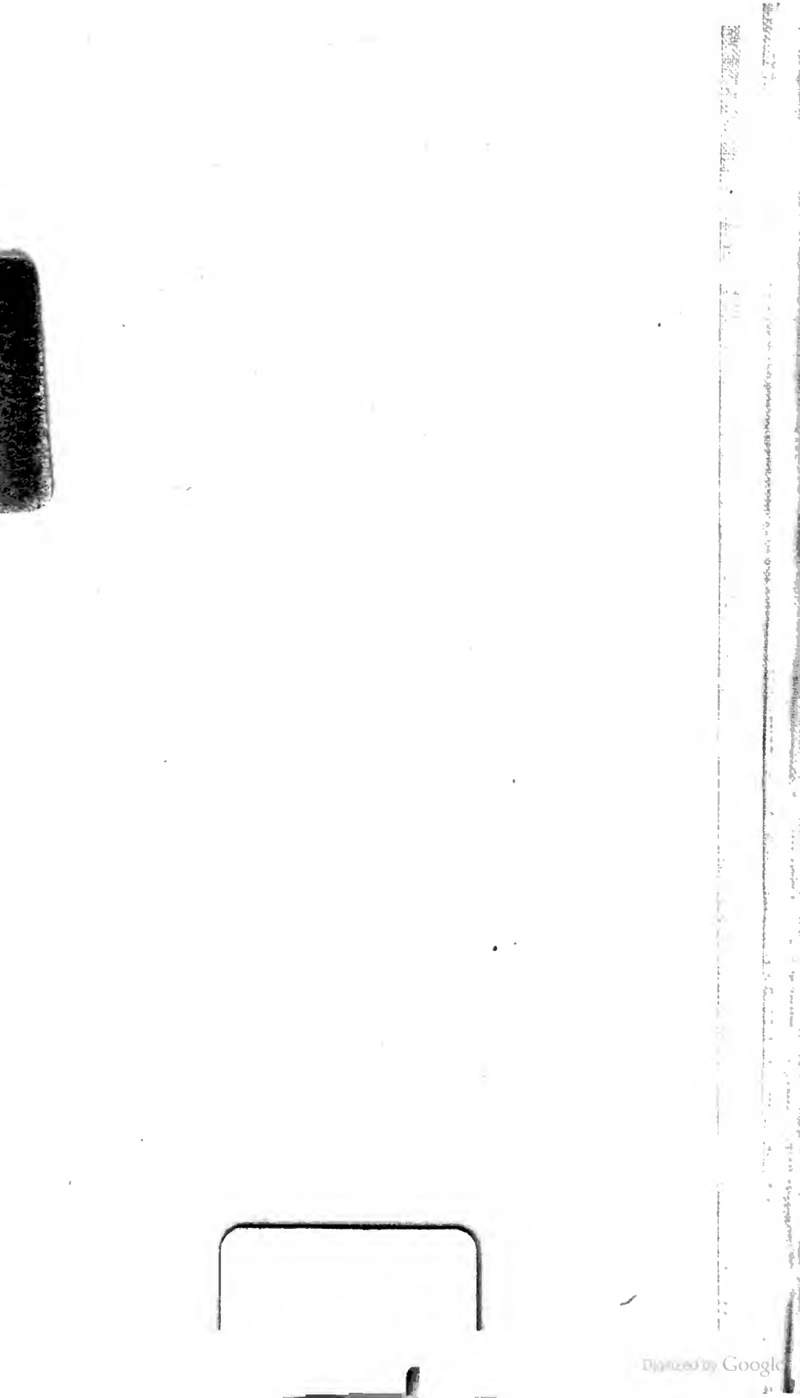


L'HOMME AMÉRICAIN

(DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE).

STRASBOURG, IMPR. DE LEVRAULT.

L'HOMME AMÉRICAIN

(DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE),

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUES ET MORAUX;

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY,

Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Officier de la Légion d'honneur de la République bolivienne, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes nationales et étrangères, auteur du Voyage dans l'Amérique méridionale, etc., etc.

TOME SECOND.



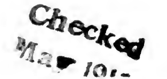
PARIS,

CHEZ PITOIS-LEVRAULT ET C.ᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE LA HARPE, N.° 81;

STRASBOURG, CHEZ F. G. LEVRAULT, RUE DES JUIFS, N.° 33.

1839.



L'HOMME AMÉRICAIN.

DEUXIÈME RACE.

PAMPÉENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. COULEUR BRUN-OLIVÂTRE. TAILLE SOUVENT TRÈS-ÉLEVÉE. FRONT BOMBÉ, NON FUYANT. YEUX HORIZONTAUX, QUELQUEFOIS BRIDÉS A LEUR ANGLE EXTÉRIEUR.

PREMIER RAMEAU.

PAMPÉEN.

Couleur : brun-olivâtre ou marron foncé. Taille moyenne, 1 mètre 688 millimètres. Formes herculéennes. Front bombé. Face large, aplatie. Nez très-court, très-épaté, à narines larges, ouvertes. Bouche très-grande. Lèvres grosses, très-saillantes. Yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur. Pommettes saillantes. Traits mâles et prononcés. Physionomie froide, souvent féroce.

Le rameau de la race pampéenne auquel nous avons imposé le nom de Pampéen, parce

que les Pampas ou terrains unis des parties australes de l'Amérique ont été le berceau du plus grand nombre des nations qui le composent, est peut-être, de toute l'Amérique méridionale, celui qui couvre la plus grande superficie. En effet, il commence au détroit de Magellan, au 53.e degré de latitude sud, sur les terrains arides et froids de la Patagonie, s'étend sur la totalité des immenses Pampas ; et, de là, suit les plaines tempérées, chaudes et quelquefois ombragées du grand Chaco, jusqu'aux premières collines de la province de Chiquitos, au 19.e degré. Ses limites sont, à l'ouest, les derniers contreforts des Andes; à l'est, la mer, du détroit de Magellan au 33.e degré; de là, les montagnes de la Banda oriental, le cours du Rio Uruguay, vers le 30.e degré, puis les rives du Parana et du Paraguay jusqu'à Chiquitos, embrassant ainsi le sol horizontal de la Patagonie, les Pampas de Buenos-Ayres, de la Banda oriental, de la Plata, de la province d'Entre-Rios et du grand Chaco; le tout équivalant à une surface d'au moins 88,000 lieues marines, surface dont la forme allongée est comme resserrée entre la race ando-péruvienne, à l'ouest, et la race brasilio-guaranienne, à l'est.

Les pays habités par les Pampéens sont d'une grande uniformité, quant aux accidens du terrain : partout des plaines sans horizon, où l'homme chasseur devient naturellement vagabond, n'étant arrêté, dans ses excursions, par aucun obstacle; plaines où, dès-lors, toutes les tribus se connaissent. Au sud, une aridité désolante influe sur les migrations annuelles des peuples chasseurs; dans les Pampas, moins d'aridité; mais le manque d'eau, qui contraint le gibier à changer de lieu, obligerait souvent l'homme à voyager pour le poursuivre, s'il ne le faisait par habitude. Plus au nord, dans le Chaco, encore des plaines; mais celles-ci, inondées à la saison des pluies, sont privées d'eau pendant les sécheresses, et ces deux causes contraires obligent leurs habitans à changer fréquemment de place; aussi, quoiqu'il y ait d'assez grandes différences entre le sol uni de la Patagonie et des Pampas et celui du Chaco, dont quelques bouquets de bois viennent au moins rompre l'uniformité, l'homme s'y trouve conduit à un genre de vie à peu près analogue, qui n'est peut-être pas sans influence sur ses caractères physiques. Dans le rameau qui nous occupe, plus d'agriculteurs fixés et paisibles, comme

ceux des impénétrables et sombres forêts des collines de Chiquitos, lesquels peuvent vivre ignorés, quoique voisins les uns des autres; plus de navigateurs intrépides, comme à Moxos, où les mille méandres de nombreuses rivières et des inondations périodiques offrent à l'industrieux indigène, au sein des forêts et des plaines, des moyens de communication dont ne pourraient jouir la plupart des Pampéens, faute de matières premières pour se construire des pirogues. Le rameau pampéen, au contraire, réunit des hommes presque toujours errans, belliqueux et cruels, en qui l'on trouve plus d'uniformité de caractères physiologiques, de mœurs, de croyances religieuses, que dans toutes les autres parties de l'Amérique, où des obstacles se sont opposés à la fréquence des communications. Comme preuve, nous allons rassembler, sous un seul point de vue, les caractères qui unissent les différentes nations dont se compose le rameau pampéen.

Ces nations, infiniment moins nombreuses que celles indiquées par les auteurs, se réduisent, pour nous, à dix, dont sept nous sont bien connues : les Patagons ou Téhuelches des parties les plus australes, les Puelches des Pampas,

les Charruas de la Banda oriental et de la province d'Entre-Rios, les Mbocobis ou Tobas, les Abiponès, les Lenguas et les Mataguayos du grand Chaco. Nous croyons y pouvoir rapporter, sans les avoir vues, les Payaguas, les Mbayas et les Guaycurus, décrits par Azara, nations que nous nous contentons de citer à la suite de celles que nous avons étudiées par nous-même. On sera peut-être étonné de n'en voir figurer ici qu'un nombre si peu élevé, tandis qu'il faudrait un volume pour transcrire les noms différens qui surchargent les cartes ou figurent dans les écrits sur le Chaco[1] et les

---

1. Sources principales : 1.° Dans son énumération des nations du grand Chaco (*Descripcion chorographica del gran Chaco Gualamba*, p. 51), le père Lozano cite d'abord un très-grand nombre de nations; mais, dans les pages suivantes, il en cite beaucoup d'autres, entièrement différentes, comme 36, tirées d'un manuscrit pris dans les archives de Cordova (même ouvrage, p. 52), puis tant de tribus de chaque nation, qu'il est extrêmement difficile de s'y reconnaître. 2.° Le père Fernandez (*Relacion historial de los Chiquitos*, 1723, p. 419) indique, dans le grand Chaco, 400 hameaux de différentes nations. 3.° Une relation insérée dans l'intéressant ouvrage de M. Arenales (*Noticias historicas sobre el gran pays del Chaco*, p. 86) parle de 54 nations.

Pampas[1]; mais un travail long et pénible nous a fait acquérir la conviction que cette multitude de dénominations devait se réduire à dix. Ces recherches nous ont, en même temps, fait connaître d'où provenait cette nomenclature si compliquée, et nous croyons pouvoir l'attribuer : 1.° au mépris qu'on a toujours fait de l'étude des langues, comme moyen d'arriver à réduire les tribus en nations; 2.° à la corruption des mêmes mots qui se reproduisent avec une orthographe différente et finissent par être regardés comme désignant des nations distinctes; 3.° au fait que ces noms changent continuellement, selon les historiens et les voyageurs, d'où cette multitude de nations prétendues éteintes, bien qu'elles existent toujours : les Espagnols donnent journellement de nouveaux noms, tenant aux lieux habités par les tribus ou aux caciques qui les commandent; puis chaque nation, chaque tribu ou même chaque famille indigène en donne aussi, dans sa langue, à chacune des autres réunions d'hommes dispersées au sein des déserts; et, comme ces tribus sont

1. Nous avons démontré, aux descriptions partielles des nations, combien Falconer avait multiplié celles des Pampas.

souvent ambulantes, leurs dénominations changent suivant les endroits qu'elles habitent, ou suivant le nouveau chef qu'elles se sont choisi. Nous ne pouvons offrir une meilleure preuve de ce que nous avançons, que celle que nous fournissent trois rapports officiels faits au vice-roi de Buenos-Ayres, sur les expéditions[1] des gouverneurs de Salta, du Paraguay et de Santa-Fe, qui, dirigées simultanément, en 1790, vers un même point, sur le cours du Rio Vermejo, n'en ont pas moins donné une nomenclature tout à fait différente des nations qu'elles ont rencontrées.[2]

---

1. Dans ces rapports, dont nous possédons les originaux: 1.° le gouverneur de Salta nomme les *Mataguayos*, les *Matacos*, les *Chunupies*, les *Malvalaes* et *Signipies;* 2.° le gouverneur du Paraguay parle des *Mbocobis,* des *Tobas,* des *Pitilagas*, des *Lenguas*, des *Guaycurus*, des *Enimagas*, des *Gentusés*, des *Chunupies* et des *Vilelas;* 3.° le gouverneur de Santa-Fe indique les *Mabataras*, les *Lules*, les *Aquilotes*, les *Amulalaes*, les *Callagaes*, les *Palomos*, les *Torquicines* : les *Isistines*, les *Oristines*, les *Frentones,* les *Tobas*, les *Mbocobis,* les *Toquistines*, les *Abiponès*, les *Calchaquies* et les *Naticas*.

2. Le cours du Rio Vermejo n'est plus, depuis long-temps, habité que par les tribus des *Mataguayos* et des *Mbocobis* ou *Tobas*.

Le nombre des habitans des Pampas et du Chaco n'est pas, dans les historiens, moins exagéré que celui des nations : dans une relation que conservent les archives de Cordova[1], une liste de 54 nations du Chaco offrirait un total de 103,230 âmes; dans une autre, également du Chaco seul et publiée par le père Lozano[2], figurent les noms de 40 nations, dont la population serait de 62,650 âmes; mais, si l'on considère que cette dernière liste donne 12,000 âmes aux Guaycurus, tandis qu'Azara[3] dit positivement qu'en 1801 il ne restait plus qu'un seul homme de cette nation, on pourra se faire une idée de la discordance des opinions sur le nombre des individus qui peuplent encore le Chaco et les Pampas. Le tableau suivant présente les chiffres auxquels nous nous sommes arrêté, d'après les approximations les plus rigoureuses.

---

1. Voyez p. 86 de l'ouvrage de M. Arenales, *Noticias historicas*, etc.

2. *Descripc. chorog. del gran Chaco*, p. 52.

3. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 146.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Patagons ou Téhuelches.	=	10,000	10,000 ?
Puelches............	=	600	600 ?
Charruas............	=	1,500	1,500 ?
Mbocobis ou Tobas....	=	14,000	14,000 ?
Mataguayos	=	6,000	6,000 ?
Abiponès............	100	=	100 ?
Lenguas [1]	=	300	300 ?
TOTAUX.......	100	32,400	32,500

Nous ne donnons aucun de ces chiffres comme positif; c'est une simple approximation obtenue des nations elles-mêmes et que de minutieuses recherches, faites sur les lieux, pour arriver à une solution satisfaisante, nous font croire voisine de la vérité. Malheureuse-

1. Nous ne faisons figurer ici que les nations que nous avons vues et appartenant, par leurs caractères, à notre rameau pampéen; ainsi les Araucanos des Pampas vont avec la race ando-péruvienne, les Chiriguanos du Chaco avec la race guaranienne. Nous ne citons pas les Payaguas, les Mbayas, les Guaycurus, décrits par Azara, quoique devant rentrer dans ce rameau, n'ayant pu les observer nous-même.

ment il se passera peut-être bien des siècles avant qu'on puisse se procurer des données positives sur les nations du rameau pampéen, toutes encore à l'état sauvage.

La couleur est, dans ce rameau, d'une assez grande uniformité : les hommes qui le composent sont, sans aucun doute, de tous les Américains que nous connaissons, les plus foncés en teinte; leur couleur, en effet, n'a rien de cuivré; la sépia ou le brun-olivâtre la rappelle plus exactement; elle tient beaucoup de celle des mulâtres. Toutes les nations du Chaco présentent une intensité de teinte égale à celle des Patagons. Les Charruas et les Puelches seuls nous ont paru plus foncés que les autres; les premiers peut-être un peu marron.

Si nous avons trouvé de l'uniformité dans la couleur des nations de ce rameau, nous en rencontrons beaucoup moins dans leur taille; surtout en nous rappelant qu'elles comprennent les fameux Patagons, ces géans de la fable, renouvelés par les auteurs. Néanmoins, en ramenant les choses à leur juste valeur, il y a beaucoup moins de disproportion qu'on ne le pense entre la taille des nations du rameau pampéen, ce qui tient à l'uniformité de stature, toutes ren-

fermant les plus beaux hommes des parties de l'Amérique méridionale que nous avons visitées. Nous trouvons aux Patagons une taille moyenne de 1 mètre 730 centimètres (cinq pieds quatre pouces), et nous n'en avons pas vus qui passassent 1 mètre 92 centimètres (cinq pieds onze pouces). Si nous leur comparons les Mataguayos, les plus petits des nations pampéennes, nous aurons encore pour taille moyenne de ces derniers 1 mètre 67 centimètres (près de cinq pieds deux pouces), et 1 mètre 76 centimètres (cinq pieds cinq pouces) pour les plus grands. Dès-lors la moyenne entre toutes les nations serait de 1 mètre 688 millimètres (près de cinq pieds deux pouces et demi), taille incomparablement plus avantageuse que celle des autres rameaux de cette race. La décroissance de la taille suit une marche régulière; des plaines du sud à celles du nord on la voit successivement diminuer des Patagons aux Puelches, des Puelches aux Charruas. A partir de ceux-ci, elle devient stationnaire dans les plaines du Chaco; et baisse de nouveau pour les Mataguayos, en approchant des peuples montagnards. Tirera-t-on de cette remarque la conséquence que les Patagons sont le type,

la souche primitive de la race, qui, s'avançant vers le nord et se mêlant aux autres nations, aurait diminué de taille; ou que les hommes, en passant des pays tempérés à la zone torride, ont subi des modifications d'influences qui les ont empêchés de prendre une stature semblable? Nous sommes loin de vouloir aborder cette question, que nous ne pourrions résoudre que d'une manière hypothétique sortant des faits positifs, base de notre travail. Parmi toutes les nations pampéennes, la taille des femmes est en général plus élevée qu'elle ne l'est en Europe, comparativement à celle des hommes sur ce continent.

Les formes des Pampéens sont le type de la force réellement athlétique. Ils ont le tronc large et robuste, presqu'égal sur sa longueur; les épaules effacées, la poitrine saillante, les membres replets, arrondis, ce qui concourt à donner à ces peuples une apparence herculéenne. Néanmoins il ne faut pas chercher chez eux de muscles apparens : leurs membres sont bien fournis, mais il ne s'y manifeste aucune saillie musculaire; caractère particulier à la race, ou qui tient au peu d'emploi qu'ils font de leurs forces. Les femmes participent à cette

complexion vigoureuse; aussi ne présentent-elles jamais de formes gracieuses; elles sont trop robustes, trop larges, pour être bien faites; la nature les a douées, en revanche, de tous les avantages désirables pour le genre d'existence auquel elles sont appelées. Elles ont, pour la plupart, la main et le pied petits; leur gorge n'est pas trop volumineuse.

Les traits des diverses nations de ce rameau ont certainement entr'eux une analogie sensible. Chez les Patagons, la tête est grosse, la face large, aplatie; les pommettes sont plus ou moins saillantes, notamment dans la vieillesse; chez les nations du Chaco, les yeux sont petits, noirs, horizontaux, quelquefois légèrement bridés à l'extérieur; le nez court, épaté, large, à narines ouvertes; la bouche grande; les lèvres grosses et saillantes; les dents bien placées et belles; le front bombé; le menton court; les sourcils étroits et arqués; la barbe rare, non frisée, poussant seulement à la lèvre supérieure et au menton; les cheveux noirs, longs et plats. La physionomie, constamment sérieuse, est froide, réservée, souvent féroce; et si chez quelques nations on trouve une jeunesse joyeuse, et des traits efféminés dans

les deux sexes, comme chez les Patagons, il en est chez lesquelles les jeunes gens participent à la taciturnité et à la tristesse de l'homme adulte. La différence à cet égard est énorme entre ces hommes et leurs voisins les Chiquitéens, toujours prêts à rire et à s'amuser d'un rien. Les femmes ont presque toujours le même aspect que les hommes : très-peu sont passables dans la jeunesse, et toutes deviennent repoussantes dans l'âge de la décrépitude, chez elles fort prématuré.

Les langues du rameau pampéen ont entr'elles une très-grande analogie de sons et de formes, quoique tout à fait distinctes pour le fond : elles sont principalement caractérisées par des sons du nez, par une gutturation forte, un manque total d'euphonie, et surtout par une redondance de consonnes qui les rendent on ne peut plus dures, telles que *tz, nd, mb, zl, dl,* etc. Le caractère commun à ces langues est notamment ce grand nombre de terminaisons des mots en *ic, ec, oc, ac,* ou en *ap, eg, aq,* qu'on retrouve surtout dans celles du Chaco; car elles ne sont qu'indiquées dans l'idiome patagon. La gutturation du *j* espagnol est souvent remplacée, chez les Patagons, chez

les Puelches, chez les Tobas, par l'*r*, fortement prononcée du gosier. L'*u* nasal se trouve dans les langues patagone et puelche. Les mêmes langues possèdent notre *ch*, et la patagone seule notre *z*. Si l'on rencontre, dans la langue des Patagons et des Puelches, un système de numération étendu, tandis qu'à peine va-t-il à cinq ou même moins dans les autres langues, on doit, à ce que nous avons reconnu par leur nombre 100 et 1000, l'attribuer au contact avec les Araucanos, qui avaient eux-mêmes emprunté ces nombres aux Incas. Un autre point de ressemblance, c'est que le son de l'*f* est inconnu chez toutes ces nations. Au reste la seule langue puelche offre une anomalie pour les noms des parties du corps, qui commencent tous par un *y*. Les trois mots suivans, dans les diverses langues, pourront en faire juger, et serviront de termes de comparaison avec les mots correspondans dans les autres rameaux de la race pampéenne.

NOMS FRANÇAIS.	NOMS PATAGONS.	NOMS PUELCHES.	NOMS MBOCOBIS OU TOBAS.	NOMS MATACUAYOS.
Joue.	Capenca.	Yacaléré.	=	=
Oreille.	Guter.	Yatitco.	Equetela.	Noquiote.
Yeux.	Jéné.	Yaxyexké.	Yacte.	Notelo.

Le caractère des peuples du rameau pampéen forme un contraste frappant avec celui des Chiquitéens : autant le premier est triste, sérieux, froid et réservé, autant le second est gai, ouvert, expansif et enjoué; aussi les uns, fiers, indomptables, ont toujours conservé leur indépendance sauvage; tandis que les autres se sont soumis au christianisme. En un mot, les Pampéens, depuis les régions glacées de la Patagonie jusqu'aux plaines chaudes du grand Chaco, étaient et sont encore aujourd'hui les hommes les plus fiers, les plus intraitables guerriers des nations américaines : ils se sont laissé décimer par les Espagnols plutôt que de jamais se soumettre à leurs lois; d'où vient qu'ils sont aussi libres aujourd'hui qu'ils l'étaient lors de la conquête. On a vu les Charruas, les Payaguas, les Abiponès, les Guaycurus, s'anéantir peu à peu, sans se ranger sous la domination de l'étranger. Tous sont cependant bons pères et bons maris.

Il y a encore, entre les nations de ce rameau, assez d'analogie pour les mœurs : en effet les Patagons, les Puelches, les Charruas sont continuellement vagabonds, errans, et vivent sous des tentes de peaux d'animaux, qu'ils trans-

portent partout avec eux; les Mbocobis, les Lenguas, les Abiponès, les Mataguayos, sont aussi ambulans, mais le plus ordinairement ils se fixent sous des cabanes couvertes en paille. Les premiers ne sont que chasseurs et pasteurs; les derniers sont chasseurs, pasteurs et quelquefois agriculteurs. Sauf ces différences, ils ont beaucoup d'analogie de coutumes; car tous habitent des plaines, tous sont chasseurs aussi passionnés que guerriers intrépides, ce qui les force à vivre disséminés par petites tribus, au sein des vastes déserts, et à s'éviter pour ne pas compromettre mutuellement le succès de leur chasse. A la guerre, la surprise est toute leur tactique; ils ont pour armes l'arc, la flèche, la lance, la fronde, les bolas meurtrières et souvent la tranchante massue.

Leur industrie est on ne peut plus bornée : quelques-unes de leurs nations seulement doivent au contact des peuples montagnards l'art du tissage de la laine; encore l'exécutent-elles assez grossièrement. Aucune d'elles ne se sert de hamac. Généralement les hommes ne s'occupent que de fabriquer leurs armes, tandis que les femmes confectionnent les vêtemens,

font la cuisine, et, lors des changemens de domicile, servent de bêtes de somme, en transportant tout le bagage. Elles sont souvent aussi chargées de ce qui regarde l'agriculture. Parmi ces nations, les Payaguas seuls sont navigateurs, et plus industrieux que les habitans des Pampas, ceux du Chaco joignent la pêche à la chasse.

Le costume pampéen a quelque chose d'analogue : toutes les nations vont tête nue, les unes relevant ou tressant leurs cheveux; les autres s'en coupant une partie au ras de la tête; toutes ont la coutume de se peindre la figure de diverses couleurs, de s'arracher les sourcils, les cils, la barbe; et, parmi celles du Chaco, on est étonné de rencontrer le tatouage, si commun parmi la race jaune de l'Océanie; cet usage n'existe que chez les femmes par suite d'une coutume superstitieuse, pratiquée à l'instant de la nubilité. Tous ces peuples s'attachent une pièce d'étoffe ou de peau autour des hanches et se couvrent les épaules d'un manteau de peaux d'animaux, sur lequel, du côté opposé au poil, ils figurent des grecques irrégulières et variées.

On pourrait dire que les nations pampéennes

n'ont aucun gouvernement; car on ne peut regarder comme tel l'autorité momentanée de caciques ou chefs qui, en temps de guerre, conduisent au combat les tribus de chaque nation, et n'ont plus aucun pouvoir, quand ils rentrent dans l'état de paix. Il n'existe, en effet, aucune subordination entre les simples Indiens et leurs chefs, pas plus qu'entre le fils et le père; la liberté individuelle est illimitée; et aucun des peuples de ce rameau ne forme un corps de nation. Les chefs ne sont jamais revêtus de fonctions religieuses.

On dirait leurs croyances religieuses calquées les unes sur les autres et d'une origine commune, tant elles ont de rapport entr'elles. Tous redoutent un génie malfaisant, cause du mal, ayant pour interprètes de vieilles femmes qui prétendent guérir les malades par une foule de jongleries superstitieuses, mais surtout par des succions. Ces nations croient à l'immortalité de l'âme; celles qui, comme les Patagons et les Mataguayos, ne brûlent pas ce qui appartient au défunt, enterrent tout avec lui, et tuent sur sa tombe son meilleur cheval, pour qu'il le retrouve dans l'autre vie. L'âge de nubilité, chez les femmes, est marqué par

des cérémonies compliquées; et chez les nations du Chaco, celles-ci reçoivent alors, par le tatouage d'une partie de la figure ou de la poitrine, les marques ineffaçables de leur sexe. Si les croyances religieuses n'amènent jamais les Patagons et les Puelches à exécuter aucune scène sanglante, il n'en est pas ainsi des nations du Chaco, qui, par suite de superstitions, se livrent, à la mort d'un des leurs, à des jeûnes rigoureux ou se mutilent de la manière la plus barbare, en se coupant une articulation des doigts et en se couvrant les bras, les jambes, les flancs, même le sein, chez les femmes, d'un grand nombre de blessures, dont les cicatrices ne s'effacent jamais; le tout, sans doute, comme chez les peuples chasseurs et guerriers, pour montrer leur courage.

En nous résumant, après avoir fait connaître les traits de ressemblance des diverses nations, il ne nous reste plus qu'à montrer les différences frappantes qui existent entre les Chiquitéens et les Pampéens. Les premiers sont, en effet, petits de taille, moins foncés en couleur; bons, gais, sociables, soumis; leurs langues sont euphoniques, leurs coutumes douces, tandis que les Pampéens, à la figure aplatie, sérieuse

et froide, sont d'une taille élevée, d'une teinte foncée, d'un caractère hautain et indocile, d'une taciturnité remarquable; leurs langues sont aussi dures, aussi gutturales, aussi saccadées que leurs mœurs sont sauvages; néanmoins, par la couleur et par les caractères physiques, ces deux rameaux appartiennent à la même race, dont les Pampéens, et surtout les Patagons, seraient les types.

NATION PATAGONE OU TÉHUELCHE.

Ce que nous avons à dire de ce peuple se divisera naturellement en deux paragraphes distincts : le premier présentera un coup d'œil historique et critique sur la fameuse question qu'ont soulevée, parmi les auteurs, les exagérations contradictoires dans lesquelles ils sont tombés sur sa taille, en le confondant d'ailleurs avec les Fuégiens ou habitans de la Terre-du-Feu; le second résumera nos observations personnelles sur ses caractères physiques et sur ses mœurs, pendant le séjour que nous avons fait dans son sein.

§. 1.er *Coup d'œil historique et critique sur ce que les auteurs ont dit des géans des parties australes de l'Amérique méridionale.*

L'existence, dans les parties australes, de l'Amérique d'hommes tour à tour géans ou de taille médiocre, ayant occupé, plusieurs siècles, les savans et les philosophes, et étant devenue, pour eux, tout ce temps et jusqu'à nos jours, le sujet d'une lutte opiniâtre; nous avons pensé qu'une résidence de huit mois parmi ces nations nous permettait d'essayer enfin de résoudre pour toujours cette question si controversée. Il nous a semblé que ce serait rendre un assez grand

service à la science et à la cause de la vérité; mais pour atteindre ce but, il a fallu nous condamner à un travail long et fastidieux, dans lequel le désir d'être utile pouvait seul nous soutenir. Nous avons dû passer successivement en revue tous les voyageurs qui ont parlé des prétendus géans; analyser sévèrement leurs récits, y séparer le vrai du faux, retrancher tout ce qui appartenait à l'exagération du siècle où ils écrivaient; mettre, enfin, à part ce qui concerne les Patagons et ce qui concerne les Fuégiens, que l'insuffisance de connaissances géographiques locales avait constamment fait confondre, de manière à ce qu'il ne fût plus possible de s'y reconnaître.

Les premières notions sur ces hommes gigantesques furent recueillies en 1520 [1], dans le voyage de l'immortel Magellan (*Magallanes* ou mieux *Magalhaes*), dont les détails nous ont été transmis par le chevalier Pigafetta. Cet intrépide voyageur toucha à l'embouchure de la Plata, par 34° 40′, où, sans doute, l'envie de trouver quelque chose d'extraordinaire lui fit voir dans les Charruas, qui habitaient alors ces rives, des cannibales, des géans. *L'un d'eux*, dit-il, *d'une figure gigantesque et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau.* [2]

1. Herrera, *Dec. II*, p. 235.

2. Pigafetta, *Voyage autour du monde*, trad. franç., p. 22; et édition originale de 1536, §. 8: *Uno grande como un gigante, che havea una voce come di un toro.* (Ouvrage dont nous devons la communication à l'extrême complaisance de M. Ternaux.)

Et plus loin : *Ils faisaient de si grandes enjambées, que, même en courant et en sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre*[1]. Les Charruas sont trop connus surtout depuis qu'on en a vu à Paris, pour que ces indications ne prouvent pas une tendance à l'exagération commune au siècle où chaque voyageur pouvait mentir impunément. Une longue relâche au port Saint-Julien, au 49° 30′ sud, fit enfin voir aux Espagnols ces géans auxquels Magellan, à cause de leurs pieds, donna le nom de Patagons[2], qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours. Pigafetta dit, en parlant du premier

---

1. Pigafetta, *Voyage autour du monde*, p. 23. Il était tout naturel que, pour expliquer la mort de Solis, tué dans ces lieux, on exagérât la taille de ses assassins; les historiens qui ont précédé Pigafetta ne parlant pas de la stature des Charruas, il est positif que le récit de ce voyageur se ressent un peu de celui des compagnons du malheureux aventurier.

2. *Patagon*, dans la langue espagnole, signifie tout simplement *grand pied;* ainsi ce nom n'a pas été donné à la nation à cause de la ressemblance de son pied chaussé avec la patte d'un ours, comme le dit Debry, *Americæ*, liv. IV, p. 66 ; et Blumenbach, *De l'unité de la race humaine*, p. 255 ; ni, selon Harris (dans son abrégé de la relation de Magellan), parce que ces géans avaient cinq coudées de haut. On s'étonne de voir Buffon (édit. de Sonnini, t. XX, p. 400) demander en quelle langue le mot *Patagon* veut dire haute taille. Le premier dictionnaire espagnol eût levé toutes les difficultés sur son étymologie.

de ces géans : *Cet homme était si grand, que notre tête touchait à peine à sa ceinture* [1]. Il dit ensuite que ces hommes couraient aussi vite qu'un cheval au galop, et buvaient un demi-seau d'eau d'une haleine. Il observa leur costume, leurs mœurs, et recueillit, par signes, un court vocabulaire d'un Patagon que l'escadre emmena avec elle [2]. Si l'on retranche du récit de Pigafetta ce qu'il y a de trop dans la taille qu'il indique, on reconnaîtra dans tout le reste de ces détails, une exactitude remarquable, en raison de l'époque. Les vêtemens, les peintures de la figure, etc., sont bien décrits, ce qui donnait plus de poids à la fable des géans; mais ayant manifesté une tendance prononcée à ce genre d'exagération dans la description des Charruas, il était encore plus pardonnable de la reproduire à l'égard des Patagons, incomparablement plus grands que les derniers. Une autre preuve de mélange du faux avec le vrai, se trouve dans la des-

---

1. Voyez traduction française, p. 26, qui n'est que le sens littéral de *Costui era cosi grande che li nostri non li arrivavano alla cintura,* de l'édition originale de 1536, §. 10; mais Pigafetta ne dit pas, comme l'assure l'auteur des *Navigations aux Terres australes* (t. I, p. 129), qu'ils ont dix palmes ou sept pieds de haut.

2. La comparaison du vocabulaire avec celui que nous avons recueilli au Rio Negro, nous a fait reconnaître que nous avons vu les mêmes hommes que Pigafetta. Voyez plus loin la description des Patagons.

cription de flèches empoisonnées chez les Patagons, fait évidemment imaginé pour donner une plus haute idée des dangers courus par les navigateurs; car cette espèce d'armes n'existait pas là dans l'Amérique méridionale, reléguée qu'elle était seulement aux rives de l'Orénoque et de l'Amazone.

Dans le récit de Magellan, imprimé en 1557, par Oviedo [1], l'historien raconte, en parlant des Patagons, qu'ils ont *douze ou treize palmes de haut* [2]. Du reste, ce qu'il dit des tentes couvertes de peaux, est on ne peut plus juste; seulement on y reconnaît, comme dans Pigafetta, une exagération tenant à l'époque.

Dans le voyage de Jofre Loaysa, en 1525 et 1526, publié par Oviedo, on voit encore une suite de l'idée fixe de l'historien. « Ils rencontrèrent, dit-il [3], plusieurs « cabanes de Patagons, hommes de treize palmes de

---

1. Oviedo, *Coronica de las Indias occidentales*, liv. XX, fol. VI. Nous devons à M. Ternaux la communication de ce livre extrêmement rare.

Herrera, *Dec. III, lib. VII;* de Brosse, *Navigations aux Terres australes*, t. I, p. 151.

2. Oviedo, *Coronica de las Indias occidentales*, liv. XX, fol. VI. L'auteur s'exprime ainsi : *Vieron algunos Indios de doce o treze palmos de alto.*

Herrera, *Dec. III, lib. VII;* de Brosse, *Navig. aux Terres austr.*, t. I, p. 151.

3. Oviedo, liv. XX, fol. 22, ch. IV. *Hallaron muchos ranchos y choças de los Patagones, que son hombres de treze palmos de alto, y sus mugères son de la misma altura.*

« haut; leurs femmes sont de la même taille; » et plus loin : « les Chrétiens qui s'y trouvèrent n'arrivaient « pas avec leurs têtes à la partie supérieure de leurs cuisses.[1] » Il serait possible que ce qu'en dit Oviedo, ne fût que la suite de ce qu'il avait avancé dans la relation de Magellan; cependant on ne saurait y voir autre chose qu'une exagération manifeste, prouvée d'ailleurs par ce qu'il dit plus loin, en parlant des Fuégiens, que l'expédition aperçoit dans leurs pirogues d'écorce, et auxquels il donne, comme aux Patagons, la qualité de géans[2]. L'écrivain est, jusqu'à un certain point, excusable; car il déclare n'avoir pas vu de près ces derniers.

Alcaçoba[3], dans son voyage au détroit de Magellan en 1535, voit les Fuégiens et les Patagons et ne parle pas de leur taille.

Dans celui de Drake, fait en 1578[4], les Anglais abordent au port Saint-Julien, le lieu même où était

---

1. Oviedo, fol. 23 et 25. *Los christianos (que alli se hallaron), no legavan con las cabezas a sus miembros vergonçosos.* C'est, d'après la relation du père Juan d'Areycaga qu'Oviedo écrit cette relation, où il traite partout les Patagons de géans.

2. *Idem,* fol. 28.

3. Herrera, *Dec. V, lib. VII,* p. 161, et copie *Histoire des navigations aux Terres australes,* t. I, p. 164.

4. Voyez-en l'extrait dans de Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes,* t. I, p. 178.

arrivé Magellan, cinquante-huit ans avant eux; ils rencontrent ces mêmes Patagons, auxquels ils ne reconnaissent pas la taille gigantesque que leur donnent Pigafetta et Oviedo. Comme on en peut juger par la relation d'Edwards Cliffe[1] : « Ces hommes ne sont point « d'aussi grande taille que les Espagnols le pensent, « il y a des Anglais plus grands que le plus haut « d'entr'eux.[2] » Dès-lors, les Patagons prirent à peu près leur véritable stature, bien différente de celle des naturels de la Terre-du-Feu, décrits dans le même voyage, à l'occasion de l'arrivée de Drake à l'extrémité occidentale du détroit.

La relation de Pedro Sarmiento, en 1579, était peut-être assez véridique, avant qu'Argensola[3], son

---

1. De Brosse, *Hist. des navig. aux Terres australes*, t. I, p. 193.

2. Argensola, *Conquista de las Molucas*, liv. III, p. 105, fait dire à Drake que ce sont des géans : *Aqui aparecieron ocho Indios gigantes, que dexavan baxo el mas alto Ingles.* (Ici apparurent huit Indiens géans, qui firent paraître petit le plus grand Anglais.) On voit combien Argensola citait juste.

L'auteur du discours préliminaire de la *Relation du voyage de Pernetti*, t. I, p. 36, cite à son tour Argensola et lui fait dire que ceux-ci sont petits comme des Lapons; opinion aussi fausse que celle d'Argensola même.

3. Voyez Argensola, *Historia de la conquista de las Molucas*, liv. III, p. 125, et l'extrait qu'en donne de Brosse, *Hist. des navig. aux Terres austr.*, t. I, p. 210, où ce dernier écrivain met trois aunes, au lieu de trois varas, ce qui

historien, y eût placé des *colosses de trois varas*[1] *de haut, qui ressemblaient à des cyclopes,* avec des villes et des temples sur les côtes du détroit de Magellan. Cette relation renferme effectivement beaucoup de faits véritables attestant l'esprit d'observation. Ce que l'auteur dit de la taille des habitans, reste donc au-dessous de toute critique; mais ses remarques sur les Fuégiens qu'il rencontre dans l'archipel de l'embouchure occidentale du détroit, sont très-judicieuses.[2]

Cavendish, dans son premier voyage en 1586[3], vit des Patagons au port Désiré : il ne parle pas de leur taille; et, suivant la remarque de Pretty[4], son silence ferait croire qu'il n'en a pas été frappé. Sa description des sépultures annonce pourtant bien qu'il a vu les Patagons. Il les distingue des Fuégiens qu'il rencontre dans la baie Élisabeth[5]. Dans son second voyage, en

---

double presque la mesure. Quoique Sarmiento eût exagéré, en décrivant le détroit, afin de décider le roi d'Espagne à lui permettre d'y fonder une colonie, il est évident pour nous que tous les détails purement imaginaires sont du fait d'Argensola, qui à tout prix voulait du merveilleux.

1. *Tiene cada uno de estos mas de tres varas* (près de trois mètres), liv. III, p. 125.

2. Argensola, *Conquista de las Molucas,* liv. III, p. 117.

3. Harckluyt, t. III, p. 803, et la trad. dans de Brosse, *loc. cit.,* t. I, p. 221.

4. Relation des voyages de Cavendish.

5. En ce lieu les Anglais, que les naturels engagent, par

1592, Cavendish vit encore, au port Désiré, des naturels, que la relation publiée par son secrétaire[1] dit être *grands et robustes*, sans spécifier leur taille. On peut avoir quelque confiance en cette relation; mais on n'en doit accorder aucune à celle de Knivet[2], qui faisait aussi partie de l'expédition. Ce dernier, abandonné sur les côtes du Brésil, y resta long-temps avant de revenir en Europe; et son récit, fait seulement de mémoire, est plein de faits exagérés, écrits dans le seul but de divertir le lecteur. Il ne donne que cinq ou six empans aux habitans du port Famine ou Fuégiens, en accorde quinze ou seize aux Patagons du port Désiré, par lui gratifiés d'*un pied quatre fois long comme le nôtre*; et en attribue *quatorze* aux *squelettes*. C'est lui qui parle des quartiers de rochers que les géans lancent au voyageur; fait évidemment emprunté au souvenir classique des fables d'Homère, d'Ovide et de Virgile, sur les Lestrigons et sur les Cyclopes. Nous ne saurions tirer de conclusions positives des voyages de Cavendish, que la belle taille qu'il reconnaît aux Patagons.

John Chidley mouille, en 1590, au port Famine,

---

des signes de paix, à pénétrer dans les terres, leur tirent un coup de canon qui en tue plusieurs.

1. Collection d'Harckluyt, tome III, page 842, et traduction dans de Brosse, *Histoire des navigations*, tome I, page 228.

2. Collection de Purchas, t. IV, liv. VI, ch. VII.

où les Fuégiens lui tuent plusieurs hommes. Il les indique comme étant d'une stature ordinaire.[1]

L'Anglais Richard Hawkins (1593) dit que les Patagons du port Saint-Julien sont de haute taille, de véritables géans : il paraît, du reste, n'en parler que par ouï-dire.[2]

Sébald de Weert, dans la compagnie de Simon de Cord, vit en 1598 des naturels en pirogue, à l'entrée occidentale du détroit. Ceux-ci étaient petits : on en amena un en Hollande[3]. C'étaient évidemment des Fuégiens. Il rencontra, près de la baie Verte, « sept « canots de *sauvages hauts de dix à onze pieds,* autant « qu'on en put juger; car, dit-il, on ne les approcha « pas : on tira dessus, on en tua quatre ou cinq; le « reste, épouvanté, retourna à terre. Là, ces géans « arrachèrent de leurs mains des arbres qui paraissaient « de l'épaisseur d'un empan, et s'en firent des retran- « chemens.... Le vice-amiral abandonna ces hommes « sanguinaires à leurs propres fureurs.[4] » Cette relation

---

1. Voyez la relation écrite par Guil. Magoths, dans le recueil d'Harckluyt, t. III, p. 839.

2. Collection de Purchas, t. IV, liv. VII, ch. V. Il fait descendre les Patagons des Anglais, du prince *Owen Guineth*, dont les enfans s'embarquèrent au 12.e siècle et se perdirent.

3. Renneville, *Recueil de la Compagnie des Indes*, imprimé à Rouen, 1725, t. II, p. 300; de Brosse, *Hist. des navig.*, t. Ier, p. 283.

4. Quelle naïveté dans ce récit! Ne pourrait-on pas se demander lequel est le plus barbare ou le plus sanguinaire,

est évidemment fausse en plusieurs points. Sébald de Weert, en donnant aux naturels une taille aussi élevée, dit qu'il ne les approcha pas; on peut en conséquence douter de l'exactitude de sa mesure; mais il y a plus... Les Patagons n'ont jamais été et ne sont pas encore navigateurs. Toute cette histoire est donc basée sur une rencontre avec les habitans fuégiens, et leur taille si élevée n'exista, sans doute, que dans l'imagination de l'écrivain.

Olivier de Noort, Hollandais, vit en 1599, au port Désiré, des Patagons de grande stature, qu'il ne désigne pas[1], tout en décrivant bien leurs armes. A l'ouest du détroit de Magellan il s'empara de plusieurs enfans des sauvages; et, plus tard, apprit de l'un d'eux qu'il était de la nation d'*Enoo;* que, parmi les habitans du détroit, il y avait plusieurs autres tribus de la même race de peuples navigateurs et de moyenne taille; que ceux-ci se nommaient *Kemenettes*, *Kennekas* et *Karaikes;* que les Patagons ou grands hommes étaient connus d'eux sous le nom de *Tiremenen*. D'après cette relation, il était assez facile de distinguer les véritables Patagons des Fuégiens, nation de petite taille du détroit; et dès-lors la confusion, à cet égard, n'aurait pas dû régner jusqu'à nos jours.

---

de celui qui répand le sang d'hommes inoffensifs, ou de ceux qui cherchent à se défendre, lorsqu'on les attaque aussi brusquement?

1. Voyez de Brosse, *Hist. des navig.*, t. I, p. 296, 298.

En 1610, Turner[1] fit voir à la cour de Londres le *femur* d'un géant du Mexique, dont les proportions étaient démesurées; il dit que près de la Plata, des géans allaient tout nus, qu'il en avait vu un de douze pieds de haut, lequel, à la vérité, était le plus grand de la contrée. Il est probable que l'ossement était celui d'un mastodonte, et quant aux géans de la Plata, ils étaient de l'invention de Turner ou calqués sur ceux de Pigafetta; car, à la rive nord de l'entrée de la Plata, il n'y avait que les Charruas, et sur l'autre rive les Puelches, qui ne sont rien moins que des géans.

En 1614, George Spilberg[2] dit qu'étant à son bord, dans le détroit de Magellan, il aperçut, sur la Terre-du-Feu, un homme de grande taille, qui se montra plusieurs fois sur les collines. N'y aurait-il pas eu ici un peu d'illusion? Ce serait le seul exemple d'un homme de haute stature rencontré à la Terre-du-Feu, habitée seulement par des races d'une taille peu avantageuse. Il dit avoir trouvé deux tombeaux, l'un contenant des ossemens d'une taille ordinaire, l'autre de beaucoup plus grands.

Dans les lieux où Olivier de Noort avait vu les Patagons de haute stature, les Hollandais Lemaire et

---

1. *Introduction générale aux voyages de Byron, Wallis,* etc., trad. franç., t. I.er, p. 56.

2. Spilberg, p. 22 et 23; *Recueil de la Compagnie des Indes*, t. VIII, p. 29 à 31, et de Brosse, *Hist. des navig.*, t. I.er, liv. III, p. 344.

Schouten[1] ne trouvèrent, en 1615, que des sépultures, dont les ossemens leur firent croire que les habitans devaient avoir *dix à onze pieds de haut*. Il fallait que l'esprit d'exagération fût alors poussé bien loin, pour reconnaître, d'après des ossemens qui montrent toujours une taille inférieure à celle de l'homme vivant, une stature de dix à onze pieds; aussi ne chercherons-nous point à discuter quel fond on doit faire sur le récit de ces voyageurs, qui pourraient bien avoir pris des ossemens fossiles pour des ossemens humains.

L'Espagnol Garcia de Nodal[2], en passant par le détroit de Lemaire, en 1618, ne vit que les Fuégiens, qu'il a représentés comme des hommes pleins de douceur.

Le Hollandais Jacques l'Ermite, passant par le détroit de Lemaire, aperçut aussi, en 1624[3], les habitans de la Terre-du-Feu. Son voyage est le premier où cette nation soit bien décrite pour la stature et le costume; c'est aussi celui qui présente le plus de faits vraisemblables.

Les Anglais Narborough et Wood[4], qui abordent, en

---

1. *Rec. de la Comp. des Indes,* 1725, t. VIII, p. 128; de Brosse, *Hist. des nav.,* t. I, liv. III, p. 353.

2. De Brosse, *Hist. des nav. aux Terres austr.*, t. I, p. 423.

3. *Hist. des navig.*, t. I, p. 442. C'est un voyage des plus véridique.

4. Voyez en l'extrait, *Hist. des navig.*, t. II, p. 21; *Voy. de Coreal*, t. II, p. 231-284: c'est le voyage le plus judicieux pour tout ce qu'il décrit.

1670, au port Saint-Julien, y rencontrent des hommes de moyenne taille, dont ils décrivent si bien le costume et les armes, qu'il est impossible de douter que ce ne soient des Patagons. Ils voient aussi les Fuégiens près de l'île Élisabeth, et remarquent qu'ils répètent souvent le mot *Ursach*. Ils nient absolument l'existence de Patagons géans; et leur opinion a d'autant plus de poids, que tout, dans leur relation, est marqué au sceau de la vérité.

Degennes, parti de la Rochelle en 1696, voit des Fuégiens au port Famine[1], et annonce que ceux-ci habitent les deux rives du détroit. Il les décrit assez bien et dit que le plus grand n'avait pas six pieds.

Beauchesne-Gouin[2], parti du même port, voit, en 1699, les Fuégiens seulement; il rapporte aussi que ces peuples couvrent les deux rives du détroit; mais qu'ils sont divisés en deux tribus, celle des *Laguediche*, habitant depuis l'entrée occidentale jusqu'à Saint-Sébastien, et celle des *Aveguediche*, s'étendant du cap Saint-Jérôme au cap Gate; il les indique comme étant de moyenne taille.

Frézier, en 1712, passe en dehors de la Terre-du-Feu. On ne peut trouver que de vagues renseignemens dans

1. *Voyage de M. Degennes*, par Froger, en 1700, édit. in-12, p. 97, et *Hist. des navig.*, t. II, p. 109.

2. La relation de cette expédition, écrite par Villefort, enseigne de vaisseau, est imprimée, mais seulement en extrait, dans l'*Hist. des navig. aux Terres austr.*, t. II, p. 113.

tout ce qu'on a fait dire à cet auteur sur les Patagons; il dit lui-même ne les avoir pas vus, et avoir appris des Chonos, qui les appellent *Caucahues*, leur existence à l'est des Cordillères. A ce propos, il cite[1] le capitaine Harenton, de Saint-Malo, qui, en 1704, les aperçut au cap Grégoire; le Carman, de Marseille, qui les vit à la baie Possession; et, d'après ces autorités, rapporte que leur *taille est de neuf à dix pieds*. Il est facile de juger que l'opinion de Frézier, si long-temps d'un grand poids dans la discussion, se base sur des ouï-dire de marins, et non sur ses propres observations. Il fait l'historique abrégé de ceux qui ont vu les Patagons géans, et les grandit encore.

En 1745, les pères Cardiel et Quiroga[2], envoyés pour reconnaître la côte de Patagonie à l'effet d'y fonder une colonie, ne rencontrent point de Patagons; mais au port Saint-Julien, ils voient un tombeau, et reconnaissent que les corps sont de stature ordinaire. Le tombeau était bien cependant celui d'un Patagon, avec des chevaux tués autour.

---

1. *Voyage de Frézier*, p. 78; mais les citations des deux capitaines ne sont faites que d'après des rapports verbaux de marins; car nulle part ces relations n'ont été imprimées; elles ont cependant servi de base à beaucoup d'auteurs.

2. Voyez Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. III, p. 271, et Collection de M. d'Angelis, t. I; *Viage de los padres Quiroga y Cardiel*, p. 28, 16-20, et padre Guevara, *Historia del Paraguay*, p. 31.

Le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux Terres australes,* rassemble les rapports des voyageurs sur les Patagons, discute les relations, et finit par croire à leur existence en qualité de géans [1]; mais les considère très-judicieusement, comme bien distincts des nations de navigateurs du détroit, toutes de moyenne taille. Suivant lui, la raison qui aurait empêché les premiers de se montrer au dix-septième siècle, serait leur retraite dans l'intérieur des terres, par suite de la peur des navires, ou leur habitude de ne venir que par intervalles vers la côte.

L'amiral Anson, en 1741, ne vit pas d'Américains à l'extrémité australe de l'Amérique; mais les officiers du *Wager* rencontrèrent les Fuégiens [2] sur la côte ouest de l'Amérique dans le détroit [3], et aperçurent de loin les Patagons à cheval, un peu au nord du cap Sainte-Marie. Quant aux autres nations des Pampas dont ils donnent la taille [4], ce sont les Péhuenches et non les Patagons.

En 1762, Bernardo Hañez [5] dit n'avoir jamais rencontré de Patagons qui passassent *deux varas et trois pouces* (à peu près 5 pieds 9 pouces).

---

1. *Histoire des navigations aux Terres australes.,* t. II, liv. V, p. 331.

2. *Voyage du Wager,* trad. franç., p. 27.

3. Même ouvrage, p. 63.

4. Même ouvrage, p. 128.

5. *Reino jesuitico,* p. 238.

Byron, en 1764, s'arrêta à l'entrée orientale du détroit : il descendit à terre, et vit des Patagons, dont le chef, qui vint le visiter, était un géant au milieu des autres. « Je ne le mesurai point, dit-il [1]; mais si « je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa « taille à la mienne, elle n'était guère au-dessous de « *sept pieds.* » — « Ils étaient presque tous d'une taille « égale à celle du chef; » et plus loin, en parlant de M. Cuming : « Cet officier, qui avait six pieds, se voyait « pour ainsi dire transformé en pygmée à côté de ces « géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont « plutôt des géans que des hommes de haute taille. « On peut donc aisément s'imaginer l'impression que « dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, « dont les plus petits étaient au moins de *six pieds* « *six pouces*, et dont la grosseur des membres répon- « dait parfaitement à cette hauteur gigantesque. [2] » Il dit, de plus, que ces géans avaient de très-petits chevaux, très-vites à la course. En admettant l'indication de la taille, tout approximative, de cette rela-

---

1. *Voyage de Byron*, trad. franç., t. I, p. 64.

2. Tel est le récit de la traduction française, édition de 1774, la seule que nous connaissions. Elle diffère beaucoup du texte imprimé dans les *Philosoph. trans.*, vol. LVII, p. 78, lequel donne aux Patagons une taille moyenne de *huit pieds*, et la plus haute de *neuf pieds et plus;* en traitant d'ailleurs leur langage « *de jargon confus, sans mélange de portugais et d'espagnol.* »

tion, puisqu'elle n'est que le résultat de comparaisons et non celui de mesures rigoureuses, on trouvera que sept pieds anglais, indiqués pour les plus grands, ne donneraient encore que six pieds sept pouces français environ, proportions peu d'accord avec celles de très-petits chevaux, qui porteraient cependant leurs cavaliers avec vitesse. Il faut plutôt croire que la taille a été exagérée, et qu'elle se fût renfermée en des bornes plus raisonnables, si elle avait été mesurée. Byron voit, plus avant dans le détroit, les Fuégiens avec leurs pirogues d'écorce.

En 1765, M. de Bougainville va des îles Malouines au détroit de Magellan : il rencontre aussi les Fuégiens près du port Famine.[1]

En 1766, MM. Duclos Guyot et La Giraudais pénètrent dans le détroit de Magellan. A son entrée orientale, un peu en dedans du cap Possession, ils rencontrent des Patagons. M. Duclos Guyot[2] dit : « On mesura le « plus petit ou le moins haut, et il se trouva de *cinq* « *pieds sept pouces;* les autres étaient beaucoup plus « hauts. » Au reste, il décrit bien les armes des sauvages. Les différens mots espagnols qu'il leur entend prononcer[3] annoncent les fréquentes communications qu'ils avaient pu avoir avec les établissemens des

---

1. Lettre de M. de Bougainville à M. Pernetty. Pernetty, *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, t. II, p. 102.

2. Pernetty, *loc. cit.*, t. II, p. 106.

3. P. 108.

Jésuites, commencés dans les Pampas dès 1739[1], ou plutôt avec la colonie espagnole, fondée en 1747[2] sur le Rio Negro, où nous avons vu les Patagons; ainsi nul doute que ces hommes ne soient de la même nation que ceux retrouvés par nous en 1828. Ce voyage leur attribue une taille semblable à celle que nous leur avons assignée. Plus loin le voyageur rencontre, dans leurs pirogues, les mêmes Indiens qu'il avait vus en 1765, remarque combien ils diffèrent des Patagons[3], en donne une bonne description, et fait judicieusement observer qu'ils sont vagabonds.

La relation de M. de La Giraudais s'accorde en tout parfaitement avec celle de M. Duclos Guyot; il a recueilli, sans en connaître la signification, quelques-uns des mots patagons le plus souvent répétés par eux[4]. En comparant ces mots à ceux que nous avons recueillis nous-même, nous les reconnaissons tous comme patagons, et notre vocabulaire[5] nous présente l'explication de plusieurs d'entr'eux.

---

1. Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay*, t. II, p. 396.
2. *Idem*, t. III, p. 24.
3. Pernetty, *loc. cit.*, t. II, p. 114.
4. *Idem*, t. I, p. 124, et *Journal des Savans*, 1767, t. XXV, p. 33, dans lequel il ne leur donne que six pieds.
5. Entr'autres *ahi*, qui veut dire *avaler; ohi* peut-être *oki* et qui veut dire *marcher*; *quecallé*, sans doute *kécagné*, quatre, etc.

En 1767, M. de Bougainville[1] passa le détroit avec l'*Étoile* et la *Boudeuse;* il vit et ses marins reconnurent les Patagons visités l'année d'avant, dans le même lieu, par M. Duclos Guyot. « Aucun, dit-il, n'était au-dessous « de cinq pieds neuf à dix pouces. » — « L'*Étoile* les « avait vus de six pieds; » et le savant Commerson, qui accompagnait Bougainville, dit[2] « que les Patagons « ne sont que d'une taille un peu au-dessus de la « nôtre ordinaire, c'est-à-dire communément de *cinq « pieds huit pouces à six pieds quatre pouces.* » Mais, comme M. de Bougainville, ce qu'il trouve de plus extraordinaire, c'est la corpulence de ces hommes; au reste, nous ne doutons, en aucune manière, que ce ne soient les mêmes Indiens que ceux que nous connaissons, et nous ne pouvons qu'applaudir à l'exactitude des descriptions données par ces voyageurs instruits, qui de même trouvent, chez les Patagons, beaucoup de mots espagnols, signes certains de leurs fréquentes communications avec les établissemens de ces derniers. M. de Bougainville les a nommés *Chaoua*[3] parce qu'il leur avait souvent entendu prononcer ce mot. Au cap Galant ce voyageur vit ensuite les Fuégiens

1. *Voyage autour du monde de la frégate la Boudeuse,* p. 129, in-4.°

2. *Voyage autour du monde,* in-8.°, t. I, p. 87.

3. Nous ne trouvons d'analogue à ce mot, dans notre vocabulaire, que le mot *chalua* ou *chaloua,* qui veut dire *poisson.*

avec leurs pirogues; il les a nommés *Pécherais*, pour la même raison qui lui avait fait donner aux Patagons le nom de *Chaoua*[1]. Il rapporte d'eux ce qu'ont mentionné tous les voyageurs[2] : « ces sauvages sont, dit-il, petits, vilains, maigres; » néanmoins il décrit on ne peut mieux leur costume et quelques-uns de leurs usages.

En 1767, Wallis avec le *Dauphin*, et Carteret, commandant un autre navire, abordèrent un peu au nord du même lieu où le capitaine Byron avait vu ses Patagons; mais ces observateurs véridiques ne les trouvèrent pas aussi grands que leur compatriote. Wallis dit[3] : « Nous prîmes la mesure de ceux qui « étaient les plus grands; l'un d'eux avait six pieds « sept pouces, plusieurs autres avaient six pieds cinq « pouces; mais la taille du plus grand nombre était « de cinq pieds dix pouces à six pieds. » Il est évident que si l'on réduit les mesures anglaises aux nôtres, la taille des hommes mesurés rentrera parfaitement dans celle donnée par M. de Bougainville; car six pieds sept pouces, pour les plus grands, se réduiraient seulement à un peu plus de six pieds, tandis que la majorité aurait cinq pieds cinq pouces. Ces résultats sont si loin de la stature indiquée par Byron, qu'il nous

---

1. Ne serait-ce pas *Pachpachéré*, que M. Duclos Guyot dit signifier *homme* dans la langue de ces naturels ?

2. *Voyage autour du monde*, in-4.°, p. 154.

3. Traduction française, t. 3, p. 24.

est permis de douter de l'exactitude de sa relation. Wallis entendit les Patagons prononcer plusieurs mots espagnols; il décrit assez bien leur costume et ce qu'il a pu observer de leurs usages. Comme tous les autres circum-navigateurs, il fit rencontre, à la pointe d'York et plus à l'ouest[1], de Fuégiens, auxquels il ne trouva que cinq pieds six pouces de haut, ce qui équivaut à peu près à cinq pieds un à deux pouces français.

A cette époque chacun croyait de son devoir de faire l'histoire des Patagons; ainsi l'auteur de l'Introduction aux Voyages de Byron et de Wallis fait aussi la sienne d'après de Brosse. Il récapitule ce qui a été dit sur les Patagons[2]; il copie les opinions de ce premier compilateur, en disant judicieusement que tous les géans ont été vus à l'est du détroit à la côte Saint-Julien, tandis que ceux qui ont aperçu de petits hommes, n'ont vu que les habitans du détroit. Il en conclut qu'il y a deux nations, finissant aussi par croire à l'existence des géans. Il cite à l'appui l'opinion de Frézier, qui n'a pas vu les Patagons [3], et transcrit l'opinion d'Anson, qui n'a pas été davantage à portée de les voir. Suivant ce dernier, les Patagons vivent au

---

1. *Voyage autour du monde*, traduction française, t. III, p. 62.

2. *Introduction aux voyages de Byron, Wallis*, etc., t. I, p. 49, trad. franç.

3. Même ouvrage, p. 67.

pied des Cordillères, ne venant à la côte qu'à des époques données.

En 1767, Pauw[1], qui, avant d'étudier les Américains, avait imaginé que l'Amérique ne devait produire que des êtres dégénérés, dénature quelquefois les relations pour établir son opinion : néanmoins il reprend les auteurs souvent avec justesse; mais sa critique serait bien plus judicieuse, s'il n'avait confondu les Fuégiens avec les Patagons[2], et s'il n'eût, dès-lors, trouvé fabuleux tout ce qui pouvait faire croire à l'existence d'hommes de grande taille, près des extrémités sud de l'Amérique. D'ailleurs l'idée fausse qu'il s'était faite des Américains est tout à fait rendue par ce passage : « Malgré « leur faiblesse et leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que « les animaux, contre quiconque les offense; et se « laissent captiver par les caresses. » Cet écrivain examine successivement les voyageurs, combat Pigafetta, cite Drake comme véridique, attaque avec raison Sarmiento, Knivet, Spilberg, Byron; approuve Cavendish; et, après une revue commentée, finit par nier l'existence de Patagons géans.

L'auteur de la nouvelle édition de Pernetty[3], rappelle, dans un discours préliminaire, tout ce qui a été dit sur les géans : il annonce d'abord croire à la réalité de colosses humains : pour la prouver, il

1. *Recherches philosophiques sur les Américains.*
2. Page 366, édition de l'an 3.
3. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, 1770.

remonte au temps fabuleux des Incas[1], afin de parler des géans sodomites, dont l'existence prétendue s'explique par la découverte probable d'os de mastodontes; et pour arriver à démontrer le contraire de Pauw, il dénature aussi toutes les relations des voyageurs. A l'occasion du voyage de Cavendish, il ne parle que de la relation de Knivet; à l'occasion de celui de Byron, que de l'édition[2] qui assigne neuf pieds et plus de hauteur aux Patagons. Il élague tout ce qui pourrait démontrer la non-existence de géans, et ne distingue jamais les Fuégiens des Patagons. Sa critique est amère, surtout contre Pauw, parce que ce dernier n'admet pas le géant de Spilberg, qui saute d'une colline à l'autre[3]. Il finit par dire que, puisqu'il y a des Albinos au Sénégal, des Hottentotes à tabliers, et surtout à Manille, des Nègres à queue, il peut bien y avoir des géans en Patagonie, et il y en reconnaît du double de notre taille.

Pernetty lui-même réfute Pauw sur les Patagons; il ne conçoit pas comment cet auteur a pu entreprendre « d'anéantir l'existence de Patagons géans.[4] » Il cite aussi, mais avec partialité, toutes les autorités, et surtout Duclos Guyot, qui aurait embarqué un sque-

---

1. Voyez Garcilaso de la Vega.

2. Elle ne ressemble en rien à l'édition de 1774, in-12.

3. Discours préliminaire à la nouvelle édition de Pernetty, t. I.er, p. 51.

4. Imprimé à la suite de Pauw, t. III, p. 57.

lette de douze à treize pieds[1]. Comme il n'en est pas question dans la relation de Duclos Guyot, nous pouvons croire que Pernetty a voulu rendre les Patagons bien plus grands que ce voyageur ne les avait vus dans ses voyages. D'ailleurs, le squelette qu'il fait recueillir à Duclos Guyot, ne pourrait être celui d'un homme. Il y a évidemment exagération de part et d'autre.

Pauw réfute à son tour Pernetty[2]. On reconnaît sans peine que Pauw, à cette époque, fait la part des Patagons et celle des Fuégiens, qu'il ne confond plus. Il croit que M. de La Giraudais est le plus véridique pour la question de la taille, et admet enfin une horde de taille élevée.

Buffon, dans son *Histoire de l'homme,* commence par citer l'opinion de Commerson, qui voit, dans les Patagons, des hommes un peu plus grands que nous, mais non pas des géans[3]. Il les croit nomades, ajoute foi à la relation de Byron, et admet une race distincte des Fuégiens; il cite aussi, en abrégé, toutes les autorités que nous avons indiquées, s'étend seulement sur celle de Pigafetta, finissant par dire[4] que les voyageurs n'ont pas vu les mêmes hommes, et qu'il paraît

---

1. Imprimé à la suite de Pauw, t. III, p. 84.

2. Œuvres de Pauw, l'an III, t. III, p. 383, 394.

3. Buffon, *Histoire de l'homme* (édition de Sonnini), t. II, p. 388.

4. *Ibidem,* p. 405.

que les grands Patagons habitent depuis le 22.e degré jusqu'au 40.e ou 45.e, ce qui est évidemment faux.[1] Il admet que les Patagons, s'ils existent, peuvent avoir, dans leurs grandes dimensions, jusqu'à *neuf et dix pieds de haut.*

Cook, dans son premier voyage, en 1769, passe, avec Banks et Solander, le détroit de Lemaire, où il voit les Fuégiens[2], qu'il décrit bien, et dit avoir cinq pieds huit à dix pouces anglais.

Le Jésuite Falconer (ou mieux Falkner), qui a longtemps vécu dans les Pampas de Buenos-Ayres, parmi les nations auca et puelche, eut de fréquentes communications avec des députations de chefs patagons. Il dit, sans doute d'après les Puelches ou les Aucas, que la nation la plus australe du continent se nomme *Yacana cunny*[3]; la considère comme faisant partie de celle des *Telhuelhets* ou *Téhuelches*, et la croit la plus nombreuse et la plus vagabonde. Il n'admet point pour eux cette taille de géant. « Ils ont rarement, dit-« il, des hommes de sept pieds anglais de haut; le plus « grand nombre n'en a que six.[4] » D'après la relation

1. L'opinion de Buffon était probablement influencée par le récit de Pigafetta, qui crut voir des géans dans les Charruas, et par celui de Knivet, qui parle d'un homme d'une haute stature au Brésil.

2. Traduction française, t. IV, p. 12 - 35.

3. *Description des Terres magellaniques* (trad. franç. de Lausanne, 1787), t. II, p. 62.

4. Page 68. Il nous paraît évident qu'il parle des Patagons

de cet auteur, où l'on trouve beaucoup de choses vraies, on voit qu'il s'accorde avec Bougainville et Wallis, en donnant néanmoins une stature moins élevée. Il indique, tout en mêlant quelquefois les tribus australes, qu'il y a parmi elles des nations distinctes, et les divise en trois : les Téhuelhets (parmi lesquels il range les Fuégiens), les Puelches et les Moluches (Araucanos).

Dans le second voyage de Cook, en 1774, Forster[1] voit les habitans du cap Noël en dehors de la Terre-du-Feu : il les regarde comme une *race altérée qui n'appartient pas à celle du grand Océan, mais est tout à fait américaine*. Il pense, comme nous, que toutes les nations australes ont été confondues par les auteurs, et à l'exemple de tous, il fait une récapitulation de ceux qui ont écrit sur les Patagons, ne citant

---

et non pas des habitans de la Terre-du-Feu, qu'il n'a pu voir, ceux-ci n'abandonnant jamais le bord de la mer; ainsi la citation de Forster à cet égard doit être erronée. Falconer a cependant eu des notions vagues sur les tribus les plus australes; mais il les a confondues, n'ayant pas été à portée de vérifier les faits. On peut en juger par la taille qu'il assigne (page 70) aux Puelches, aux plus grands desquels il donne 7 pieds 6 pouces anglais, n'attribuant que six pieds aux plus petits; il n'en donnait également que six à la nation patagone. On sait que cet auteur n'a écrit que de souvenir, long-temps après son retour en Europe; la confusion est donc pardonnable.

1. *Observations*, p. 244 et suiv.

néanmoins que Wallis, Bougainville, La Giraudais, Cavendish et Falconer, qui lui paraissent de bonne foi. Il admet la taille des Patagons indiquée par ce dernier écrivain, décrit les Fuégiens[1] comme des Patagons dégradés et les appelle à tort *Yanaconni* d'après Falconer.[2]

M. Gautier de Saint-Malo, faisant la pêche aux phoques à la baie de San-Blas[3], voit, en 1820, les mêmes Patagons que nous avons observés au Carmen, sur les rives du Rio Negro; sa courte notice est celle d'un marin peu observateur, et nous rappelle beaucoup trop les relations du seizième siècle. Il accorde aux Patagons une taille de près de six pieds, et prétend que la fable des géans provient de la coutume qu'ils avaient de choisir le plus grand d'entr'eux, lorsqu'ils communiquaient avec les navires anglais; fait du reste entièrement controuvé. Ce voyageur dit encore : « Dans « chaque tribu de Patagons, formée d'environ cent « cinquante sauvages, il existe toujours une race « particulière d'individus qui sont au nombre de « quinze à vingt, et qui vivent méprisés et séparés « des autres. Ces individus, par une bizarrerie sur« prenante de la nature, offrent réunis tous les carac« tères des deux sexes.[4] » Cette seule remarque, si

1. *Observations*, p. 249.
2. Voyez la note 4 de la page 51.
3. *Nouvelles annales des voyages*, t. XVII, p. 277.
4. Cette fable doit sans doute son origine à l'habitude

peu en rapport avec le siècle où elle a été publiée, fera juger du crédit que mérite cette notice.

C'est encore d'un pêcheur qu'est venue cette autre fable, que les Patagones ont le tablier des Hottentotes.[1]

En 1822 le capitaine Weddel[2] débarque en dehors de la Terre-du-Feu au cap Noël : il voit les habitans, qu'il nomme *Fuégiens*, d'après le lieu qu'ils occupent; il les décrit en bon observateur, et leur assigne de cinq pieds quatre pouces, à cinq pieds cinq pouces anglais; il reconnaît parmi eux quelques mots espagnols, preuve incontestable des communications fréquentes avec les Patagons ou les Chonos de l'ouest de l'Amérique; mais il ne voit point ces derniers.

En 1826, M. Lesson fit imprimer l'abrégé de ce qu'il avait lu sur les Patagons[3], abrégé dans lequel, comme de Brosse et Buffon, il énumère les auteurs

---

qu'ont beaucoup de devins de prendre l'habillement des femmes, et de ne se livrer à aucun des travaux de l'homme. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, partie historique, t. II, ch. XVIII, p. 91.

1. *Nouvelles annales des voyages*, t. XIII, p. 282.

2. *Voyage towards the south pole*, 1822-1824, p. 152.

3. *Archives géographiques*, t. XXX, p. 231. Le même mémoire est reproduit *Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, p. 170, et *Atlas ethnographique du globe ou Classification des peuples anciens et modernes*, par M. Balbi, Paris, 1826, tableau XXVI.

qui ont parlé de cette nation; il professe la même opinion sur la haute taille, et comme eux aussi explique l'apparition d'hommes plus ou moins grands par l'habitude ambulante des tribus australes, parmi lesquelles il confond les Fuégiens de Weddel et de Cook avec les Patagons de Wallis, etc.

L'expédition du *Beagle* et de l'*Adventure*, sous le commandement du capitaine King, parcourt, en 1826 et 1827[1], avec une mission spéciale, toutes les rives du détroit de Magellan. Dans la baie Saint-Grégoire, le capitaine communique plusieurs fois avec les Patagons, et rapporte que leur taille variait de six pieds à cinq pieds dix pouces (mesure anglaise). Tout annonce, dans cette relation, des remarques judicieuses; aussi la différence du pied anglais avec le nôtre réduirait-elle les plus hauts Patagons à cinq pieds sept pouces, et ceux de moyenne taille à cinq pieds cinq à six pouces, ce qui est, à peu de choses près, en rapport avec nos observations. Le capitaine King vit, pour la première fois, les Fuégiens à l'ouest du cap Negro[2], et les retrouva ensuite sur toute la Terre-du-Feu.

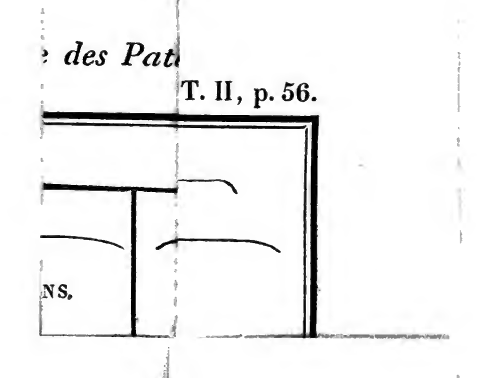
---

1. Voyez l'extrait, *Nouvelles annales des voyages*, Juin 1832, t. XXIV, 2.e série, p. 326 et suiv. Quant au *christo* dont on parle, c'est évidemment une mystification faite par les Patagons pour avoir quelque chose des Anglais; car ils n'ont aucune communication avec les missionnaires et sont loin d'être chrétiens.

2. *Loc. cit.*, p. 333.

Après avoir passé successivement en revue tous les voyageurs et tous les écrivains qui ont écrit spécialement sur les habitans des parties australes de l'Amérique méridionale; avant de discuter le plus ou moins de confiance qu'ils méritent, nous croyons devoir résumer, comparativement, tout ce qu'ils en ont dit, dans un tableau synoptique, destiné à faire juger, par avance, les parties de leurs relations concernant les Fuégiens ou les Patagons. Nous avons eu soin de désigner positivement, dans le tableau, le lieu où les voyageurs ont vu les Américains grands et petits, ce qui montrera, dès le premier coup d'œil, la véritable circonscription des Patagons et des Fuégiens, et indiquera quand ces voyageurs ont parlé des uns ou des autres. (Voir le tableau ci-contre.)

Notre voyage sur les rives du Rio Negro en Patagonie n'avait pas seulement pour but de recueillir des collections et des faits relatifs à la zoologie, à la botanique et à la géologie de ces contrées, si long-temps ignorées; nous voulions encore chercher à débrouiller les notions si confuses admises jusqu'à ce jour sur le nombre et la circonscription des nations qui habitent cette partie de l'Amérique. Heureux dans nos investigations, nous avons pu observer et décrire comparativement, sur place, les traits, les mœurs, le langage de chacune d'elles; et nous sommes convaincu que de l'embouchure de la Plata au cap Horn, en marchant du sud au nord, il n'en existe que quatre distinctes, parlant des langues différentes :


des Pat
T. II, p. 56.
NS.

1.° les *Fuégiens*, habitant la Terre-du-Feu et la partie occidentale des deux rives du détroit de Magellan (les petits Patagons des premiers voyageurs); 2.° les *Patagons* ou *Téhuelches*, qui voyagent sur les plaines comprises entre le détroit de Magellan et le 40.e degré de latitude sud, à l'est des Andes (les grands Patagons des voyageurs); 3.° les *Puelches*, qui vivent au nord des Patagons et dans les plaines exclusivement, confondus avec les Patagons par beaucoup d'écrivains; et 4.° les *Aucas* ou *Araucanos*, connus pour habiter tout le Chili et l'est des Andes, sur la totalité des Pampas, depuis Buenos-Ayres jusqu'au Rio Negro.

Comme ces quatre nations n'appartiennent pas toutes au même rameau d'hommes, nous renvoyons, quant à leurs descriptions comparatives, pour celles des Patagons et des Puelches, au rameau des Pampéens, qui nous occupe en ce moment, pour celles des Aucas et des Fuégiens aux peuples ando-péruviens.

§. 2. *Description des Patagons ou Téhuelches.*

Avant de parler du nom des Patagons et de leurs caractères physiques, nous croyons indispensable de démontrer qu'il existe une analogie parfaite entre les Patagons vus d'abord par Magellan, au port San-Julian, en 1520, puis revus successivement par les autres voyageurs, et ceux avec lesquels nous avons vécu huit mois, en 1829, sur les rives du Rio Negro, au 41.e degré de latitude australe; car de ce fait dépend

l'éclaircissement de la question des géans, puisqu'il rendra manifeste les exagérations dans lesquelles plusieurs des anciens observateurs sont tombés à cet égard. Si le naïf historien du voyage de Magellan, le chevalier Pigafetta, n'eût donné, comme beaucoup des navigateurs qui l'ont suivi au détroit de Magellan, qu'une description des mœurs et des coutumes de ces prétendus géans, la seule identité de ces détails avec nos propres observations nous aurait amené sans peine à des résultats satisfaisans; mais ce premier circum-navigateur nous a laissé un autre moyen de vérification sans réplique. Il prit à bord de l'amiral, un de ces hommes extraordinaires; et, après l'avoir étudié pendant quelques mois, il obtint même de lui, par signes, un court vocabulaire, composé surtout des noms des parties du corps. La comparaison réfléchie de cette courte liste de mots avec le vocabulaire de la langue patagone que nous avons formé pendant notre séjour, à l'aide de bons interprètes parlant l'espagnol, a levé tous les doutes qui pouvaient nous rester encore sur l'identité du sujet, et nous avons dû reconnaître que les Patagons de Magellan et les nôtres sont absolument de la même nation; seulement la série des mots de Pigafetta, recueillis par signes, désigne quelquefois une chose pour une autre. Le tableau suivant suffira, du reste, pour établir les rapports cherchés.[1]

---

1. Notre langue, malgré ses dictionnaires écrits, prouve-

MOTS FRANÇAIS.	MOTS PATAGONS D'APRÈS PIGAFETTA, EN 1520.	D'ORBIGNY, EN 1829.	OBSERVATIONS.
Jeune.	Calemi.	Caclem.	Veut dire *enfant* plutôt que *jeune*.
Œil.	Oter.	Guter.	
Nez.	Or.	Ho.	
Bouche.	Chian.	Ihum.	
Dents.	For.	Jor.	
Oreille.	Sané.	Jéné.	
Derrière.	Hoii.	Hoi.	Veut dire *dos*.
Main.	Chéné.	Chémé.	

L'identité des géans de Pigafetta et des Patagons du Rio Negro, une fois incontestablement établie, rien de plus facile à reconnaître que l'exagération d'un siècle d'ignorance et de préjugés, où aucune relation ne se renfermait en des bornes naturelles; rien de plus facile à expliquer que les contradictions que présentent les détails relatifs aux naturels, vus sur le même point, à diverses époques, par des voyageurs dont quelques-uns voulaient ramener les choses à la vérité, tandis que le plus grand nombre cherchait à

---

rait seule combien trois siècles peuvent apporter de changemens dans les mots signifiant les mêmes choses. On doit donc s'étonner de retrouver encore, après un laps de temps semblable, chez un peuple qui n'a que la transmission orale, autant d'identité dans les mots. L'idiome patagon a probablement changé davantage quant aux verbes.

perpétuer la fable des géans de Pigafetta. Quoi qu'il en soit, en décrivant les Patagons tels que nous les avons vus, nous allons discuter la valeur relative des récits qui les concernent, afin de dissiper pour jamais, s'il est possible, les nuages dont la crédulité, l'ignorance ou la mauvaise foi ont, jusqu'à présent, enveloppé cette question importante de l'histoire naturelle de l'homme.

Le nom de *Patagon,* imposé à la nation en 1520 par Magellan lui-même, ainsi que nous l'avons déjà dit[1], est un mot espagnol, qui signifie tout simplement *grand pied;* et cette nation l'ayant porté jusqu'ici, nous croyons devoir le lui conserver. D'après Olivier de Noort[2], les Fuégiens désigneraient les Patagons sous celui de *Tiremenen;* les Chonos du Chili, d'après Frézier[3], les appelleraient *Caucahues.* Bougainville[4] les nomme *Chaoua,* parce qu'il leur a souvent entendu prononcer ce mot. Falconer[5], en les confondant fréquemment avec les nations voisines, les appelle *Téhuelhets.* Au Carmen, sur les rives du Rio Negro, les colons espagnols ne les désignent que

1. Voyez page 28.

2. Olivier de Noort, de Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I.er, p. 296-298.

3. Frézier, *Voyage*, p. 31.

4. *Voyage autour du monde*, p. 129 et suiv.

5. Falconer, *Description des Terres magellaniques*, t. II, p. 62.

par la dénomination de *Téhuelche,* la même sans doute qu'emploie Falconer; et nous croyons qu'elle leur a été imposée par la nation puelche. Les Aucas ou Araucanos les disent *Huiliche*[1] (homme du sud); enfin, les Patagons eux-mêmes prennent, comme nous avons été à portée de l'apprendre, deux noms différens, celui de *Téhuelche* pour ceux du nord, et celui d'*Inaken* pour ceux du sud.

Les Patagons habitent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Rio Negro, au 40.e degré de latitude sud; ils passent même plus au nord, jusqu'aux montagnes de la Ventana, au 19.e degré sud, et de l'est à l'ouest des bords de l'océan atlantique austral jusqu'au pied oriental des Andes, c'est-à-dire du 65.e au 74.e degré de longitude occidentale de Paris, mais seulement dans les plaines; car ils ne sont point montagnards, comme le pensait Falconer[2]. Ils ne se trouvent en conséquence qu'à l'est de la péninsule de Brunswick, dans le détroit de Magellan et au port Saint-Julien, ainsi que sur toutes les plaines étendues du pied des Andes à la mer. Essentiellement chasseurs, et par suite nomades, ils errent du nord au sud, et de l'est à l'ouest, sans avoir, à proprement parler, de résidence déterminée. Il en résulte qu'on peut successivement voir les mêmes individus soit au détroit de Magellan,

---

1. Falconer, *loc. cit.*, p. 38-62, applique mal à propos ce nom aux Aucas.

2. *Terres magellaniques,* t. II, p. 62.

soit sur les rives du Rio Negro[1]. En jetant les yeux sur notre résumé synoptique des observations comparatives des voyageurs, on se convaincra qu'ils ont toujours rencontré des hommes de grande taille au port Désiré, au port Saint-Julien, sur les côtes de l'Océan, dans la baie Possession, au cap Grégoire (détroit de Magellan), sur les parties non boisées étendues plus à l'ouest, et dépendant des plaines qui succèdent aux Pampas. Les Patagons se divisent en une foule de petites tribus dispersées par familles au sein des vastes terres unies du sud. De tout temps ils ont eu de fréquentes communications avec les Puelches, leurs voisins du nord; avec les Aucas, leurs voisins de l'ouest, qui ne tardèrent pas à leur procurer des chevaux, et leur ont aussi probablement appris les premiers mots espagnols, recueillis au détroit par quelques-uns des navigateurs européens[2]. Leurs relations avec les Fuégiens paraissent très-rares, tandis qu'on les a vus, à plusieurs reprises, envoyer des députations au nord jusqu'au Tandil, dans les Pampas de Buenos-Ayres. Ils semblent, au reste, préférer aux bords de la mer, qu'ils ne gagnent que très-rarement, et seulement quand la saison le

---

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, ch. XVIII, et ch. XX, pour des détails plus étendus sur la nation patagone.

2. On a vu pour la première fois des chevaux aux Patagons lors du retour des naufragés du Wager, compagnons infortunés de l'amiral Anson en 1740 (Wager, p. 69).

leur permet, le séjour de l'intérieur des terres et le voisinage des fleuves, où ils trouvent plus de gibier; ce en quoi ils diffèrent essentiellement des Fuégiens.

Leur nombre, d'après ce que nous avons pu savoir des chefs, ne s'élèverait guère au-dessus de 10,000 âmes, réparties sur plus de 28,000 lieues, ce qui donnerait à peu près un homme par 3 lieues de superficie.[1]

Leur couleur, plus foncée que celle des Fuégiens leurs voisins, et que celle des nations du nord-est, n'est pas cuivrée, mais brun-olivâtre foncé : c'est la nuance des mulâtres et non celle qu'on a généralement assignée à la race américaine; mais elle est d'une teinte aussi intense que celle des nations du Chaco. Les seuls Américains qui soient plus foncés que les Patagons, sont les Puelches et les Charruas; la différence est néanmoins peu sensible.

La taille des Patagons fut bien long-temps un problème qui paraissait insoluble, et dont s'occupèrent avec une ardeur égale les écrivains anciens et modernes : les uns voulaient qu'ils fussent de petite taille; les autres en faisaient des géans. Quelques auteurs, plus sensés, supposèrent avec raison qu'il y avait confusion de nation; mais le défaut de lumières sur la géographie locale et des recherches superficielles

1. Voyez à cet égard notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, p. 97.

avaient encore laissé jusqu'ici des doutes à cet égard. Le mal venait de ce que l'on confondait les Fuégiens avec les Patagons. Les voyageurs qui n'ont vu que les Fuégiens, comme Loaysa, Chidley, Sébald de Weert, Garcia de Nodal, l'Hermite, Degennes, Beauchêne-Gouin, Frézier, Anson, Cook, Forster et Weddel[1], ne devaient parler que de petits hommes, puisqu'ils n'en avaient pas vus d'autres, et la plupart alors nièrent absolument l'existence des géans. Une autre catégorie de voyageurs aurait seule pu éclaircir la question; ceux qui, ayant vu successivement les Patagons et les Fuégiens, ont parlé des uns comme d'hommes de grande taille, et des autres comme de taille ordinaire. De ce nombre sont Alcaçoba, Drake, Sarmiento, Cavendish, Olivier de Noort, Narborough et Wood, Byron, Duclos Guyot, Bougainville, Wallis et King. Ces derniers spécifient les lieux invariablement les mêmes où ils ont rencontré des hommes différens; il eût été dès-lors possible de se convaincre qu'il y avait deux nations distinctes, et d'établir sur cette base, ainsi que nous l'avons fait, une ligne de démarcation entre les Patagons et les Fuégiens.

Si, en distinguant les nations, il nous a été facile d'expliquer la discordance entre certains voyageurs qui ont vu des naturels sur des points différens, le même mode de conciliation ne s'applique pas également

1. On peut voir la citation des ouvrages de chacun de ces navigateurs dans l'historique des nations australes.

bien à ceux qui, dans une même localité, ont tour à tour aperçu des colosses ou des hommes ordinaires; cependant, après avoir prouvé l'identité des géans de Pigafetta avec nos Patagons, l'exagération devient évidente; car on ne peut croire que cette nation ait dégénéré. Il est bien plus simple d'admettre qu'à mesure que le progrès des lumières nous a rapprochés de la vérité, la taille chimérique des Patagons est peu à peu rentrée dans les bornes naturelles. La preuve de ce fait résultera de la comparaison de la taille approximative donnée par les voyageurs anciens, et de celle qu'indiquent les observateurs plus modernes.

En 1520, Magellan (selon Oviedo) disait : Ils ont de *douze à treize palmes de haut.*

En 1520, Pigafetta disait : *Notre tête touchait à peine à leur ceinture.*

En 1579, Sarmiento : *Colosses de trois varas* (3 mètres).

En 1592, Knivet (voyage de Cavendish) : *Quinze à seize palmes de haut; leur pied quatre fois le nôtre.*

En 1593, Hawkins : *Géans.*

En 1615, Lemaire et Schouten : Squelettes qui firent croire à des hommes de 10 à 11 pieds.

En 1704, Carman : 9 à 10 pieds.

En 1764, Byron : 7 pieds (anglais) les plus grands; 6 pieds 6 pouces les petits.

En 1766, Duclos Guyot : 5 pieds 7 pouces (français) les plus petits.

En 1767, Bougainville : 5 pieds 8 pouces à 6 pieds 4 pouces (français).

En 1767, Wallis : 6 pieds 7 pouces (anglais) les plus grands; 5 pieds 10 pouces les hommes de taille ordinaire.

En 1826, King : 5 pieds 10 pouces (anglais); pour les plus hauts, 6 pieds.

Parmi les voyageurs qui dès les temps reculés critiquèrent les relations exagérées, et ramenèrent la taille des Patagons à des appréciations raisonnables, on peut citer Drake, qui en 1578, parlant des hommes vus par Magellan, dit : *Il y a des Anglais plus grands que le plus haut d'entr'eux*[1]; et, en 1670, Narborough, judicieux observateur, qui les décrit comme ayant une taille ordinaire. Il existe parmi les auteurs modernes un autre motif de discordance, dont on a peu tenu compte, la différence des mesures locales : ainsi, en traduisant les écrivains anglais, on a conservé le pied d'Angleterre, qui, de près d'un douzième moins grand que le nôtre, augmente la taille de cette même proportion. Cette différence appréciée, les mesures de Byron se réduisent à 6 pieds 5 pouces pour les plus grands, celles de Wallis à 6 pieds, et la taille moyenne à 5 pieds 5 pouces français; enfin, celles du capitaine King, données comme taille ordinaire, à 5 pieds 5 pouces, appréciation conforme à nos observations personnelles.

---

1. *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I.er, p. 186.

Nous avons été (nous ne le dissimulerons pas) trompé nous-même plusieurs fois à l'aspect des Patagons : la largeur de leurs épaules, leur tête nue, la manière dont ils se drapent de la tête aux pieds avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages, cousues ensemble, nous faisaient tellement illusion, qu'avant de les mesurer, nous les aurions pris pour des hommes d'une taille extraordinaire, tandis que l'observation directe les ramenait à l'ordre commun. D'autres voyageurs n'ont-ils pu se laisser influencer par les apparences, sans chercher comme nous la vérité au moyen de mesures exactes?

En résumé, après avoir vécu huit mois au milieu des Téhuelches, après en avoir eu sous les yeux et mesuré successivement un grand nombre, et de ceux-là même qui venaient soit du port Saint-Julien, soit des rives du détroit de Magellan, nous n'en avons pas rencontré un seul qui dépassât *un mètre quatre-vingt-douze centimètres* (5 pieds 11 pouces métriques), leur taille moyenne ne s'élevant pas au-dessus *d'un mètre soixante-treize centimètres* (5 pieds 4 pouces). C'est, sans contredit, une belle taille; mais il y a loin de là au gigantisme[1], si l'on veut bien nous passer ce mot. Les femmes sont à proportion aussi grandes et surtout aussi fortes que les hommes; leur taille moyenne s'élève à 1 mètre 620 millimètres.

---

1. Les Caribes décrits par M. de Humboldt, *Voy.*, t. IX, p. 11, sont au moins aussi grands.

Les hommes sont remarquables par la largeur de leurs épaules et la proéminence de leur poitrine. Leur corps est d'une venue[1], leurs membres sont bien fournis, leurs formes arrondies, leurs articulations grosses, leurs chairs fermes. On ne trouve pas chez eux ces constitutions efféminées des Indiens de certaines parties de la zone torride; ils sont, au contraire, massifs, bien que sans difformité. Presque tous ont la main et le pied petits comparativement au reste du corps, et méritent peu, sous ce rapport, le nom de Patagons. Leur coutume de s'asseoir à terre leur fait rentrer les pieds en dedans, et leur donne une démarche peu gracieuse. Les femmes offrent les mêmes formes que les hommes; mais leur taille élevée les fait paraître plus minces que ne le sont ordinairement les Américaines; elles ne sont pas mal faites, quoique leur extérieur soit peu féminin.

La tête des Patagons est grosse, leur face large, pleine, carrée, aplatie, à pommettes peu saillantes si ce n'est dans la vieillesse. Ils ont les yeux petits, noirs, vifs, horizontaux; le nez court, épaté, large, à narines ouvertes; la bouche grande, saillante, à grosses lèvres, montrant, lorsqu'elle s'ouvre, des dents magnifiques, blanches, bien rangées et qui résistent, même dans la plus grande vieillesse; le front bombé, proéminent; le

1. Nous n'avons pas reconnu cette disproportion observée par l'expédition du Beagle entre la longueur relative du corps et les extrémités.

menton assez court, un peu saillant; le cou gros; mais (chose remarquable pour des Américains), dans leur profil le front, la bouche et même quelquefois le menton, saillent au point, qu'en abaissant une perpendiculaire du front aux lèvres, le nez à peine viendra l'effleurer et la dépassera rarement. L'ensemble des traits est souvent difforme; leur aspect sévère, mais néanmoins doux plutôt que désagréable; d'où vient qu'on se sent disposé à se rapprocher d'eux, tandis qu'il est des hommes, moins laids peut-être, dont l'air féroce repousse invinciblement. Les jeunes gens des deux sexes ont la physionomie vive, spirituelle, quelquefois même la figure assez passable, pour des Patagons; il est difficile d'y reconnaître les sexes jusqu'à l'instant où les traits prennent les caractères saillans de l'adulte. Ils ont tous alors ce *facies* pour ainsi dire uniforme, qui distingue immédiatement les nations les unes des autres. Leurs cheveux noirs, gros, longs et lisses, ne tombent jamais et blanchissent rarement; leur barbe paraît très-peu fournie, fait dont il est, au reste, très-difficile de s'assurer, par suite de l'usage qui leur est commun avec les autres nations australes, de se l'arracher, ainsi qu'une partie des sourcils.

La langue patagone, tout à fait différente pour le fond de celle des Puelches, s'en rapproche pour les formes : elle est accentuée, gutturale, comme celle-ci, mais moins saccadée et moins dure. Elle renferme peu de sons compliqués de consonnes; les seuls qui soient durs, sont *jr* et le *j* espagnol dans toute sa

gutturation; du reste, moins de consonnes terminales des mots, et seulement encore les suivantes : *em, ex, es, ar, el, et, in, ip, et, ec.* L'*u* nasal y est peu commun; le *ch* français n'y est pas rare; l'*f* et le *v* y manquent entièrement. On n'y trouve aucune anomalie pour les noms des parties du corps, comme on peut le voir par les trois mots suivans : *Capenca,* joues; *Guter,* yeux; *Jene,* oreille. Du reste, l'emploi du *k* est commun. Les adjectifs s'y déclinent. Le système de numération est décimal et va jusqu'à 100,000; mais, comme dans la langue puelche, les nombres 100 et 1000 sont empruntés à la langue des Incas[1]. La langue patagone a aussi, dans sa dureté, des rapports avec celle des Fuégiens.

Le caractère moral des Patagons est à peu près le même que celui des autres nations australes : hautains, indépendans, esclaves de leurs promesses entr'eux, serviables même et se soutenant mutuellement; ils sont, à l'égard des Chrétiens, faux, dissimulés, rancuneux, sans aucune parole, et volent par principe d'éducation; dispositions qui viennent sans doute, comme représailles, du peu de foi des Espagnols envers les Indiens. Incapables de trahir les leurs, discrets et courageux, ils unissent à ces vertus l'astuce des pays civilisés. Bons pères, bons maris, ils laissent néanmoins peser sur leurs femmes le fardeau de presque

---

1. Ils ont sans aucun doute été transmis par les Araucanos dans leurs échanges réciproques.

tout le travail journalier; mais ils ne les brusquent jamais.

L'arrivée des Européens en Amérique a grandement modifié la manière de vivre des Patagons. Avant la conquête, ils voyageaient à pied, par petites familles, s'établissant dans un lieu tant qu'ils y trouvaient du gibier; puis, la contrée dégarnie, ils se transportaient ailleurs, errant ainsi sans cesse. Ils voyagent plus encore aujourd'hui, parce qu'à l'intérêt de la chasse, nécessaire à leur existence, se joint, dans leurs courses actuelles, le besoin de pâturages pour leurs chevaux; et si ces animaux leur facilitent la traversée de déserts dont ils n'osaient d'abord approcher, s'ils leur donnent les moyens de s'emparer du gibier avec moins de peine, ils résident aussi moins long-temps en des lieux plus promptement dépeuplés. Dès qu'une famille patagone a détruit tout le gibier du canton où elle s'était établie, les femmes, seules chargées du travail du ménage, s'occupent à rouler les peaux qui, soutenues sur des pieux, forment la tente (*Toldo*), son humble retraite; elles empaquètent tout, tandis que les hommes réunissent les chevaux; elles chargent leur bagage, et montent ensuite par dessus avec leurs jeunes enfans. Les hommes ne portent que leur arc, leurs flèches, armées d'un morceau de silex, comme celles des Fuégiens; ils ont aussi leur fronde et surtout leurs bolas [1], la plus terrible

1. Pour plus de détails, voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie historique, t. II, les chapitres XVIII et XX, où nous avons décrit tout ce qui a rapport à cette nation.

de leurs armes. Ils se rendent ainsi, à petites journées, au canton où ils doivent séjourner de nouveau. Dès qu'ils sont arrivés, les femmes reforment la tente, allument du feu; leurs maris, comme toujours, passant à dormir tout le temps qu'ils ne donnent pas à la chasse, leur occupation exclusive. De plus les femmes, avec une patience extrême, écorchent les animaux tués, en préparent les peaux, les assouplissent, les cousent ensemble, quand elles sont petites, au moyen de tendons d'animaux, et en confectionnent ainsi principalement de grands manteaux ornés de peintures, servant d'habillement aux deux sexes, indépendamment d'autres pièces qui entourent la ceinture. C'est là d'ailleurs toute l'industrie des Patagons; jamais ils n'ont songé à se construire même un radeau. Essentiellement terrestre, le Patagon s'abaisse rarement à manger des coquillages, lorsque les circonstances lui font diriger sa chasse vers les rivages maritimes. Les hommes relèvent leurs cheveux sur la tête et les attachent avec un petit ruban de tissu ou de cuir. Ils ne laissent pas fréquemment à leur figure sa couleur naturelle; ils se peignent en rouge et en noir, mettant le rouge sur les joues, le noir sous les yeux; quelquefois du blanc sur les sourcils. Les femmes emploient les mêmes couleurs, à l'exception du blanc; elles séparent leurs cheveux en deux parts, sur le milieu de la tête, les laissant ainsi flotter sur leurs épaules, ou en formant deux queues ornées de grelots et de verroteries; elles portent des boucles d'oreilles

d'argent, larges de quelques pouces [1], et s'ornent les pieds de bracelets et de colliers en verroteries, qu'elles obtiennent par échange des autres nations, qui se les procurent dans les villes.

Le gouvernement des Patagons n'a rien de positif : les chefs qui les mènent à la guerre, sont leurs égaux en tout autre temps. Jamais ils ne se sont soumis au joug européen, et toujours ils surent au besoin défendre par les armes, la liberté dont ils jouissent encore.

Leur religion est, avec quelques modifications, celle des Puelches et des Aucas; ils redoutent plutôt qu'ils ne révèrent, leur *Achekenat-kanet,* tour à tour génie du mal et génie du bien. Éprouvent-ils quelqu'indisposition? Le génie est entré dans leur corps; et les devins, en même temps médecins, cherchent à l'en arracher par des succions, par mille conjurations, par mille jongleries. Égarent-ils quelque chose? C'est encore le génie qu'on accuse de la perte, sans que le bien qu'il fait soit l'équivalent du mal dont il est l'auteur. Leurs devins, déguisés en femmes, lorsqu'ils ne sont pas du sexe féminin, exercent aussi les fonctions d'interprètes du génie malfaisant, lui parlent et transmettent sa réponse à l'instant où, tout exaltés, comme les anciennes pythies des Grecs, ils sont encore remplis du dieu. Les Patagons croient à une autre vie,

---

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale,* planches de Coutumes, n.ºs 4 et 5, et de Costumes, n.º 5.

où ils doivent jouir d'une félicité parfaite; de là vient, chez eux, la coutume d'enterrer, avec le défunt, ses armes, ses bijoux, et même de tuer, sur sa tombe, tous les animaux qui lui ont appartenu, afin qu'il les retrouve dans le séjour de la béatitude. Ce dernier usage oppose une barrière insurmontable à toute civilisation; car, ne conservant jamais rien de ce qu'ils ont pu amasser, ils demeurent toujours pauvres et ne sauraient assez multiplier les troupeaux pour subvenir à leur nourriture, ce qui les empêche de se fixer. Les plus superstitieux entre tous les sauvages, ils fêtent l'époque de la nubilité des femmes.

En résumé, si les Patagons doivent former une espèce séparée des autres Américains, ce n'est pas seulement en raison de la supériorité de leur taille, comme on l'a dit jusqu'à présent. Ils nous semblent simplement appartenir à un rameau d'hommes distingués par des formes massives, une taille avantageuse et des traits nullement efféminés; d'hommes propres aux plaines de l'est de l'Amérique méridionale, qui, par les Puelches, passent aux Charruas, aux Mbocobis ou aux Tobas du grand Chaco. Leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion sont celles des Puelches, surtout, et des Aucas. Sous ces divers points de vue, toutes ces nations australes ont la plus étroite analogie. Par le langage, les Patagons n'ont rien qui les rapproche des Aucas, l'idiome de ces derniers étant très-doux et très-harmonieux, tandis que celui des Téhuelches est dur. Ils paraissent, sous ce rapport,

liés aux Puelches, dont la langue, plus gutturale encore, présente beaucoup des mêmes formes. On retrouve aussi, dans la manière dont prononcent les Mbocobis et les Tobas, les sons durs de la langue patagone. Comme le montrera la description comparative, les Patagons se distinguent des Aucas par leur taille, par leurs formes, par leurs traits, différence que nous avons trouvée partout en Amérique, entre les peuples montagnards et ceux des plaines.

NATION PUELCHE.

Les divers auteurs [1], et même les habitans des villes ou villages voisins des lieux où vivent les Aucas et les Patagons, confondent presque toujours les Puelches avec ces deux nations australes, sous la dénomination vague de *Pampas*, parce qu'ils habitent les immenses plaines de ce nom, situées au sud de Buenos-Ayres. Le nom de *Puelche*, que la nation se donne, lui est aussi appliqué par les Aucas; les Patagons l'appellent *Yonec*. C'est probablement le peuple connu sous le nom de *Querendis* [2] lors de la conquête de Buenos-Ayres. [3]

---

1. Falconer (*Terres magellaniques*, t. II, p. 45) les confond avec les Patagons dans sa description; et Azara (*Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 55 et suiv.), qui n'a vu aucune de ces nations australes, les mêle au contraire avec les Aucas. C'est à tort qu'on a presque toujours regardé le nom de *Puelche* comme identique avec celui de *Péhuenche*, tribu des Aucas.

2. Ce mot, qui n'est ni auca ni puelche, appartient évidemment à la langue guarani, parlée aussi près de Buenos-Ayres.

3. Rui Diaz de Guzman, *Historia argentina* (écrite en (1612, imprimée (*Collection de Angelis*) à Buenos-Ayres en 1835, dit, p. 9, qu'ils sont chasseurs, et p. 33, qu'ils emploient les *bolas*, ce qui ferait croire que ce sont bien des Puelches.

En contact au sud avec les Patagons, ils se mêlent fréquemment avec eux dans leurs courses. Passant pour avoir habité au seizième siècle les lieux occupés aujourd'hui par Buenos-Ayres, il est du moins certain que depuis plus de cent ans ils sont fixés du 39.ᵉ au 41.ᵉ degré de latitude méridionale sur les plaines situées entre le Rio Negro et le Rio Colorado, mais plus particulièrement encore sur les rives de ce dernier fleuve, à quelques degrés du bord de la mer dans l'intérieur. Ils voyagent au sud jusqu'au Rio Negro et au-delà, et vers le nord jusqu'à la Sierra de la Ventana, ne quittant ces parages que pour faire des excursions sur les terres de Buenos-Ayres ou sur celles des Aucas; du reste, ils sont au moins aussi nomades que les Patagons, et toujours divisés en plusieurs tribus errantes, qui se réunissent soit pour attaquer, soit pour se défendre.

De tout temps les Puelches ont eu de fréquentes relations avec les Patagons et les Aucas, souvent même ils ont eu à soutenir des guerres cruelles contre ces nations; par suite, leur nombre, d'abord de quelques milliers, était déjà considérablement diminué, lorsque, vers la fin du siècle dernier, les funestes effets de la petite vérole le réduisirent au quart; et décimés encore par les attaques journalières des Aucas, ils ne comptent plus aujourd'hui que cinq à six cents âmes[1], sous les

---

1. En 1535, selon Schmidel, *loc. cit.*, p. 9, ils étaient au nombre de 3,000.

ordres de plusieurs caciques. Tout porte à croire que la nation entière sera détruite d'ici à un siècle, ou tout au moins qu'elle se fondra dans celle des Araucanos.

La peau des Puelches, de la même teinte que celle des Patagons, est peut-être un peu plus foncée; leur couleur est aussi plutôt brun-olivâtre que cuivrée.

Leur taille est moins élevée que celle des Patagons; leur stature moyenne au moins de 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 3 pouces). Peu d'hommes sont au-dessous de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds), tandis que quelques-uns atteignent 1 mètre 75 à 80 centimètres (5 pieds 5 ou 6 pouces), et même plus. Les femmes sont presqu'aussi grandes que les hommes, et nous croyons, d'après nos mesures, que leur taille moyenne s'élève à 1 mètre 620 millimètres.

Les Puelches peuvent rivaliser avec les Patagons pour la corpulence, la largeur des épaules et la force des membres. Ils leur ressemblent tellement qu'on pourrait les regarder comme des Patagons plus petits, parlant une langue différente; même figure large et sévère, même bouche saillante, très-grande, à grosses lèvres et renfermant des dents magnifiques; mêmes yeux petits, horizontaux; même nez épaté, à narines ouvertes; mêmes cheveux noirs, lisses et longs; même barbe, qu'ils arrachent également. Les pommettes seules sont un peu plus saillantes que chez les Patagons et annoncent la transition aux Mbocobis et aux Charruas. Les femmes participent aux traits et à la force des

hommes, et n'ont que dans l'extrême jeunesse la figure de leur sexe; sous ce rapport, elles ressemblent aussi beaucoup aux Patagones.

On se fera une idée plus exacte de la tête osseuse des Puelches par l'inspection de la planche 1, fig. 1, où nous en avons représenté une. On trouvera sans doute que, sauf la saillie des os maxillaires, ce crâne diffère peu de ceux des autres nations de l'ancien monde.

La langue puelche ne se rapproche de la langue patagone qu'en ce que cette dernière a de dureté; mais elle en est tout à fait distincte par le fond; gutturale, saccadée et rude, au point qu'en nous servant des lettres espagnoles, nous n'avons pas encore trouvé les moyens d'écrire certains mots. Employant souvent le *k*, et remplie de sons composés que forment les consonnes *tz* et *mz*, elle est fortement accentuée. Ce qui la rend plus dure encore, c'est que la moitié des mots sont terminés par les consonnes *at*, *ex*, *ec*, *l*, *am*, *ig*, *s*, *ep*, *eq*, *ch* et *tz*. Le *j* espagnol s'emploie fréquemment; mais il est encore une articulation plus forte, celle du *tr*, prononcée du fond du gosier. L'*u* nasal est peu commun, ainsi que les diphthongues, comme *ain*; le *ch* français y est d'un fréquent usage; le son de l'*f* tout à fait inconnu. On y remarque une anomalie dans les noms des parties du corps, qui commencent tous par un *y*, comme *Yacaléré*, joues; *Yatitco*, yeux; *Yaxyexké*, oreille; mais nous croyons devoir attribuer cette singularité à la contraction du pronom possessif, qui entre dans le composé de ces

noms. Les adjectifs ne changent pas au masculin et au féminin. Le système de numération est étendu, il va jusqu'à 100,000; mais tous les nombres au-dessus de 99 sont empruntés à la langue des Incas.[1]

Le caractère des Puelches est identiquement celui des Patagons : mêmedissimulation, même fierté, mêmes idées d'indépendance.

Leurs mœurs sont aussi semblables : toujours en voyage, comme les Patagons, les Puelches sont ambulans et grands chasseurs; ils possèdent maintenant beaucoup de chevaux, et se retirent sous des tentes de peaux d'animaux, qu'ils transportent partout avec eux, armés également de l'arc, de la flèche et des bolas[2]; ils sont tout aussi peu avancés pour l'industrie, quoiqu'ils commencent à savoir tisser. Même costume, bien que souvent mêlé à celui des Aucas;

---

1. Voyez notre partie de Linguistique.

La meilleure preuve qu'Azara les confond avec les Aucas, c'est qu'il dit (p. 41) que leur langue n'a aucun son nasal ni guttural; ce qui est vrai des Aucas, mais non des Puelches, dont la langue est une des plus dures de celles qui se parlent en Amérique.

2. Ils s'en servirent en 1536, lors de la première fondation de Buenos-Ayres. (Voyez *Historia argentina*, de Rui Diaz de Guzman, p. 34.)

Ulderico Schmidel, édit. de Buenos-Ayres, p. 7, dit la même chose et parle aussi de lances armées de pointes de silex.

mêmes ornemens, mêmes peintures sur la figure; même paresse chez les hommes; même activité chez les femmes, chargées de tous les travaux du ménage. Les Puelches, comme les Patagons, ne vivent jamais sur les rivages de la mer, et ne sont pas plus navigateurs.

Leur gouvernement est identique : ils ont des chefs ou *Ganac* qui les dirigent à la guerre, mais auxquels ils n'obéissent pas en temps de paix; le meilleur des orateurs et le plus brave d'entr'eux devient ordinairement cacique. Aussi indépendans aujourd'hui qu'à l'époque de la conquête, ils n'ont jamais reconnu la domination espagnole.

Leur religion est aussi celle des Patagons : ils croient à un génie du mal, nommé *Gualichu* ou *Arraken*, qui devient quelquefois bienfaisant, sans qu'on ait besoin de le prier. Leurs devins (*Calmelache*), également médecins, sont tellement redoutés, qu'après leur mort un Puelche ne passe qu'en silence au pied de leur tombe, dans la crainte de les réveiller. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et, en conséquence, enterrent avec le défunt ses armes et ses bijoux les plus précieux[1]. Ils fêtent l'instant de la nubilité des femmes.

On a vu combien il y a d'analogie, pour les carac-

---

1. Azara dit de cette nation, comme de toutes les autres (t. II, p. 49), qu'elle n'a pas de croyance religieuse : il fallait qu'il fût bien préoccupé de cette idée négative pour l'appliquer même aux Puelches, remarquables par la multiplicité des pratiques superstitieuses auxquelles ils se livrent.

tères physiques, pour les mœurs, pour la religion, entre les Puelches et les Patagons. Nous en conclurons qu'ils appartiennent au même rameau d'hommes; seulement plus petits que les Patagons, ils ont un langage distinct. Par les traits et le parler, ils diffèrent des Aucas, et font ainsi le passage des Patagons aux autres nations des plaines du grand Chaco, telles que les Mbocobis ou Tobas et aux Charruas de la Banda oriental de la Plata.

NATION CHARRUA.

Le nom de *Charruas*, connu depuis les premiers temps de la conquête de l'Amérique, n'est cependant pas le seul sous lequel cette nation soit désignée par les historiens. Nous croyons, contre le témoignage d'Azara [1], que les *Minuanes*, toujours confondus par les auteurs avec les Charruas [2], n'en étaient qu'une tribu, ce que nous paraît prouver l'identité parfaite de coutumes indiquée même par l'écrivain espagnol. Nous croyons également que les *Yaros* [3], qui vivaient entre les Charruas et les Minuanes, les *Bohanes* et les *Chanas*, leurs voisins, étaient aussi des tribus des Charruas, dont les noms ne figurent qu'au commencement de la conquête, ce qui a fait dire à Azara [4] qu'ils avaient été détruits par les Charruas. [5]

---

1. *Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 30.

2. On peut, à cet égard, consulter Funes, *Hist. del Paraguay;* Gonzalo Doblas, *Memoria historica de missiones*, p. 55.

3. Il est faux, d'après le manuscrit de Lastarria, art. 80, qu'ils vécussent encore en 1804 sur les rives du Rio Negro. Voyez *Art de vérifier les dates*, 3.e part., t. XIII, p. 181.

4. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 7.

5. Une preuve de plus de la confusion qui règne dans

Lors de la conquête, les Charruas proprement dits s'étendaient depuis *la Lagoa dos Patos*, province de Rio Grande, jusqu'au débouché de l'Uruguay dans la Plata, sur tout le littoral maritime; et des côtes orientales de la Plata[1] jusqu'à une trentaine de lieues dans les terres. La tribu des *Minuanes* se tenait entre l'Uruguay et le Parana, tandis que les Yaros, les Bohanes et les Chanas vivaient, en très-petit nombre, les premiers sur la rive orientale de l'Uruguay, près du Rio Negro; les deux autres tribus dans les îles de l'Uruguay, en face du Rio Negro. Ils étaient donc, au seizième siècle, circonscrits, vers le nord, par des déserts, sans passer le 31.e degré de latitude sud; à l'est, par la mer; à l'ouest, par le Parana, et au sud par le confluent du Parana et de l'Uruguay, sur la Plata même. Les Minuanes passèrent, vers 1730, sur la rive orientale de l'Uruguay, se réunirent aux Charruas dans la Banda oriental et combattirent long-temps les Espagnols, qui, après la fondation de Montevideo et de la Colonia del Sacramento, les repoussèrent à leur tour. Ils s'enfuirent vers le nord, où ils furent encore attaqués; leur nombre diminua peu à peu; et, enfin, aujour-

---

la nomenclature des nations américaines, se trouve dans le travail de M. Warden (*Art de vérifier les dates*, t. XIII, 3.e partie) qui réunit, pour le Brésil seulement, plus de 400 nations. Il est vrai que nous trouvons, parmi celles-ci, des nations vivant en dehors de cette contrée.

1. *Historia argentina*, p. 6, 78.

d'hui les Charruas sont réduits à quelques petites tribus errantes, à l'est de l'Uruguay, au nord du 31.ᵉ degré de latitude sud, aux frontières et même sur le territoire des anciennes missions. Jadis ils avaient pour voisins, du côté de l'ouest, les Aucas et les Puelches des Pampas, dont les séparaient le Parana et la Plata; et, au nord, les Guaranis.

Dans la dernière guerre entre Buenos-Ayres et le Brésil, en 1827, on nous assura que cinq caciques avec cinq cents Charruas s'étaient incorporés à l'armée argentine. S'il en est ainsi, comme tout paraît le prouver, il y aurait encore plus de 1,500 âmes de cette nation, jadis si formidable; mais ce nombre diminue journellement, par suite des guerres avec les Brésiliens et les Espagnols et du mélange des naturels avec les Guaranis.

Leur teinte, plus foncée que celle des Patagons, est d'un brun-olivâtre souvent noirâtre ou marron. C'est peut-être la nation américaine que l'intensité de la couleur rapproche le plus du noir; elle contraste même, sous ce rapport, d'une manière frappante avec les Guaranis, ses voisins.

Nous avons été à portée de voir, en 1829, à Montevideo plusieurs Charruas; ils ne nous ont pas montré, malgré l'allégation d'Azara[1], *une taille qui paraît dépasser d'un pouce celle des Espagnols*. Le plus

1. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 8.

grand que nous ayons vu, n'avait pas plus de 1 mètre 76 centimètres (5 pieds 5 pouces), et leur taille moyenne ne nous a pas semblé de plus de 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces). Comme chez les Puelches, les femmes, presque aussi grandes et aussi robustes que les hommes, ont au moins 1 mètre 66 centimètres, ou 5 pieds 1 ½ pouce de taille moyenne.

Les formes des Charruas sont, comme celles des Puelches, on ne peut plus massives; toujours très-charnus, ils ne sont pourtant pas sujets à l'obésité, si commune chez les Guaranis. Leurs épaules sont larges, leur corps d'une venue, leurs membres fournis, leurs mains et leurs pieds petits. Les femmes, dans les mêmes proportions, ont la gorge bien faite, le corps large, sans que jamais la ceinture soit notablement plus étroite que le reste du corps.

Les Charruas ont la tête grosse, la face large; les pommettes un peu saillantes; le nez assez étroit de la base, enfoncé dans cette partie, gros à l'extrémité, à narines évasées et ouvertes; les sourcils saillans, fortement arqués, peu fournis; les yeux petits, noirs, enfoncés, peut-être un peu bridés, mais horizontaux; les lèvres grosses; la bouche grande; les dents belles et ne tombant jamais; la barbe rare; la lèvre supérieure et le menton en dessous, sont seuls garnis de poils droits et non frisés; leurs cheveux sont longs, noirs, gros et plats. L'ensemble des traits donne une figure des plus

sérieuse, et souvent même d'un aspect dur et féroce; on trouve rarement chez leurs jeunes gens cet air enjoué et ouvert de ceux de quelques autres nations: on pourrait dire que, sous ce rapport, ils n'ont point de jeunesse. Leur maintien est toujours triste et taciturne.

Leur langue, dure et gutturale[1], se rapproche en cela des idiomes des Puelches et autres nations des plaines, telles que les Mbocobis ou les Tobas du grand Chaco; d'ailleurs très-différente, c'est la seule analogie qu'on y rencontre. Leur voix n'est jamais élevée; ils parlent même presque toujours bas.

Le caractère moral des Charruas est semblable à celui des Puelches et des Patagons : fiers, indomptables, courageux, amis de leur liberté, guerriers par excellence, ils ont mieux aimé combattre toujours, se faire décimer par les conquérans du nouveau monde, que de suivre l'exemple de leurs voisins, en se soumettant aux exigences religieuses des Jésuites; et, quoiqu'aujourd'hui réduits à une poignée d'hommes, ils font encore tous leurs efforts pour se soustraire à l'esclavage.

Les Charruas sont exclusivement habitans des plaines et des pays entièrement découverts. Leurs mœurs ressemblent beaucoup à celles des Indiens des Pampas

---

1. Azara dit, t. II, p. 6 : « Leur langue est si gutturale, « que notre alphabet ne saurait rendre le son de ses syl- « labes. »

continuellement ambulans ; comme eux ils sont vagabonds, ne vivent que de chasse, sans connaître la pêche, la navigation, la culture; comme eux, ils se construisent des tentes de cuir dans tous les lieux où ils veulent s'arrêter. Infatigables guerriers, ils ne sont pas long-temps sans attaquer surtout les Chrétiens qui les gênent[1]. A cet effet, ils abandonnent momentanément leurs déserts pour s'approcher de l'ennemi, cachent leurs familles dans les bois, prennent leurs chevaux; envoient des éclaireurs pour découvrir les forces à combattre; et, vers le point du jour, les hommes seulement cherchent à surprendre leurs adversaires, tous armés d'une lance de dix à douze pieds, ou d'un arc et de flèches courtes, qu'ils mettent dans un carquois suspendu sur l'épaule. Ils s'avancent ainsi lentement, souvent couchés sur le côté de leurs

---

1. On a maintenu, jusque dans ces derniers temps, l'énoncé des anciens auteurs que les Charruas sont anthropophages, parce que les premiers aventuriers ont dit qu'ils avaient mangé le corps de Diaz de Solis (Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay,* t. I.er, p. 3); mais depuis il a été bien reconnu que ce n'était qu'une fable; que les Charruas, même lors de l'expédition de Gaboto (en 1526), gardèrent au milieu d'eux leurs prisonniers et n'eurent jamais l'intention de les manger. Voyez *Corogr. bras.*, I, p. 338; *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 137. On peut donc s'étonner de voir cette fable reproduite en 1835 par M. d'Angelis, à la page 11 de la table de l'*Historia argentina.*

chevaux; mais dès qu'ils sont très-près, ils animent leurs coursiers, tombent au grand galop sur l'ennemi, en poussant des cris furieux; et tuent tous les hommes, ne conservant que les femmes et les enfans, dont ils font des concubines et des esclaves. Ils ne partagent pas le butin.

Le mariage n'est pour eux, des deux côtés, qu'une affaire de convenance. La polygamie leur est permise en ce sens, qu'ils prennent une jeune femme dès que la première est âgée; mais celle-ci a toujours la haute main sur les autres.

Leur industrie se borne à élever des chevaux et à se faire quelques pièces de vêtemens avec des peaux d'animaux; car jamais ils n'ont su tisser. Les hommes ne s'occupent que de leurs armes, tandis que les femmes tiennent lieu de bêtes de somme, lorsqu'ils voyagent et manquent de chevaux; elles sont aussi chargées de tous les détails du ménage. Les hommes vont toujours tête nue et portent quelquefois une chemisette sans manches, faite de peaux d'animaux; les femmes se procurent, des Guaranis ou des Chrétiens, des tissus dont elles font des chemises. Les hommes s'ornent souvent de la barbote, formée d'un morceau de bois qu'ils passent dans un trou pratiqué à la lèvre inférieure, à la base des dents. Leurs cheveux sont presque toujours relevés, et ils y posent verticalement des plumes blanches; les femmes les portent pendans. Elles se tatouent la figure à l'époque de la nubilité.

Leur gouvernement, selon Azara, se réduirait à un conseil formé par les chefs de famille, se réunissant et s'asseyant en rond pour délibérer s'il y a lieu d'attaquer l'ennemi commun. Ils n'ont d'autres supérieurs que celui d'entr'eux momentanément chargé de diriger l'expédition; d'ailleurs aucune soumission à personne, pas même à leurs parens. Les querelles se vident entre les parties.

Leur religion, quoiqu'Azara[1] prétende qu'ils n'en ont aucune, est analogue à celle des Indiens des Pampas : comme ceux-ci, ils ont la coutume de marquer par une fête l'époque de la nubilité des jeunes filles, et c'est alors qu'ils tracent trois lignes bleues de tatouage, de la racine des cheveux au bout du nez, et deux autres transversales sur les tempes. Ils croient à une autre vie, ce que prouve la manière dont ils enterrent les morts, avec leurs armes et tous leurs habillemens; et, comme chez les Aucas, ils tuent leur meilleur cheval sur la tombe. Le deuil est barbare : les sœurs, les femmes et les filles se coupent, au décès de chacun des leurs, une articulation des doigts, en commençant par le petit; de plus, elles s'enfoncent la lance ou le couteau du parent dans la peau des bras, des seins et des flancs, de la cein-

1. *Loc. cit.*, p. 14 : *Ils n'adorent aucune divinité, et n'ont aucune religion.* Telles sont les paroles de l'auteur espagnol. Ne pourrait-on pas lui demander pourquoi ces mêmes Indiens, sont, comme il le rapporte, enterrés avec leurs armes?

ture en haut. Les hommes ne portent pas le deuil de leur femme; mais à la mort de leur père ils en observent un, plus rigoureux encore que celui des femmes : ils se font enfoncer de part en part dans la chair des morceaux de roseau, de pouce en pouce sur toute la longueur des bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule, et se soumettent à des jeûnes très-prolongés. Leurs médecins, également devins, comme en Patagonie, prétendent opérer des cures au moyen de la succion des parties malades.

En résumé, les Charruas, ainsi que les Puelches, parcourent les plaines en nomades; comme eux ils sont fiers, belliqueux, indépendans, indomptables. Leur langue est aussi dure et gutturale; leurs mœurs, leur manière de se nourrir, leur gouvernement, sont à peu près les mêmes; ils vivent sous des tentes de cuir et attaquent l'ennemi à l'improviste. Le fond de leur religion présente beaucoup d'analogie avec celle des Puelches; sous ces divers points de vue, les Charruas peuvent donc être considérés comme voisins de ces derniers, dont ils ont même encore quelques-uns des caractères physiques généraux, tels que les formes massives, la couleur foncée, les yeux horizontaux, les grosses lèvres; s'en distinguant néanmoins par un langage différent, des pratiques plus barbares dans leurs cérémonies religieuses, une taille moins élevée, une teinte plus prononcée, une figure plus féroce, plus sombre, des yeux plus grands. Nous devons, en conséquence, considérer les Charruas

comme appartenant au rameau américain propre aux plaines.[1]

---

1. Nous croyons qu'on a quelquefois mêlé des Charruas à cette réunion hétérogène d'Indiens indiqués sous le nom de Guaycurus. (Voyez *Art de vérifier les dates*, t. XIII, 3.e part., p. 147.) Les Espagnols et les Portugais donnent le nom de Guaycurus à tous les Indiens qui sont à cheval; et dès-lors cette nation, depuis long-temps éteinte, suivant Azara (*Amér. mér.*, t. II, p. 146), se reproduit tous les jours; ainsi nous avons entendu appeler Guaycurus les Tobas, les Mbocobis et une foule d'autres.

NATION MBOCOBI OU TOBA.

En confrontant les vocabulaires que nous avons recueillis de la langue des Mbocobis et de celle des Tobas, décrits par Azara[1] comme des nations tout à fait différentes, nous avons reconnu qu'elles n'en forment absolument qu'une, et d'après ce que nous avons appris d'eux-mêmes, il nous a été facile de nous apercevoir que bien certainement les *Pitilagas*[2] de cet

---

1. Les nations du grand Chaco sont peut-être les plus embrouillées de toutes celles de l'Amérique, et Azara lui-même (*Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 160 et 162) n'a pas, sous ce rapport, rendu à la science tous les services qu'on pouvait attendre d'un observateur aussi distingué; il était malheureusement, ainsi que nous l'avons déjà fréquemment reconnu, préoccupé de la double idée que *les Américains ne devaient pas avoir de religion*, que chaque tribu dont il n'entendait pas le langage, devait avoir *un idiome tout à fait différent de tous les autres;* cette opinion il la professait sans avoir écrit les mots qui pouvaient l'amener à la conclusion contraire; aussi ses listes de nations se sont-elles accrues à l'infini.

2. *Loc. cit.*, p. 161.

auteur, ses *Aguilots*[1], ses *Mbocobys*, ses *Machicuys*[2] et ses *Tobas* ne sont que des tribus parlant la même langue que les Mbocobis et les Tobas. Les Tobas se nomment *Guanlang* dans la langue mataguaya. Les Lenguas les appellent *Natocoet* et *Incanabacte*; les Abiponès du Chaco, *Caliazec*. Le père Lozano[3] dit aussi que les *Tobas*, les *Mbocobis* et les *Yapitalaguas* du Chaco sont de la même nation[4]; mais il cite quarante-trois noms de villages, que nous nous dispenserons de reproduire ici. Ses *Malbalas*[5] et peut-être ses *Taños*[6] nous paraissent encore des Tobas.

En les réunissant aux Mbocobis, comme nous croyons le devoir faire ici, les Tobas couvrent la plus grande partie du Chaco, du 21.e au 32.e degré de latitude sud. Ils habitent toutes les rives du Pilcomayo, du lieu où cette rivière abandonne les derniers

---

1. *Loc. cit.*, p. 162.

2. Les dix-huit noms de tribus donnés par Azara (p. 155) annoncent évidemment que la langue des Machicuys présentait les mêmes sons que celle des Tobas. Les terminaisons en *ith*, en *ac* et en *op* le démontrent sans réplique; d'ailleurs les coutumes, les traits et les autres caractères physiques sont aussi en rapport.

3. *Descripcion chorographica del gran Chaco. Gualamba* (1733), p. 77.

4. Lozano, *Historia del Paraguay*, copie quelquefois son autre ouvrage. Voy. t. II, p. 173, etc.

5. Lozano, *Chaco*, p. 83 à 85.

6. *Ibidem*, p. 247.

contreforts des Andes boliviennes jusqu'au Paraguay, le quart inférieur du cours du Rio Vermejo, près de son confluent, et de là, sous le nom de Mbocobis, le sud, jusqu'aux environs de Santa-Fe, sur les plaines élevées en dehors des marais des rives du Parana; ainsi, au nord-est, ils sont bornés par des nations de la province de Chiquitos; au nord-ouest, par les Chiriguanos de Bolivia; à l'est, par les Abiponès, par le Rio Parana et le Paraguay qui les sépare des Guaranis; au sud, par les Pampas qu'habitent les Aucas, et, à l'ouest, par les nombreuses tribus des Mataguayos, enclavant peut-être quelques autres petites tribus distinctes.

Cette nation est spéciale aux plaines, et paraît se plaire principalement sur les rivages des fleuves, où elle vit de chasse et élève des troupeaux. Souvent elle se fixe en un lieu, dans le but d'y cultiver la terre; mais, plus souvent encore, elle aime le changement, voyageant d'un endroit à l'autre. Ces Indiens sont peu unis entr'eux. La tribu des Mbocobis, aujourd'hui des plus puissante, fait la guerre aux autres tribus des rives du Parana, tandis qu'au contraire celles du haut Pilcomayo attaquent fréquemment les Chiriguanos, malgré la supériorité numérique de ces derniers. Il y a de plus une foule d'autres petites tribus presque toujours en querelle les unes avec les autres. Azara[1], en 1800, évaluait le nombre des Mbocobis seuls à 2,000

1. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 162.

guerriers, ce qui pourrait le porter à 6,000 âmes au moins; celui des Tobas à 500 guerriers, ce qui supposerait environ 1,500 âmes; celui des Pitilagas, à 200 guerriers (ou 600 âmes); les Aguilots à 100 guerriers (300 âmes), et enfin les Machicuys à 1,200 guerriers ou 3,600 âmes, ce qui ferait un total de 12,000, pour ceux que connaissait Azara. Si l'on songe ensuite que les Tobas des Cordillères font la guerre aux Chiriguanos, qui ont à leur disposition quelques milliers de combattans, on devra penser qu'ils ne sont pas inférieurs en nombre aux Mbocobis; et pour peu qu'on y ajoute toutes les petites hordes disséminées dans le Chaco, l'on pourra, sans s'éloigner de la vérité, supposer que la nation entière se compose au moins de 14,000 individus encore indépendans. [1]

La couleur des Tobas et Mbocobis, bronzée, ou plutôt brun-olivâtre, moins foncée que celle des Charruas, n'est pas jaune comme celle des Guaranis; se rapprochant beaucoup de la teinte des Puelches, elle est plus foncée que parmi les nations du rameau chiquitéen.

Les Tobas que nous avons vus près de Corrientes sont d'une assez haute stature; on en trouve fréquemment de 1 mètre 73 à 76 centimètres (5 pieds 4 à 5 pouces), et leur taille moyenne paraît approcher de 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces). Celle des

---

1. Le père Lozano, *loc. cit.*, dit, p. 77, que cette nation forme 43 villages distincts.

femmes est presque semblable, ou du moins dans de belles proportions relatives (1 mètre 590 millimètres).

La forme générale des Tobas les rapproche des Charruas. Ils sont robustes, ont les jambes grosses, les épaules larges, la poitrine saillante, le corps peu svelte. Les femmes participent à leur extérieur : on ne peut plus fortes, elles sont larges des hanches et de la poitrine; leur ceinture est peu marquée; leurs seins ne sont pas trop volumineux, et surtout sont très-bien placés; mais c'est pour peu de temps, par suite de leur coutume de les aplatir et de se les allonger, de manière à pouvoir, en marche même, allaiter leurs enfans, qu'elles portent derrière le dos[1]. Nous n'avons jamais vu d'obésité parmi les Tobas. Leur démarche est peu gracieuse.

Leurs traits ont aussi beaucoup de rapports avec ceux des Charruas; leur tête est grosse, leur face large sans être pleine, leur front saillant, leur nez élargi par des narines ouvertes; leurs pommettes sont prononcées dans l'âge adulte, ils ont la bouche grande, les dents magnifiques; les oreilles petites; les yeux petits, horizontaux, semblent quelquefois bridés au côté externe, ce qui les ferait croire un peu inclinés vers le haut. Les sourcils (chez ceux qui ne s'épilent pas) sont peu larges, noirs et arqués; leur barbe est très-rare et ils se l'arrachent; leurs cheveux se rapportent à

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. I.er, ch. X, p. 305.

ceux de tous les autres Américains. L'ensemble des traits est des plus sérieux, et s'accorde parfaitement avec la taciturnité des hommes. Quelques jeunes femmes ont un sourire gracieux et une figure intéressante; mais, le plus souvent, dès qu'elles ont atteint vingt-cinq ans, leurs traits changent, leurs pommettes deviennent saillantes, et les deux sexes sont alors d'une laideur repoussante.

Leur langue, des plus facile à reconnaître par la multiplicité de ses terminaisons en *ic, ec, ac, oc, ap* et *et*, est excessivement saccadée et dure; d'autres sons, plus compliqués de consonnes, ceux, par exemple, de *nd*, de *mb*, de la double *nn* (la première de ces deux dernières lettres prononcée comme si elle était seule), lui donnent aussi un caractère tout particulier. La gutturation en est aussi extrêmement forte, extrêmement dure; mais ce n'est pas le *j* espagnol, c'est l'*r* qui y est grasseyée et tirée de la gorge. Le *ch* français et espagnol lui manquent, ainsi que les sons des lettres *b, f, x*. Quoique cette langue soit privée d'euphonie, au moins autant que celle des Puelches, elle est encore plus saccadée, et en diffère de tous points; mais elle présente une analogie de sons remarquable avec les autres langues du Chaco. La voix est constamment rauque chez les deux sexes.

Leur caractère est aussi fier, aussi indépendant que celui des autres nations des plaines; il est de plus insouciant, et tout chez eux annonce une indolence qui ne cesse que lorsqu'il s'agit de chasse ou de guerre.

Taciturnes autant que possible, ils ne rient presque jamais. Loin d'être méchans envers leurs femmes, ils les traitent même souvent avec beaucoup de douceur. Jamais on n'a pu réussir à les maintenir sous la tutelle des religieux.

Les mœurs des Tobas sont singulières; ils sont à la fois, par circonstance, errans et vagabonds, ou sédentaires et alors agriculteurs; pasteurs depuis la conquête, ils furent toujours chasseurs et guerriers. On voit dès-lors qu'ils servent de transition aux autres nations septentrionales. Les habitudes ne sont pas identiques dans les diverses tribus; mais elles ont partout un fond de ressemblance. Le Toba se fixe volontiers au bord des rivières, où il soigne ses troupeaux et sème le maïs, les patates douces, le mani, le manioc; se contentant, le plus souvent, de faire un trou dans la terre, lorsqu'elle est dégagée des bois qui la couvraient; mais, si la récolte vient à manquer, si les troupeaux ont été volés par d'autres nations, la moitié et plus des hommes laissent leurs femmes pendant une quinzaine, vont où ils comptent rencontrer du gibier, y chassent continuellement et boucanent ce qu'ils tuent chaque jour, tant avec leurs flèches armées de bois dur, qu'avec les bolas, qu'ils manient à cheval. Lorsqu'ils ont fait leur provision, ils reviennent à leurs cabanes, où ils se reposent jusqu'à ce que la nécessité les force à retourner à la chasse; tandis que ceux qui d'abord étaient restés, partent pour le même objet. Leurs cabanes, ordi-

nairement communes, sont dirigées est et ouest, et fermées du côté du sud; ouvertes aux deux bouts, elles forment de longues files, dont chaque famille possède une partie marquée extérieurement d'un seul côté par une ouverture latérale. Couchés sur des espèces de lits de camp, élevés de terre de quelques pieds, les couples ne se servent pas de hamacs. Au toit sont suspendus l'arc, la flèche, la lance et la massue du chef de la famille, ou les instrumens de pêche. En voyage, ils marchent sur une seule ligne, les vieillards en avant, les femmes les dernières; celles-ci portent leur bagage et leurs enfans. Dans tous les endroits où les Tobas s'arrêtent, ils se font provisoirement de petites tentes qu'ils couvrent de paille; mais ils construisent des cabanes aussitôt qu'ils peuvent se fixer dans un lieu. Les Mbocobis ont maintenant des villages, et sont d'autant plus forts, qu'ils sont unis en plus grandes familles. Essentiellement chasseurs, ils sont en même temps guerriers; et, depuis la conquête, ils n'ont cessé que par intervalles de combattre les Espagnols et les nations voisines. Comme pour tous les Indiens, la surprise est leur seule tactique militaire. Leur mariage n'est qu'une affaire de convenance entre les parties intéressées et les familles. Ils ont souvent plusieurs femmes.

Leur industrie commence à faire plus de progrès que celle de quelques-unes des nations dont nous avons parlé; ils fabriquent leurs armes, sans avoir jamais conçu la pensée de se creuser des pirogues

pour naviguer sur les fleuves. Leurs femmes tissent, avec des métiers formés de deux barres de bois fixées à terre, la laine de leurs brebis, et le coton qu'ils obtiennent des autres Indiens; elles teignent leurs fils de couleurs vives, rouges et jaunes; elles fabriquent de la poterie grossière, et font des cordes très-longues et très-fortes avec des feuilles de *Bromelia*. Les deux sexes sèment et cultivent la terre ou élèvent leurs bestiaux; les hommes seuls chassent et pêchent. Ils commercent surtout en pelleteries, qui leur servent aussi de vêtement.

Leur costume est fort simple : hommes et femmes laissent tomber leurs cheveux sur les épaules, en les divisant seulement vers la ligne médiane, d'avant en arrière; ils portent une pièce de tissu roulée autour des hanches, et se couvrent d'un manteau de tissu, ou plus souvent encore d'une grande pièce de pelleterie, ornée de dessins du côté opposé aux poils, de même que celles des Patagons; comme ceux-ci, ils se drapent à l'antique. Les femmes s'ornent le cou et les bras de perles de verre et de petites coquilles. Azara dit que les Tobas portent la barbote; mais ceux que nous avons vus, ainsi que les Mbocobis, doivent avoir perdu cette coutume, car ils n'ont aucune ouverture aux lèvres.

Leur gouvernement est analogue à celui des Charruas : ils ont un conseil composé des vieillards; et chaque tribu se choisit un cacique qui la dirige à la guerre, tout en étant plutôt conseiller que chef.

Leurs croyances religieuses sont très-bornées; ils ont cependant l'idée d'une autre vie, puisqu'ils enterrent avec les morts tout ce qui leur a appartenu. Selon le père Guevara[1], l'âme monte au ciel par l'arbre Llagdigua, qui unit la terre aux cieux. Leurs médecins pratiquent aussi des succions, des sortiléges; et, comme chez les Charruas, les femmes des Tobas proprement dits, à l'époque de leur nubilité, se tatouent, avec des raies noires, le haut du nez, les tempes, les joues; opération que les Mbocobis font au milieu de la poitrine. Le père Guevara[2] dit qu'ils reconnaissaient un dieu créateur, nommé *Gdoapidolgaté*. On peut croire, d'après le même auteur[3], que les Mbocobis ont, ainsi que les Patagons, un système de constellation compliqué, qui se mêle à leur histoire fabuleuse. La croix du sud est une autruche (*Amnic*), les étoiles qui l'entourent (*Apiogo*) sont des chiens qui la poursuivent; toutes les autres planètes sont, les unes des pénélopes (*Bagada*), les autres des tatous (*Natumnac*), des perdrix (*Nazalo*). La lune (*Adago*) est un homme, le soleil (*Gdazoa*) est sa compagne. Ce dernier tomba du ciel, un Mbocobi le releva et le plaça où il est; mais il tomba une seconde fois et incendia toutes les forêts. Les Mbocobis se sauvèrent

---

1. *Historia del Paraguay*, p. 32 (*Colleccion de obras y documentos*).
2. *Loc. cit.*, p. 23.
3. *Loc. cit.*, p. 34.

en se changeant en *Gabiais* et en *Caïmans*. Un homme et une femme seuls montèrent sur un arbre pour fuir le danger et voir couler les flots de feu; une flamme leur brûla le visage et ils furent changés en singes.

En résumant les faits connus, on voit combien il y a de rapports entre les Tobas et Mbocobis et les Charruas, tant pour les mœurs, pour les coutumes, pour les traits, que pour le langage; il y a surtout entr'eux un trait de conformité qui ne se retrouve que parmi les nations du grand Chaco et parmi les Charruas, c'est le tatouage. Nous avons lieu de nous étonner de le voir seulement chez ceux des Américains qui vivent à l'est des Andes, tandis que, si, comme l'ont pensé quelques auteurs, les nations américaines descendaient des peuples océaniens, chez lesquels cette coutume est si commune, elle devrait, tout au moins, se montrer à l'ouest de cette chaîne au milieu des nations de couleur jaunâtre, et non chez les plus foncés des indigènes du nouveau monde.

Les Tobas, suivant nous, appartiennent évidemment au rameau des plaines, servant de passage aux Puelches par les Charruas, mais commençant à s'en éloigner par quelques-unes de leurs coutumes plus pacifiques, et par un commencement de culture. Au reste, ils diffèrent complètement du rameau guarani, établissant déjà certains rapports avec les Chiquitos.

NATION MATAGUAYA.

Cette nation, comme toutes celles du Chaco, se divise en plusieurs tribus, que leurs noms différens avaient toujours fait considérer comme des nations distinctes, quoiqu'elles parlassent absolument la même langue. Ces tribus sont : 1.° les *Mataguayos* [1], vivant entre le Pilcomayo et le Vermejo, subdivisés en *Chanès* [2] (peut-être les mêmes que les *Guanas* [3]) ; en *Vilelas* ou

---

1. Un vocabulaire manuscrit de la langue *mataguaya*, écrit par les religieux des anciennes missions de la frontière orientale de Tarija et que nous possédons, porte en tête que les *Matacos* et les *Bejolos* parlent la même langue.

2. Padre Lozano, *Descripcion chorographica del gran Chaco*, p. 294, p. 55.

3. Azara (*Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 85) cite les *Chanès* comme synonyme des *Guanas*. Il paraîtrait alors, si c'est, comme nous le croyons, la même nation que celle des Mataguayos, qu'elle serait venue en 1526 (voyez Barcia, *Historiadores de las Indias*, *Comentarios de Alvar de Nuñes Cabeza de Baca*, p. 43) du pied des Andes, avec Alexo Garcia, et qu'elle se serait fixée non loin de la rivière du Paraguay; ce qui, au reste, expliquerait parfaitement la route de cet intrépide aventurier, et jetterait un assez grand jour sur les lieux visités par lui.

Vélelas[1], et, enfin, en *Yoes;* 2.° les *Matacos* du sud du Rio Vermejo, qui se divisent en *Bejosos*[2], *Chunipis* ou *Chumipis*[3] et *Ocoles.*[4] Ce ne sont pas néanmoins les seules dénominations de cette nation; elle s'en donne d'autres dans sa langue; par exemple, les Mataguayos s'appellent *Taglélé* au singulier et *Tagléléys* au pluriel[5]; les Matacos, *Anal* (singulier) et *Analéys* (pluriel); les Bejosos, *Tatho* (singulier) et *Tationes* (pluriel); et, en lisant avec attention le père Lozano, ce que nous n'avons pu faire sans nous armer de beaucoup de patience, nous nous sommes convaincu que ses *Mataguayos*, divisés en *Coronados* et en *Curumatas*[6]; ses *Tentas*[7], peut-être les *Taunies* ou *Tayinuis*[8], dont les noms ont du rapport avec ceux que se donnent

---

1. Padre Lozano, *loc. cit.*, p. 89 et 399, et Azara, t. II, p. 167.

2. Ces deux noms sont employés aujourd'hui par les habitans de Salta et de Tarija.

3. Padre Lozano, p. 399; Azara, t. II, p. 167.

4. Soria, dans le journal de sa navigation du Vermejo (inséré dans l'ouvrage de M. Arenales, p. 254), dit positivement que ces deux tribus appartiennent à la nation mataguaya. Le manuscrit de Feliberto Mena (1764, Arenales, p. 96) dit la même chose.

5. Toutes ces dénominations sont empruntées au dictionnaire manuscrit que nous possédons.

6. Lozano, p. 76.

7. *Idem*, p. 76.

8. *Idem*, p. 75.

les Bejosos (*Tatho*); ses *Isitineses*[1] et ses *Orystineses*, sont aussi des tribus de Mataguayos. Nous pourrions augmenter beaucoup cette synonymie, si nous voulions citer la multitude de noms qui couvrent les cartes géographiques, ou qu'on rencontre à chaque page dans les différens récits et écrits des Jésuites[2]; mais nous croyons en avoir dit assez, pour ne devoir pas y ajouter ceux de l'identité desquels nous ne sommes pas certain.[3]

Les Mataguayos, tels que nous les considérons, c'est-à-dire dans l'ensemble de leurs tribus, couvrent une assez grande surface du Chaco. Ils habitent plus spécialement le pied oriental des Andes, ne passent point au nord du Rio Pilcomayo, ou, pour mieux dire, ne s'approchent même pas de ses rives, restant toujours au sud du 22.e degré de latitude sud, d'où ils s'étendent jusqu'aux rives du Vermejo. C'est même là qu'ils sont en plus grand nombre, sous le nom de Mataguayos, et sous celui de Chanès; se répandant sur toute la rive sud de cette rivière, et, s'avançant vers le sud jusque près du 28.e degré, sous la dénomination de Matacos, de Bejosos, de Chunupis, d'Ocoles.

---

1. Lozano, p. 51 et 423.

2. On peut en acquérir la preuve en jetant les yeux sur les cartes françaises, anglaises, espagnoles, où se trouvent une foule de noms plus ou moins estropiés par les copies inexactes qui s'en font journellement.

3. Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 170, parle aussi des Mataguayos.

A l'ouest, ils sont bornés par les derniers contreforts des Andes de Salta et du Tucuman; et à l'est, ils pénètrent dans l'intérieur du continent, sur les rives du Vermejo, qu'ils habitent jusqu'à l'ancienne mission de Cangayé[1], à peu près vers le 64.e degré de longitude occidentale de Paris, la tribu des Mataguayos restant continuellement au nord, tandis que les Chunupis ne franchissent jamais le sud du Vermejo. Les nations avec lesquelles ils se trouvent en contact sont : au septentrion, les Chiriguanos, tribu des Guaranis, et les Tobas, des rives du Rio Pilcomayo; à l'est et au sud, encore les Tobas et les Mbocobis, qui, pour ainsi dire, les entourent; à l'ouest, ils avaient, avant la conquête, les Quichuas ou Incas du Tucuman, remplacés aujourd'hui par des établissemens espagnols.

Cette nation, comme celle des Tobas, paraît ne se plaire qu'au sein des plaines et rechercher les rivages des grands cours d'eau qui favorisent son genre de vie. Là, les Mataguayos se fixent souvent sur des

---

1. Toutes les relations sont unanimes sur ce fait; ainsi, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à nos jours, ces deux tribus des Chunupis et des Mataguayos n'ont pas changé d'habitation. Voyez : 1.° la Relation de l'expédition de Filiberto Mena, en 1764 (Arenales, *loc. cit.*, p. 96); 2.° celle du gouverneur Matorras, en 1774 (même ouvrage, p. 182 et 183); 3.° celle du colonel Cornejo, en 1790 (même ouvrage, p. 201, 209 et 217); et enfin, 4.° la Relation de Soria, en 1826 (p. 253).

tertres[1] un peu plus élevés que les plaines environnantes inondées au temps des pluies : ils s'y réunissent en petits villages, qu'ils n'abandonnent qu'en partie pour aller chasser aux environs, ou lorsque leurs guerres de tribu à tribu les forcent à déserter leur demeure. Ceux du nord du Vermejo ou Mataguayos sont continuellement en mésintelligence avec les Chunupis de la rive opposée, et pour eux la rivière est une borne que respectivement ils n'ont pas franchie depuis des siècles.

En relisant tout ce qu'on a écrit sur le Chaco, nous sommes arrivé à croire que la nation entière des Mataguayos pouvait être évaluée à 6,000 âmes[2], chiffre que nous a donné un habitant de Tarija, qui pendant long-temps a vécu chez elle.

Leur couleur sépia foncée est identique à celle des Tobas et Mbocobis.

---

1. Le père Lozano, p. 77, les dit sédentaires, sous le nom de *Mataguayos*, tandis qu'il les indique ensuite comme vagabonds (p. 174). Il parle également des Mataguayos voyageurs, ce qui semblerait annoncer que si les uns sont ambulans, les autres sont fixes.

2. Le père Lozano, dans une note empruntée aux archives de Cordova, dit (p. 52) que les Mataguayos sont au nombre de 2,000; plus loin (p. 76) il dit, d'après le padre Techo, liv. VIII, ch. XV, que, sous le nom de *Taunies*, ils sont divisés en 188 villages; tandis que les Teutas le sont en 46, les Mataguayos en 55; et, enfin (p. 109), il assure que 2,000 d'entr'eux furent baptisés en 1589.

Leur taille est aussi très-voisine de celle des Tobas; il paraîtrait même qu'il se trouve chez eux de très-beaux hommes[1]; néanmoins nous n'en avons pas vu de plus de 1 mètre 72 centimètres (5 pieds 4 pouces), et nous croyons leur taille moyenne de 1 mètre 67 centimètres, un peu moins de 5 pieds 2 pouces.

On peut dire de leurs formes, comme de leur couleur, qu'elles ressemblent en tout à celles des Tobas. Bien musclés, larges des épaules, les Mataguayos sont généralement très-robustes; leurs traits sont aussi peu différens; néanmoins on remarque, chez eux, plus de gaîté, un air plus ouvert, moins de fierté dans le regard.

Quoiqu'il n'y ait pas, dans la langue mataguaya[2], de mots semblables, ou se rapprochant des mots tobas, on y reconnaît néanmoins une certaine analogie de sons et de prononciation; car cette langue a, comme celle des Tobas, beaucoup de finales dures en *ic*, *ec*, *oc*, *ac*; en *ag*, *eg*, *ig*, *at*, *et*, etc. Elle a bien aussi des sons composés de consonnes, comme ceux de *zl*, *dl*, *gt*; mais elle n'a pas ceux de *mb* et de *nd* des

---

1. Le père Lozano (p. 54), en disant qu'ils sont très-grands, annonce qu'on en a vu même de deux *varas* et demi, ce qui équivaut à près de sept pieds français. Cette taille est, sans aucun doute, exagérée.

2. Nous possédons de cette langue un vocabulaire manuscrit assez étendu, recueilli, dans le courant du siècle dernier, par des missionnaires de Tarija.

Tobas; le *j* s'y présente très-souvent avec toute sa gutturation espagnole. Il n'y manque aucune lettre. Le singulier et le pluriel y sont différens. Le système de numération ne va que jusqu'à cinq.

Leur caractère a beaucoup de rapport avec celui des Tobas; cependant on remarque, chez les Mataguayos, plus de gaîté, de franchise, d'aménité, moins de fierté, beaucoup plus de dispositions à converser; aussi en a-t-on réuni en missions à plusieurs reprises; mais leur inconstance ne leur a permis de se maintenir que peu de temps sous ce régime.

Les Mataguayos ont fait un peu plus de progrès que les Tobas dans la civilisation. Errans jadis, ils sont aujourd'hui sédentaires, agriculteurs, pasteurs et chasseurs tout à la fois, fixés près des cours d'eau, où ils se construisent des cabanes que plusieurs familles habitent ensemble, élevant leurs troupeaux de chevaux, de vaches, de moutons. Lorsque les eaux se sont retirées des terrains d'atterrissement du Vermejo ou des marais du Chaco, ils y sèment du maïs, des citrouilles, et quelques autres légumes; en attendant leurs récoltes, ils vont, aux environs de leur demeure, chasser les oiseaux et les mammifères, ou, avec leurs lignes et leurs filets, pêcher les poissons qui peuplent en grand nombre les rivières; ils se distinguent surtout dans ces derniers exercices par l'adresse et la patience. Leurs cabanes sont plus divisées que celles des Tobas; mais ils y couchent, de même que ceux-ci, sans hamacs, sur des lits de camp peu élevés de terre.

Ils aiment beaucoup la danse, et s'y livrent avec ardeur lorsqu'ils sont animés par leur boisson de miel fermenté.

Si les Mataguayos ont toujours combattu les nations voisines des lieux qu'ils habitent, s'ils se sont fait respecter des belliqueux Tobas qui les entourent, par leur nombre et par leur adresse à manier l'arc, la flèche, la petite lance, l'assommoir ou macanna, ils ne se sont que rarement armés contre les Espagnols. Ils se souviennent même d'avoir été leurs alliés; et, depuis, ils ont, du moins les Matacos et Chunipis, contracté des habitudes qui leur rendent aujourd'hui nécessaires les communications avec les colons européens. Suivant une ancienne relation[1], l'une de leurs tribus, les *Queanaes,* aurait été soumise aux Chiriguanos et les aurait aidés à cultiver la terre; ce qui semble d'autant plus vraisemblable, que tous les ans encore des troupes de Matacos et de Chunipis abandonnent momentanément leurs villages; hommes, femmes, enfans s'acheminent alors vers les frontières de Salta, de Jujui, d'Oran, de Tarija[2], pour se louer, au temps des

---

1. Voyez M. Arenales, *loc. cit.*, p. 94, première relation des Indiens qui existent dans la province du Chaco, etc. On y assure que les Chiriguanos avaient comme esclaves plus de 4,000 Indiens *Queanaes*.

2. Il n'est aucun habitant de ces provinces qui ne puisse affirmer ce fait, également publié par Soria. (Voyez M. Arenales, *loc. cit.*, p. 253.)

récoltes, en échange des objets dont ils ont besoin, et retournent ensuite passer le reste de l'année dans leurs déserts, où ils jouissent en paix du produit de leur travail. Rien de plus curieux que l'attirail de ces familles voyageuses : les femmes portent tous les bagages, et se chargent même des chiens. Cette demi-servitude ferait penser qu'on pourrait, sans peine, réunir la nation mataguaya en villages, en ne lui imposant que des obligations faciles à remplir; néanmoins elle jouit actuellement encore de sa liberté, n'est soumise à aucunes lois, et, depuis la conquête de l'Amérique, n'a que momentanément changé de position.[1]

Son industrie a dû naturellement gagner au contact avec les Espagnols; aussi, indépendamment de ce que tout sauvage sait faire (ses armes), cette nation connaît le tissage de la laine, l'art de la teindre, vend aux colons des lignes de bromelia, et paraît même, ce qui est rare parmi les Américains encore non civilisés, pouvoir faire des espèces de filets qui lui servent à pêcher. Le plus souvent pourtant les Mataguayos

---

1. Une partie s'était réunie à la mission del Rosario, à l'est de Tarija, et d'autres, avec des Tobas, à celle de San-Bernardo, sur les rives du Vermejo; mais la révolution américaine a fait entièrement oublier ces établissemens, qui sont aujourd'hui complétement abandonnés; les Indiens qui les formaient sont redevenus sauvages. Le père Lozano, p. 78, assure à tort, selon nous, qu'ils étaient anthropophages.

se procurent le poisson à coups de flèches; mais jusqu'à ce jour ils n'ont jamais pensé à se creuser une pirogue, ni même à confectionner un radeau pour passer les rivières; s'ils en ont une à traverser, comme tous savent nager, ils jettent dans l'eau une branche de bois léger, à laquelle les plus forts de leurs enfans se cramponnent, et les hommes ou les femmes les poussent devant eux jusqu'à l'autre rive, tandis que les plus faibles sont transportés sur la tête de leurs mères. Les femmes s'occupent des soins du ménage, du labourage, et se chargent des effets dans les marches. Elles se baignent aussitôt après être accouchées. La chasse et la pêche sont exclusivement dans les attributions de l'homme. Leur commerce extérieur se borne à la vente de quelques tissus, et principalement de pelleteries.

Leur costume est analogue à celui des Tobas : en été ils vont nus de la tête à la ceinture; en hiver, ils se drapent avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages, ou avec des tissus de laine fabriqués par leurs femmes. Ceux qui communiquent avec les blancs, en reçoivent des costumes dont ils ne font néanmoins que peu d'usage. Chez quelques tribus les femmes ont la coutume de se tondre les cheveux, d'avant en arrière, sur une large bande; elles se peignent souvent la figure en rouge et toutes se tatouent de lignes noires le haut du nez et les joues.[1]

Le gouvernement des Mataguayos ressemble à celui

---

1. Voyez Lozano, *loc. cit.*, p. 76 à 80.

des autres Indiens du Chaco; il se réduit, lorsqu'ils voyagent, à suivre le plus ancien d'une famille ou à se laisser, durant les guerres, diriger par un cacique. En tout autre temps, chacun est libre chez lui; la justice est personnelle. Ceux que l'on considère comme chefs n'ont que le droit de conseiller; le père même n'a aucune autorité sur ses enfans.

Leur religion est on ne peut plus analogue à celle des Patagons[1]. Ils croient à une autre vie; et, à la mort d'un des leurs, brûlent tout ce qui lui a appartenu, pour qu'il le retrouve dans l'autre monde. Ils ont un dieu du mal (*Avaqua*), et des médecins charlatans et suceurs. Ils fuient les épidémies et abandonnent leurs malades. Comme tous les peuples des plaines, ils ont un système de constellation. Les éclipses sont dues, selon eux, à un grand oiseau qui, les ailes ouvertes, tue momentanément l'astre éclipsé. Leurs morts sont enterrés assis, les membres ployés, comme chez les peuples méridionaux.

D'après leurs caractères physiques, leurs traits, leurs formes, leur couleur, les Mataguayos paraissent, à tous égards, se rapprocher des Tobas, des Charruas et même des Puelches; ils appartiennent évidemment aux races des plaines. Leurs coutumes sont aussi d'accord avec celles de cette série d'Américains; leur langage, plus que tous les autres caractères, les place positivement, ainsi que l'habitude du tatouage, près

---

1. Voyez Lozano, *loc. cit.*, p. 96, 97 et 100.

des Tobas et des Charruas, tandis qu'ils ont la même religion que les Patagons et les Puelches des plaines du sud. Au reste, des manières plus pacifiques, des habitudes agricoles et pastorales, une disposition plus marquée à la soumission en font un peuple intermédiaire entre les fiers chasseurs des parties australes des plaines et les humbles cultivateurs des collines de Chiquitos.

NATION ABIPONÈS.

Le père Lozano[1] nous a, le premier, fait connaître cette nation, à laquelle les Espagnols paraissent avoir imposé le nom sous lequel nous la désignons ici; ils lui donnent aussi celui de *Callages*. Azara[2] la décrit à son tour, et lui assigne comme synonymes les *Méponès*, les *Écusgina*, les *Lenguas*, les *Quiabanabaité*, les *Énimagas*.

Les Abiponès vivaient, du 28.e au 30.e degré de latitude sud, sur la rive occidentale du Parana, dans les parties voisines du grand Chaco; ils y formèrent même une mission; mais d'anciennes haines contre les nations voisines les contraignirent à passer le Parana, et à se réunir aux villages espagnols de las Garzas, de Goyaz, province de Corrientes, où nous avons eu l'occasion d'en voir quelques-uns, derniers restes d'une nation formidable, qui, sous peu, va disparaître, et dont le nom bientôt témoignera seul de son existence. Le père Lozano[3] dit qu'il y avait 8,000 Abi-

---

1. Padre Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 89.
2. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 164.
3. Lozano, p. 89.

ponès dans un seul village. Azara ne parle pas de leur nombre; mais cette nation, d'abord en partie détruite par les habitans de Corrientes[1], décimée ensuite par ses voisins, est, aujourd'hui, réduite à très-peu d'individus dispersés dans la province de Corrientes et dans celle d'Entre-Rios; en évaluant son chiffre actuel à cent individus, nous craignons d'être encore au-dessus de la vérité.

La couleur et la stature des Abiponès sont les mêmes que celles des Tobas et Mbocobis, avec lesquels, du reste, ils ont les plus grands rapports; leurs formes et leurs traits sont identiques; et, en les considérant sous ces divers points de vue, il est impossible de ne pas leur croire une origine commune.

Leur langage offre aussi avec celui des Tobas l'analogie d'une prononciation dure, nasale, gutturale; mais le petit nombre de mots que nous en avons recueilli, nous a prouvé qu'il diffère essentiellement des autres langues du Chaco, et qu'il a moins de redondances de consonnes. Au reste, les données nous manquent pour entrer dans plus de détails sur cette langue.

La fierté et l'indépendance constituent le fond du caractère des Abiponès : sous ce rapport, ils ressemblent encore aux Mbocobis, qui, les plus forts, devaient

---

1. Voyez Funes. Dans les *Lettres édifiantes* (Choix), t. VII; *Missions de l'Amérique*, t. I, p. 77; il y a une description très-largement traitée des Abiponès.

nécessairement les anéantir. Comme eux, chasseurs, pêcheurs et agriculteurs, les Abiponès ont les mêmes armes, les mêmes coutumes guerrières, la même cruauté, et s'en rapprochent également beaucoup pour les mœurs et pour l'industrie. Leur costume est aussi à peu près semblable : les hommes vont presque nus portant la barbote; les femmes se couvrent les épaules de manteaux de peaux, se peignent le corps, se tatouent le haut du nez et les joues à l'instant de la nubilité; s'arrachent les sourcils et se rasent les cheveux sur une large bande d'avant en arrière.

Leur gouvernement se borne à reconnaître, en temps de guerre, l'autorité de chefs auxquels ils n'obéissent plus en temps de paix.

Quant à des croyances religieuses, tout en leur en refusant de la manière la plus absolue, Azara[1] leur attribue des usages qui nécessairement en font supposer quelques-unes. « Ils enterrent, dit-il, le défunt avec « tout ce qui lui appartenait; » et plus loin : « Ils tuent « même sur sa tombe les chevaux dont l'Indien se « servait le plus souvent. » L'auteur espagnol explique ces coutumes par l'horreur des Abiponès pour les morts; tandis qu'au contraire tout prouve que c'est la croyance d'une autre vie qui les porte, comme les autres nations des plaines, à ne pas éloigner du défunt les objets qu'il affectionnait le plus pendant son existence, afin qu'il puisse s'en servir dans l'autre

1. *Voyage dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 166.

monde. Les Abiponès ont aussi beaucoup d'autres croyances religieuses analogues aux superstitions des peuples des plaines, comme celles des vieilles femmes interprètes du mauvais génie, et enlevant, par des succions, les causes du mal renfermé dans le corps des malades.

Par leurs caractères physiques, les Abiponès ne peuvent être séparés des Tobas; il en est de même de leur caractère moral, de leurs coutumes, de leur langage, de leur religion. Nous leur trouvons même, quant à cette dernière, des rapports intimes avec les Patagons et les Puelches des parties méridionales des plaines; nous croyons en conséquence, que les Abiponès font, ainsi que les Tobas et les Charruas, la transition entre les nations des Pampas et celles des Chiquitos, et qu'ils appartiennent au rameau pampéen.

NATION LENGUA.

Ce nom fut imposé à la nation qui nous occupe par suite de l'usage qu'elle a de porter une barbote plate simulant une seconde langue. Selon Azara[1], elle se nomme elle-même *Juiadgé;* les Payaguas l'appellent *Cadalu;* les Machicuys, *Quiesmagpipo;* les Énimagas, *Cachaboth,* et les Tobas, *Cocoloth.* Nous croyons que les *Énimagas* et les *Gentuses* d'Azara sont aussi des tribus de cette nation.

Les Lenguas vivent aujourd'hui au 27.e degré de latitude sud, et au 62.e degré de longitude ouest de Paris, au milieu du grand Chaco. Ils sont entourés des diverses tribus de Tobas ou Mbocobis, avec lesquelles ils sont amis. Azara s'est trompé en disant que la nation, en 1794, était sur le point de s'éteindre; car nous en avons vu plusieurs individus en visite à Corrientes en 1828, et ils nous ont dit alors être encore à peu près au nombre de 300 âmes.

Pour la couleur, la stature et les autres caractères physiques, les Lenguas ne diffèrent en rien des Mbocobis et des Tobas. Leur langage est varié quant au

---

1. *Voyage dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 148.

fond; mais pour la gutturation, la dureté, il a beaucoup d'analogie avec celui de ces peuples. Comme eux, les Lenguas sont agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; leur caractère est fier; leurs coutumes sont assez barbares; ils usent d'armes semblables, vont à cheval et voyagent de même. En un mot, ils ne s'en distinguent que par l'usage de se percer les oreilles et d'y passer un morceau de bois large de quelques pouces; par leur barbote aplatie, fortement saillante, passée dans un trou transversal pratiqué à la base des gencives de la mâchoire inférieure, et par l'ornement de plumes d'autruches dont ils se chargent la tête.

Leur croyance religieuse paraît avoir beaucoup de ressemblance avec celle des Tobas et des Abiponès; nous pensons que, sous tous les rapports, les Lenguas doivent être placés auprès de cette nation, et qu'ils appartiennent également au rameau pampéen.

NATIONS NON OBSERVÉES DU RAMEAU PAMPÉEN.

Indépendamment des nations que nous venons de décrire, en les réduisant à leur juste valeur, après avoir nous-même reconnu leur identité ou leur plus ou moins de rapports mutuels, il en est encore quelques autres indiquées par différens auteurs, et dont les noms surchargent les écrits, ainsi que les cartes, publiés sur l'Amérique. Nous avons cherché à débrouiller ce chaos; et nous sommes arrivé aux résultats suivans, en réduisant la liste de ces nations à celles dont la description ne nous laisse aucune incertitude quant au rapprochement à faire à notre rameau pampéen; nous en indiquons aussi la synonymie.

Ces nations sont :

1.° Les *Payaguas,* anciens *Agaces* des historiens[1],

1. *Historia argentina* (1612) de Rui Dias de Guzman, p. 20, 37, 95. L'éditeur de cet ouvrage, M. d'Angelis, dit à la table, page 3, que les Payaguas parlaient la langue guarani, ce qui est tout à fait inexact.

Ulderico Schmidel, au *Rio de la Plata,* édit. espagn. de Buenos-Ayres, p. 15, 18.

Padre Guevara, *Hist. del Parag.,* p. 21.

nommés aussi *Sarigué, Cadigue, Siacuas* et *Tacumbu*, par Azara [1], vivaient, au temps de la conquête, sur le Rio Paraguay, jusqu'à son confluent avec le Parana. Ils appartiennent évidemment au rameau des plaines; leur langue très-gutturale, le tatouage des femmes à leur nubilité, leurs mœurs ambulantes, tout concourt à les placer auprès des Tobas et des Charruas.

2.° Les *Mbayas,* du nord du Chaco, dont le nombre, selon Azara [2], est de 3,800 âmes. Agriculteurs au langage doux et facile, ils se rapprochent beaucoup à cet égard des Chiquitos; néanmoins, par leurs mœurs féroces, leur religion, leurs médecins suceurs, les chevaux tués sur la tombe des morts, ils présentent quelques traits des peuples du Chaco. Nous croyons donc qu'ils doivent être intermédiaires entre les dernières nations du rameau pampéen et les premières du rameau chiquitéen.

3.° Les *Guaycurus* [3], nation éteinte ou connue main-

---

1. Azara, *loc. cit.,* t. II, p. 119; voyez padre Lozano, p. 55; Funes, *Historia del Paraguay,* t. II, p. 3, 123, 135, etc.

2. *Loc. cit.,* t. II, p. 100.

Schmidel les vit en 1548; il parle avec naïveté du grand nombre d'individus de cette nation tués par l'expédition d'Irala (p. 44).

3. Azara, *loc. cit.*, t. II, p. 146; *Historia argentina* de Rui Dias, p. 11, 117; padre Lozano, *Historia del gran Chaco,* p. 62; padre Guevara, *Historia del Paraguay,* p. 20; Montoya (1639), *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay, Parana,* etc., fol. 10.

tenant sous un autre nom. Sa langue gutturale, ses mœurs ambulantes, guerrières et féroces, le tatouage des femmes et beaucoup d'autres caractères, n'en feraient, nous le pensons, qu'une tribu des Tobas, ou tout au moins une nation très-voisine. Le père Lozano[1] divise les Guaycurus en *Codollate, Taquiyiqui, Napinyiqui* et *Ipi quayiqui,* et dit qu'ils sont au nombre de 1,500.[2]

Les Brésiliens et les Espagnols donnent le nom de *Guaycurus* à tous les indigènes du Chaco ou de la rive occidentale du Rio Paraguay, pour peu qu'ils soient cavaliers; ainsi nous avons entendu nommer Guaycurus les Tobas et les Lenguas; ce qui nous laisse dans le doute sur la question de savoir si les Guaycurus vus près du fort de la Coïmbre[3], sont les mêmes que décrit Azara.

Quant aux autres nations indiquées, sans pouvoir nous prononcer à leur égard, nous y voyons seulement des tribus de celles que nous avons citées dans notre rameau pampéen.

1. Lozano, *loc. cit.*, p. 63.

2. *Ibidem*, p. 52.

3. *Nouvelles annales des voyages*, t. III, p. 329, d'après M. Eschwege. Il est fâcheux qu'on publie des renseignemens aussi faux que ceux de cet article, où les Lenguas, les Guaranis, les Chiriguanos et les Tobas paraissent confondus sous le nom de Guaycurus.

DEUXIÈME RAMEAU.

CHIQUITÉEN.

Couleur : brun-olivâtre clair. Taille moyenne, environ 1 *mètre* 663 *millimètres. Formes médiocrement robustes ; face circulaire pleine ; front bombé ; nez court, peu épaté ; bouche moyenne ; lèvres minces, peu saillantes ; yeux horizontaux, quelquefois légèrement bridés extérieurement ; pommettes non saillantes ; traits efféminés ; physionomie enjouée, vive, gaie.*

Nous avons appelé *Chiquitéens*, tous les indigènes américains de la province de Chiquitos, qui, bien qu'appartenant évidemment, par la couleur et par les formes, à notre race centrale ou pampéenne, s'en distinguent néanmoins, par un ensemble de caractères physiques et moraux qu'il est impossible de ne pas admettre.

Ce troisième rameau de la race pampéenne occupe un territoire d'environ 10,000 lieues marines de superficie, comprises entre le 15.e et le 20.e degré de latitude sud, et les 60.e et 65.e degrés de longitude ouest de Paris. Ses limites sont : au nord, les collines situées au septentrion du cours du Guaporé; à l'est, le Rio du Paraguay; au sud, les plaines du Chaco; à l'ouest, les forêts qui se prolongent jusqu'au Rio Grande. Nous croyons que ce rameau s'étend également sur tout le territoire de la capitainerie générale de Cuyaba ou de Matto-Grosso, situé à l'ouest des premières collines séparant ce pays des autres parties du Brésil. Les voisins des Chiquitéens sont, au nord et à l'orient, des peuples qui, tout en nous étant inconnus, nous semblent néanmoins appartenir à la race brasilio-guaranienne; au sud, les diverses nations du rameau pampéen; à l'occident, quelques Guaranis, entr'eux et les nations ando-péruviennes.

La plus grande uniformité caractérise le pays habité par les Chiquitéens : partout nous n'y apercevons que des montagnes basses, la plupart primitives, formant, au centre, un large plateau d'où partent plusieurs collines qui n'affectent

pas de direction générale. Partout des cours d'eau diversement dirigés, partout une multitude de petits ruisseaux coulant au milieu de forêts épaisses, rarement interrompues sur les points de partage, et sur les plateaux par quelques clairières de très-peu d'étendue. C'est là que l'homme, trouvant des obstacles invincibles à ses migrations, a dû nécessairement fixer sa demeure au sein de la forêt qui l'a vu naître, sur le bord du ruisseau témoin de son enfance; c'est là que, devenu agriculteur et chasseur, il est disséminé en une multitude de petites nations, de tribus vivant isolées, souvent même ignorées les unes des autres, sans avoir néanmoins d'autre barrière que d'épaisses forêts.

Dans la région qu'habite le rameau dont nous nous occupons, plus de ces plaines sans horizon, où l'homme chasseur et guerrier devient naturellement nomade, n'étant arrêté, dans ses excursions, par aucun obstacle; où dès-lors, toutes les nations se connaissent, comme chez les Pampéens. Plus d'immenses plaines traversées par de larges rivières, dont les versans, confondus par des inondations périodiques, obligent l'industrieux Moxéen à naviguer constamment. L'homme chiquitéen, au contraire, n'a jamais

voyagé, n'a jamais songé à se construire une pirogue; et toujours sédentaire, toujours paisible agriculteur, il reste au sein de ses collines ombragées, conservant des habitudes uniformes, déterminées par l'identité d'habitation.

Les nations qui appartiennent au rameau chiquitéen sont : celle des *Chiquitos,* occupant tout le centre de la province de ce nom, principalement sur les plateaux et les parties sud-ouest; celles des *Samucus,* des *Curavès,* des *Tapiis,* des *Corabécas,* placés avant la conquête, au sud-est des Chiquitos; celles des *Saravécas,* des *Otukès,* des *Curuminacas,* des *Covarécas,* des *Curucanécas* à leur nord-est; et, enfin, à leur nord-ouest, celle des *Païconécas*[1]. Les Chiquitos, divisés en une multitude de sections, sont à eux seuls plus nombreux que tous les autres ensemble.

Si la confusion qui règne dans les premiers historiens sur les noms trop multipliés des peuples de la province de Chiquitos, ne permet pas d'y reconnaître ceux qu'on doit considérer

1. Comme nous le dirons plus en détail, en parlant de chaque nation, nous croyons qu'on peut joindre encore à celles que nous avons vues, celles des parties voisines du Brésil.

comme nation ou comme simples tribus, il est plus difficile encore d'assigner précisément le lieu de leur habitation; aussi, dans la crainte d'augmenter la confusion, ne citerons-nous les nations indiquées d'une manière si vague par le seul historien qui s'en soit occupé[1], que lorsque nous croirons pouvoir les rapporter avec certitude à nos propres observations, dont nous donnons ici le résultat.

Le nombre comparatif peut être évalué d'une manière presque positive; et le tableau suivant donnera une idée, non-seulement du chiffre de ceux qui, au sein des missions, ont été réduits au christianisme, mais encore du chiffre approximatif[2] des indigènes qui ont conservé leur liberté sauvage.

---

1. Padre Fernandez, *Relacion historial de las missiones de los Chiquitos.*

C'est à tort que M. d'Angelis, table de la *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 40, dit que les Payaguas et les Chiquitos sont des Guaranis.

2. L'énoncé du chiffre des indigènes réduits au christianisme est le résultat de renseignemens pris en 1831, pendant notre séjour à Chiquitos. Celui du chiffre des Indiens encore sauvages est déduit de renseignemens donnés par les nations voisines, et, tout en le croyant très-rapproché de la vérité, nous ne le donnons cependant que comme approximatif.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Chiquitos	14,925	"	14,925
Samucus	1,250	1,000	2,250
Païconécas	610	300	910
Saravécas	350	"	350
Otukès	150	"	150
Curuminacas	150	"	150
Curavès	150	"	150
Covarécas	50	100	150
Corabécas	"	100	100
Tapiis	50	"	50
Curucanécas	50	"	50
TOTAUX	17,735	1,500	19,235

D'après ce tableau il est facile de juger ce qui reste aujourd'hui d'indigènes sur le territoire de la province de Chiquitos. Si nous en croyons les historiens, le nombre en aurait été bien plus élevé; et des nations entières, ainsi que beaucoup de tribus des Chiquitos, auraient été décimées dans les expéditions de découverte exécutées par ces courageux aventuriers partis du Paraguay pour chercher de l'or[1]; dans les incur-

1. L'expédition d'Alvar Nuñes Cabeza de Vaca, en 1542,

sions des Mamelucos de San-Pablo du Brésil, qui chassaient les Indiens pour les vendre[1]; et, enfin, par une compagnie de marchands espagnols de Santa-Cruz de la Sierra[2], laquelle, à l'imitation des Portugais, fit un instant le commerce infâme des pauvres Chiquitos avec les propriétaires des mines du Pérou. Il n'y eut plus ensuite que des pestes; mais elles exercèrent d'affreux ravages, dès l'instant de l'arrivée des Jésuites sur le territoire de la province[3], et continuèrent jusqu'à nos jours[4]. Toutes ces causes de dépopulation nous feraient croire qu'il

---

fit tuer beaucoup de *Sacocies,* évidemment des Chiquitos (voyez Schmidel, p. 36); celles d'Irala, en 1547 (Funes, *Hist. del Parag.,* t. I.er, p. 129), et de Nuflo de Chaves, en 1557, coûtèrent aussi la vie à une quantité d'indigènes. Voyez père Fernandez (*Relac. histor. de las miss. de los Indios Chiquitos,* p. 46), et surtout Schmidel (édit. de Buenos-Ayres, p. 52), curieux pour le calme avec lequel il parle du grand nombre d'Indiens qu'on tuait chaque jour.

1. En 1690, les Portugais de San-Pablo, sous le nom de Mamelucos, ravagèrent la province de Chiquitos. Voyez *Relacion hist. de las miss. de los Chiquitos,* p. 50.

2. Voyez le père Fernandez, *loc. cit.,* p. 59.

3. Voyez *Relacion* du père Fernandez.

4. En 1828, la petite vérole enleva un grand nombre des habitans de Chiquitos.

n'existe pas maintenant plus de la moitié des habitans qui couvraient le sol de la province à l'époque de la découverte. Il est facile de s'apercevoir, en jetant les yeux sur notre tableau, que la nation des Chiquitos forme, à elle seule, les six septièmes de la population du pays; tandis que, parmi les autres, il n'y a que celle des Samucus et celle des Païconécas ayant encore une certaine importance; ce qui nous a déterminé à prendre le nom de Chiquitos comme type de ce rameau, auquel nous avons reconnu les caractères généraux suivans :

La couleur identique à celle des naturels du Chaco, quoiqu'un peu moins foncée, est bronzée, ou, pour mieux dire, d'un brun pâle, mélangé d'olivâtre, et non de rouge ou de jaune. Nous avons cru remarquer que les Samucus étaient plus fortement teintés que les autres nations de la province; de si peu toutefois, qu'il faut voir beaucoup d'individus réunis pour les reconnaître.

La taille des Chiquitéens, moins élevée que celle des habitans des plaines du Chaco et du sud, ne varie guère. La moyenne en est de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce), tandis que les plus grands n'ont pas plus de

1 mètre 75 à 78 centimètres (5 pieds 5 à 6 pouces). Les femmes n'atteignent pas une stature presqu'égale à celle des hommes, comme on le voit parmi les nations du sud; elles conservent seulement des proportions relatives.

Les formes du corps sont, chez les Chiquitéens, peu différentes de celles des Indiens du Chaco; de même le tronc est robuste, la poitrine saillante; les épaules sont larges; mais, en général, il y a moins de force apparente. Le corps est d'une venue; les membres sont replets, montrant des formes arrondies, sans avoir jamais de muscles apparens; du reste, les hommes sont droits, bien plantés; ils ont une démarche aisée. Les femmes, plus larges, plus massives, conservent le même diamètre sur toute la longueur du tronc; aussi montrent-elles beaucoup de vigueur, et ne présentent-elles en rien la beauté idéale des formes antiques.

Les traits des Chiquitéens sont typiques; la tête est grosse, presque ronde, non comprimée sur les côtés; la face très-pleine, arrondie; les pommettes ne sont nullement saillantes; le front est bas et bombé; le nez, toujours court, est moins épaté que celui des races des plaines; les yeux sont petits, vifs, expressifs, presque

toujours horizontaux; mais, chez quelques individus, l'angle extérieur en est bridé, et annonce une tendance à se relever, comme dans la race guaranie; les lèvres sont assez minces, la bouche beaucoup moins grande que chez les nations du Chaco, et toujours prête à sourire; le menton arrondi et court; les sourcils minces et bien marqués. La barbe ne couvre que le dessous du menton, et la moustache, constamment peu fournie, n'est pas frisée. La physionomie est ouverte, annonce la gaîté, la franchise, beaucoup de vivacité. On ne peut néanmoins dire que les figures soient jolies; la plupart, au contraire, sont moins que passables. Les femmes ont la face plus arrondie encore que les hommes, avec beaucoup de gaîté et de naïveté dans l'expression. En général, la figure des hommes n'a rien de mâle.

Les langues chiquitéennes sont aussi variées que les nations qui les parlent. Loin d'être aussi gutturales que celles du Chaco, la plupart sont même très-douces et très-euphoniques, ne présentant ni des sons durs, ni cette redondance de consonnes si commune dans les dernières. La langue chiquita, par ses finales en *ch,* ainsi que la morotoca (section des Samucus)

par les siennes en *od* et *ad*, offrent seules un dernier trait de ressemblance avec celles du Chaco. On retrouve le son guttural du *j* espagnol dans les langues saravéca, curuminaca, covaréca et païconéca; il manque dans toutes les autres. L'*u* français, prononcé du nez, se remarque dans la langue chiquita, dans l'otuké, dans la curuminaca, dans la covaréca et dans la païconéca. Plusieurs offrent notre *ch*, ainsi que le son doux de notre *z*. Une anomalie singulière se présente dans la langue chiquita, où, pour beaucoup de choses, l'homme emploie des mots différens de ceux dont se sert la femme, tandis que pour les autres, la femme emploie des mots dont l'homme se sert, en se contentant d'en changer la terminaison[1]. Quoique ces langues soient très-compliquées, surtout celle des Chiquitos, aucune d'elles n'a un système de numération étendu, ce qui annonce peu de relations, et le défaut absolu de commerce. Les Chiquitos, les Otukès, les Païconécas et, sans doute, les autres petites nations du nord-est, n'ont aucun terme numérique de compa-

1. Voyez plus loin les détails spéciaux sur la langue chiquita.

raison; les Samucus et les Saravécas ne vont que jusqu'à cinq ou dix, chiffre pris peut-être du nombre des doigts de l'une des mains ou des deux réunies. En un mot, il n'y a réellement aucune uniformité entre les différentes langues. Le seul trait de ressemblance que nous y trouvions, existe dans les noms des parties du corps commençant presque tous par une lettre déterminée, comme on peut le voir par le tableau suivant qui, en même temps, sera comparatif, pour les divers idiomes.

NOMS FRANÇAIS DES PARTIES	NOMS CHIQUITOS.		NOMS SARAVÉCAS.	NOMS OTUKÈS.	NOMS SAMUCUS	NOMS PAÏCONÉCAS.	
	Tribu chiquita.	Tribu cuciquia.				Tribu païconéca	Tribu paunaca.
Joue.	Nochosté	Oya.	Nozovivi	Ivenara.	Yuréata.	Huimilo.	Ipǐki.
Oreille.	Néñémo-sis.	Oñuma-sis.	Nunihijé.	Ichapa-rara.	Yanoé-nia.	Iseñoki.	Huichuca
Yeux.	Nosuto.	Osuto.	Nohé.	Ichaa.	Yédodia.	Huiskis.	Ihuiké.

Les Chiquitéens se font remarquer par une gaîté poussée à l'extrême, par leur goût pour la musique et pour la danse, par leur bonté à toute épreuve, leur sociabilité, leur hospitalité, le peu de jalousie que leur inspirent leurs femmes et leurs filles; par leur persévérance et

par la facilité avec laquelle ils se sont rangés au christianisme. Il ne faudrait cependant pas croire que toutes les nations se montrèrent également dociles; la mort de plusieurs Jésuites[1], lors de la fondation des missions, prouverait le contraire; mais une fois chrétiennes, elles persévérèrent, et, aujourd'hui, pour rien au monde ne retourneraient dans les bois; bien différentes, sous ce rapport, du rameau des plaines, qui, loin de s'être jamais soumis à aucun joug, est encore ce qu'il était au temps de la découverte. La nation des Chiquitos fut la plus facile à réduire et sans doute entraîna les autres par son exemple. Le caractère indépendant des Samucus, donna plus à faire; aussi en reste-t-il encore de sauvages. Il en est de même des Païconécas, des Covarécas et des Corabécas; les premiers et les Corabécas surtout, montrèrent, quant à leur attachement à la vie sauvage, plus de rapports qu'aucune des autres nations avec les habitans des plaines. En résumé, le caractère des Chiquitéens est aussi enjoué que celui des naturels du Chaco et des Pampas

1. Voyez Francisco Fernandez (1726) *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 303 et p. 397.

est taciturne et triste. Les premiers sont aussi communicatifs que les seconds le sont peu.

Quant aux mœurs, elles sont identiques pour toutes leurs nations; ils vivent sur le penchant des collines, au sein de forêts épaisses, où, jadis, ils étaient tous fixés et agriculteurs; néanmoins leur goût pour la chasse dut les faire se disséminer davantage; et de là, sans doute, le grand nombre de leurs tribus, dispersées au milieu des bois. Cependant la chasse n'était pour eux qu'un délassement, et n'avait lieu qu'après les récoltes. Les Chiquitéens en général avaient des villages, contenant chacun une seule famille; mais les Chiquitos construisaient de plus des maisons communes, où vivaient ensemble tous les jeunes gens, qui, à l'âge de quatorze ans, se séparaient de leurs parens, afin d'embrasser ce nouveau genre de vie. Des plus sociables et des plus hospitalières, leurs tribus étaient continuellement en visite, ce qui motivait des fêtes, des danses, des jeux durant autant que le séjour des étrangers ou que les boissons fermentées qui les animaient.

Leur industrie différait aussi de celle des peuples habitant les plaines. Les femmes filaient et tissaient soit des pièces d'étoffe pour elles,

soit, pour leurs maris, le hamac, que nous n'avions jusqu'ici trouvé chez aucune autre nation. Il n'était à l'usage que des hommes; les femmes se contentant d'une natte artistement tissée. Les armes (l'arc, la flèche, la massue tranchante et quelquefois la lance), fabriquées par le mari, lui servaient à chasser, ou à combattre les nations voisines. Ils pêchaient au moyen de racines qui enivrent le poisson; mais n'ayant jamais pensé à se construire une pirogue, ils ne sont pas navigateurs.

Les hommes allaient nus; les femmes se couvraient d'une chemise sans manches, et s'ornaient de colliers et de bracelets. Le tatouage et les couleurs appliquées sur la peau étaient inconnus aux Chiquitéens; et si l'usage barbare de se percer les lèvres et la base du nez existait avant la conquête, il a depuis entièrement disparu. On retrouve actuellement encore chez ces peuples le même fond de mœurs et de coutumes, seulement un peu modifiées par le christianisme.

Le gouvernement était semblable à celui des nations du Chaco; il y avait des chefs pour chaque tribu; mais jamais aucun corps de nation. Les vieillards avaient une grande influence

sur la nomination du chef, nomination dépendant presque toujours de la bravoure du candidat. Souvent ces chefs étaient en même temps médecins; mais leur pouvoir se trouvant toujours borné, il n'y avait pas de despotisme.

La religion présentait une unité, celle de croire à une autre vie, et d'attacher des influences malignes à une foule de causes naturelles, croyance accréditée par les médecins, qui pratiquaient des succions comme chez les peuples du sud, attribuant la mort tantôt à des causes puériles, tantôt à l'intervention d'une femme, souvent sacrifiée, plus tard, par les parens. Si l'on en croit les historiens [1], les *Manacicas,* tribu des Chiquitos, auraient professé un polythéisme compliqué; mais plutôt, ne pourrait-on pas supposer que quelque Jésuite l'aurait inventé dans le but d'établir une analogie plus frappante avec le culte catholique. Aujourd'hui beaucoup de missions poussent la religion catholique jusqu'au fanatisme.

Pour nous résumer, nous croyons que le rameau chiquitéen se distingue de celui des plaines par une teinte un peu moins foncée, une taille

1. Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 228.

moins élevée, des pommettes moins saillantes, une figure plus ronde, plus enjouée; par un caractère gai, ouvert, bon, soumis; par des mœurs douces; par l'habitude de se livrer à la culture, à l'ombre des forêts; par la facilité avec laquelle il adopta le christianisme et se soumit au système des missions. Ses langues sont plus euphoniques que celles du Chaco et des Pampas, et présentent pour caractère général la singularité, que les noms des parties du corps commencent par une lettre spéciale, variée selon les idiomes. Si ce rameau diffère en tout point de celui des plaines, il a les plus grands rapports avec celui de Moxos, dont il ne se distingue, pour ainsi dire, que par quelques caractères physiques, et par l'ignorance de l'art de la navigation, très-connu au contraire de ses voisins, qu'on voit sans cesse en pirogue. Du reste, le rameau chiquitéen fait le passage à la race brasilio-guaranienne, par cette tendance à l'inclinaison des yeux, qu'on remarque chez quelques-uns des individus des nations qui le composent, ainsi que par les sons de certaines lettres de leurs idiomes; mais non par la couleur, qui est toujours différente.

NATION SAMUCU.[1]

L'étude des langues nous a conduit à ce résultat, que le nom de *Samucu*[2], par lequel nous désignons cette nation, n'est propre qu'à une de ses tribus, tandis que d'autres sections, très-nombreuses, portaient, dès l'époque de la découverte, et portent encore des noms distincts, comme les *Morotocos*[3] ou *Morotocas*, que nous avons retrouvés encore sous cette même dénomination à la mission de San-Juan; les *Potureros*[4], que nous avons rencontrés à Santo-Corazon, et les *Guarañocas*, vivant à Santiago. Ce sont les quatre grandes sections encore existantes à Chiquitos, et que, dans le pays, on regarde comme distinctes, quoiqu'elles parlent bien certainement un langage identique, plus ou moins corrompu et mélangé d'idiomes

---

1. Prononcez *Samoucou*.

2. Il a été question pour la première fois de ces Indiens dans la *Relacion historial de las missiones de los Indios que llaman Chiquitos*, publiée en 1726 par le père Fernandez, p. 318, 373, 398, etc.

3. Voyez le père Fernandez, *loc. cit.*, p. 316.

4. Azara, *Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 83, les confond sous divers noms.

différens; mais, si nous parcourons les historiens, nous y verrons qu'on doit encore regarder comme synonymes les *Coroïnos*, les *Caréras*, les *Ugaronos*[1], les *Ibirayas* des Jésuites, et peut-être beaucoup d'autres, qu'on ne peut y rapporter aussi sûrement, ainsi que les *Aguitegnédichagas* et les *Ninaquiguilas* d'Azara[2], qui n'en sont que des tribus désignées sous d'autres noms.

Les Samucus (ici nous appliquons ce nom à la nation entière) étaient, lors de la fondation des missions de la province de Chiquitos, répandus sur la plus grande partie de ses frontières sud et sud-est, en contact avec les déserts du grand Chaco. Ils s'étendaient, en latitude, du 18.e au 20.e degré sud, et, en longitude, du 60.e au 62.e degré ouest de Paris, sur les dernières collines couvertes de forêts impénétrables qui bornent au nord les plaines du grand Chaco, et s'approchent du cours du Rio Oxuquis, avant son confluent avec le Paraguay. Ils avaient alors pour voisins, au sud, les nations du Chaco, principalement les *Guanas*, les *Guatos* et les *Curaves;* à l'est, les *Xarayes* du lac de ce nom, et les *Otuquès;* au nord, les nations saravéca et curuminaca; à l'ouest, les nombreuses tribus des Chiquitos, ainsi que les Paunacas et les Païconécas. La nation entière vivait au sein des forêts, où sont encore aujourd'hui quelques tribus dérobées

---

1. Père Fernandez, *loc. cit.*, p. 316, 370, 390.

2. *Loc. cit.*, p. 81 et 83.

au zèle religieux des Jésuites, principalement près de la saline de Santiago et au Rio d'Oxuquis; tandis que les Samucus et les Potureros sont réunis à la mission de Santo-Corazon, les Guarañocas à Santiago, et les Morotocas à San-Juan. Tous aiment les forêts épaisses et les collines, où ils peuvent se soustraire aux inondations si communes dans les lieux qu'ils habitent. Là ils sont à la fois chasseurs adroits, cultivateurs intelligens, et, pour ainsi dire, fixes sur le même lieu, d'où ils rayonnent seulement afin de suivre le gibier. Leurs tribus encore sauvages, réduites à peu d'individus, se cachent au sein des bois, et leur faiblesse les empêche, sans doute, d'attaquer les nations voisines.

Il nous est facile de donner le chiffre presque positif des Indiens samucus existant encore dans les missions. En somme il peut s'élever à 1,250 [1]; et en y joignant à peu près 500 [2] individus sauvages de la saline de Santiago et 500 des rives du Rio Oxuquis, leur nombre total serait de 2,250, sur lesquels 1,000 encore tout à fait indépendans.

La couleur générale de la nation est moins foncée que celle des Tobas et autres Indiens du Chaco; mais,

---

1. Ainsi répartis : à Santiago, 700 Guarañocas; à Santo-Corazon, 50 tant Potureros que Samucus; et à San-Juan, 500 Morotocas.

2. Les données que nous avons obtenues sur les lieux nous font regarder cette évaluation comme juste.

au lieu du jaune des Guaranis, c'est une teinte bronzée, ou, pour mieux dire, de bistre-olivâtre pâle, du même aspect que la couleur des races des plaines, avec moins d'intensité.

La taille des Samucus, une des plus belles de la province de Chiquitos, est au-dessus du médiocre, et peut rivaliser avec celle des Européens. Nous avons mesuré un assez grand nombre d'individus, pour être à portée d'assurer que leur stature moyenne n'est pas au-dessous de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les plus grands n'ont pas, néanmoins, plus de 1 mètre 760 millimètres (5 pieds 5 pouces). Les femmes sont dans des proportions relatives avec les hommes : taille moyenne, elles ont 1 mètre 535 millimètres.

Les formes du corps sont assez belles; les hommes robustes, bien musclés, sans jamais tourner à l'obésité, ont les épaules larges, carrées, la poitrine élevée, les membres bien nourris; mais leur corps, loin d'être, comme chez les Européens, plus étroit à la ceinture, est, au contraire, tout d'une venue. C'est surtout chez les femmes qu'on remarque ce caractère, celles-ci ayant les mêmes formes que les hommes, et se trouvant dans des proportions peu gracieuses, qui ne sauraient annoncer que beaucoup de force. Elles sont larges des épaules, et, de là, presqu'aussi grosses jusqu'aux hanches; leurs seins sont ordinairement très-bien placés, et presque toutes les ont plutôt bien proportionnés que trop volumineux; les mains et les

pieds sont généralement petits; le bras est assez bien fait.

Les traits, dans ce rameau, prennent un caractère différent de tous ceux des nations des plaines. La tête est grosse; la face large et plus arrondie; les pommettes, non saillantes dans la jeunesse, sont à peine élevées chez les adultes; le front est très-court, peu bombé; le nez, moins large que parmi les nations du Chaco, approche davantage des formes européennes, sans être jamais long; les narines, quoiqu'ouvertes, le sont beaucoup moins; la bouche est grande; les lèvres sont peu épaisses[1]; les dents magnifiques; les yeux sont généralement petits, horizontaux, mais un peu bridés, au côté externe, chez quelques individus seulement; les oreilles petites; les sourcils étroits et arqués; la barbe est noire, rare, jamais frisée, poussant seulement après vingt ans, et ne couvrant que la lèvre supérieure et la partie antérieure et inférieure du menton; les cheveux sont noirs, droits et longs. L'ensemble des traits n'est pas agréable: néanmoins

---

1. Les naturels d'aujourd'hui ne se mutilent plus; mais il paraît qu'au temps de la conquête la nation samucu avait la lèvre inférieure, les oreilles et quelquefois les narines percées, afin d'y passer un gros morceau de bois : si du moins, comme tout semble l'annoncer, les *Tarapecocies*, décrits dans les excursions de Nuñez Cabeza de Vaca de 1544 (p. 55 du recueil de *Barcia historiadores primitivos de Indios*, t. I.er), appartiennent à cette nation.

on y remarque une expression de vivacité et de gaîté qui de suite fait distinguer les Samucus des nations du sud, où l'air sombre domine toujours. Les hommes ne sont pas généralement bien, les femmes sont souvent passables; la jeunesse offre des figures arrondies et pleines, changeant beaucoup moins dans l'âge adulte que chez les nations australes, et conservant presque toujours des traits moins repoussans, même dans la décrépitude.

Le langage accuse, dès le premier aperçu, une source tout à fait différente de celle des langues du Chaco; ce ne sont plus ces sons durs, cette sorte de croassement guttural, dont l'oreille est continuellement choquée; au contraire, dans la langue samucu, on trouve une douceur remarquable, une euphonie qui plaît; on l'entend avec plaisir : c'est l'italien des déserts. Elle est remplie de terminaisons en *a* et en *o*, surtout dans les sections *guarañoca* et *samucu;* mais la *morotoca* change souvent ces terminaisons en *od* et *ad*, ou en *it*, et dans cette dernière finale, supprime les voyelles qui la suivent. Elle présente cette particularité, que presque tous les noms des parties du corps commencent par la monosyllabe *ya*, *ye*, *yu*, comme dans *Yuréata*, joue; *Yanoénia*, oreilles; *Yédodia*, yeux. Les Samucus ont un système de numération qui va jusqu'à dix seulement (sans doute en raison du nombre des dix doigts).

Leur caractère fut toujours la fierté et l'indépendance; aussi ceux des missions donnèrent-ils beau-

coup de peine aux Jésuites, qui, dans le cours de leur règne, n'ont pu soumettre qu'une partie de chaque tribu, le surplus restant toujours sauvage au milieu des forêts. Les Samucus ont conservé, parmi les Chiquitos, une réputation de bravoure et de force; aussi sont-ils (principalement les Morotocas) les plus redoutés de toutes les missions, et commandent-ils dans tous les lieux où ils se présentent. Essentiellement bons, sociables, intègres, des plus hospitaliers, même caressans pour les étrangers, leur abord est ouvert et gai. Tout annonce, en eux, du goût pour les plaisirs et en particulier pour la danse, que les femmes aiment passionnément.

Quant aux mœurs, on trouve également une grande différence entre les Samucus et les peuples du Chaco qui les avoisinent. Chasseurs comme eux, ils joignent constamment la culture à la chasse; et par là même ne sont pas ambulans, mais bien fixes dans le lieu de leur naissance; s'ils font la guerre, ce n'est que par représaille. C'est ainsi qu'ils attaquèrent longtemps les missions de San-Juan et de Santiago. Ils se tiennent au sein des grandes forêts, principalement sur les coteaux, cultivant les vallons dès que les eaux s'en sont retirées. Ils sèment le manioc, le maïs, le mani, ainsi que quelques espèces de citrouilles. Leur culture est peu dispendieuse; il leur suffit presque d'abattre des arbres, d'y mettre le feu et de jeter des graines sur la terre, ou, tout au plus, de les placer dans un très-petit trou. La récolte faite, la plupart des

hommes abandonnent momentanément leurs femmes et s'enfoncent dans les bois, où, disséminés par petits groupes et vivant du miel des abeilles sauvages, ils chassent et *boucanent* le gibier, qu'ils rapportent ensuite à leur demeure, cabane couverte en paille, au milieu de laquelle on allume le feu. Tandis que les femmes s'étendent à terre sur des nattes artistement tressées, les hommes couchent sur des hamacs faits de fils de coton. Leurs armes sont la lance, l'arc, la flèche et la massue à deux tranchans de bois très-dur, dont ils font le plus d'usage, s'en servant aussi comme de hache pour s'ouvrir une route au milieu des bois. Toujours disséminés par petits hameaux peu éloignés les uns des autres, dont chacun a son chef. Ils aiment beaucoup le plaisir et lorsque la récolte de maïs a été abondante, ils se font souvent les uns aux autres des visites qui donnent lieu à une fête. Ils composent alors de la bière de maïs, et pendant plusieurs jours ne cessent de danser et de boire, saisissant toutes les occasions possibles de s'amuser. Leurs danses singulières, imitatives et grotesques[1], sont accompagnées de chant; le plus souvent un Indien agite une calebasse au milieu d'un cercle de femmes, qui répètent la chanson en sifflant, en sautant et en prenant diverses attitudes. Quant à leur musique, ils ne se contentent pas de la musique vocale; tous les hommes,

---

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique.

rangés en files, armés d'une flûte de Pan dans divers tons, trouvent, dans l'ensemble des sons produits séparément par chacun des musiciens, des mélodies sauvages qui, malgré leur monotonie, ne laissent pas que d'être assez harmonieuses[1]. Ce sont, en un mot, de tous les habitans de la province de Chiquitos les plus gais et les plus disposés au plaisir : riant sans cesse, ils sont toujours prêts à s'amuser d'un rien.

L'industrie des Samucus est très-bornée; les hommes confectionnent leurs armes avec assez d'adresse, tandis que les femmes filent le coton, pour en former des espèces de filets servant de hamacs à leurs maris, lorsque ces derniers vont à la chasse; elles tissent aussi la pièce d'étoffe qu'elles portent, de la ceinture au bas des jambes; elles fabriquent de la poterie assez belle. Les deux sexes travaillent à la terre et font les récoltes; les hommes seuls pêchent et chassent, tandis que les femmes se chargent de tous les détails du ménage. Jamais cette nation n'a songé à se construire de pirogues pour naviguer sur les rivières. Soumise au christianisme dans les missions, elle a pris les coutumes générales des néophytes; les femmes seules filent, tandis que les hommes tissent et font les travaux de force. Ils ont intégralement conservé, dans l'état de demi-civilisation des missions, le caractère de leurs mœurs primitives.

1. Voir dans notre partie historique, quelques morceaux de leur musique.

Les hommes vont entièrement nus à l'état sauvage, et les femmes, dans la tribu des *Samucus* proprement dits, portent une pièce de tissu de la ceinture au bas des jambes[1] et des ornemens aux bras et au cou. Cette tribu se coupe aussi les cheveux très-courts, tandis que les autres se les laissent pousser, flottant sur les épaules. Nous n'avons vu chez elle aucun reste de tatouage ni de peinture du corps, non plus que l'usage barbare de se percer les lèvres et les oreilles; mais peut-être cette coutume a-t-elle cessé avec l'état sauvage.

Ces Indiens se gouvernent par un cacique, qui jouit du droit de conseil et même d'une certaine autorité. Chacune de leurs réunions partielles a son chef; et, comme ces réunions sont nombreuses, il n'existe, en fait, aucun lien entre les diverses tribus de la nation, qui se traitent en étrangères, lorsqu'elles sont restées long-temps sans communiquer.

La religion, autant que nous a permis d'en juger le peu de renseignemens que nous avons obtenus à cet égard, se bornerait à la croyance d'une autre vie, prouvée par la coutume d'enterrer les armes avec les morts. Les médecins pratiquent des succions pour la guérison des malades.

En résumé, nous pensons que les Samucus s'éloignent des nations du Chaco, par les traits, par la couleur moins foncée, et surtout par des mœurs plus douces,

---

1. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 318.

un caractère plus joyeux, un langage plus euphonique; nous croyons qu'ils appartiennent à un rameau particulier d'hommes propres aux collines boisées de la province de Chiquitos, qui établirait le passage des nations des plaines à celles des montagnes et aux nations guaranies brésiliennes, tenant aux premières par une teinte bistrée, aux secondes par des yeux bridés extérieurement. Du reste, leur langage, quoiqu'entièrement différent, les rapproche plus des nations guaraniennes que de celles des Pampas.

NATION CHIQUITO.

Nous allons nous occuper d'une nation fort nombreuse dont le nom a été appliqué à une province entière, sans néanmoins être indigène; car *Chiquito* veut dire *petit* dans la langue espagnole. Ce nom, selon les historiens, lui fut donné d'après les portes des maisons des naturels, si basses qu'on n'y pouvait entrer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains [1]; ainsi cette dénomination, qui a fait croire à beaucoup d'auteurs que les hommes auxquels elle s'applique sont de petite taille, tient à une circonstance tout à fait étrangère à leur stature. Cependant, au milieu de cette multitude de noms propres à chacune des tribus, il eût été facile d'en choisir un indigène, et surtout plus approprié aux habitans.

Peu de nations portent autant de dénominations différentes que les Chiquitos, ce qui s'explique sans peine par leur manière de vivre. Disséminés en très-faibles tribus, afin de chasser plus à l'aise, chacune de ces réunions de famille se désignait par le lieu

1. Voyez *Relacion historial de las missiones de los Indios que llaman Chiquitos*, par le père Fernandez, p. 34.

de son habitation ou par le chef qui la commandait; de là cette multitude de noms variant sans cesse, à mesure que les tribus changeaient de demeure ou que les caciques se succédaient. On chercherait vainement aujourd'hui toutes les tribus mentionnées dans les premiers historiens; aussi ne trouve-t-on plus les *Cercosis* vus par Irala[1] en 1548, les *Sacocies* et les *Arianicocies*, vus en 1543 par Nuñez Cabeza de Baca[2], et qui étaient certainement des Chiquitos; ni les *Piñocas*, les *Pénoquis*, les *Boxos*, les *Tapiquas*, les *Taus*, les *Xamaros*[3], les *Penotos*, les *Tapipuicas*, les *Caricas*, les *Pequiquias*, les *Arupores*, les *Tubacis*, les *Puraxis*, et une foule d'autres, parmi lesquels se rangent les *Manacicas*, à eux seuls divisés en soixante et une tribus, ayant chacune son nom, et entourées

---

1. Herrera, *Decadas*, et Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay*, t. I, p. 131.

2. Rui Diaz de Guzman, *Historia argentina*, p. 45, 73 (*Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna del Rio de la Plata, por* Pedro de Angelis); Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, t. I (*Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Baca*, p. 42, 45, 55); Schmidel (*Coleccion de obras*, p. 29, 36-47).

3. Dans l'orthographe fixée par les Jésuites pour la langue chiquita, l'*x* ne représente pas le son du *j* espagnol, mais celui de notre *ch* français, qu'aucune lettre espagnole ne pouvait rendre. On doit donc prononcer *chamaros;* observation applicable à tous les cas où cette lettre se présente.

de vingt-neuf autres, se distinguant, de leur côté, par une dénomination particulière; tribus toutes citées par le père Fernandez, dans son Histoire de la province de Chiquitos, de 1696 à 1723[1], et dont nous ne reproduisons pas ici la liste, cette nomenclature stérile devant nous demander trop de place. En 1831, tandis que nous étions à Chiquitos, les sections de la nation étaient ainsi distribuées par missions : A San-Xavier vivaient cinq divisions ou *Parcialidades*, comme les appellent les missionnaires, les *Piococas*, les *Quemecas*, les *Quiriquias*, les *Punasiquias* et les *Xamanacas*; à Concepcion, les *Mococas*, les *Cuciquias*[2], subdivisés en *Cusiquias*, *Yurucaritias* et *Tapacuracas*; à San-Miguel, les *Péquicas*, les *Saracas*, les *Parahacas*, les *Guazoroch*, les *Yazoros* et les *Guarayos*[3]; à San-Ignacio, les *Sañepicas*, les *Quehuciquias*, les *Guarayocas*, les *Samanucas*, les *Piococas*, les *Xurubérécas* et les *Punasiquias*; à Santa-Ana,

---

1. Voyez surtout page 227; car il serait trop long de les énumérer toutes.

2. Cette dernière section parle un dialecte tout à fait corrompu du chiquito, dialecte conservé jusqu'à nos jours, et certainement mélangé de mots qui appartiennent à une langue distincte, celle des Païconécas.

3. Il ne faut pas confondre cette dénomination, donnée par les Espagnols à une section des Chiquitos, avec un nom identique que porte une tribu des Guaranis dont nous parlerons plus tard.

les *Guazorocas* et les *Xamanucas;* à San-Rafael, les *Matahucas* et les *Huatasis;* à San-José, les *Chamanucas*, les *Péroquiquiaz;* à San-Juan, les *Boros;* à Santiago, les *Macarañys*, les *Maxamanucas*, les *Matahucas* et les *Mataiminicas;* enfin, à Santo-Corazon, encore les *Matahucas* et les *Boros,* ainsi que beaucoup d'autres petites sections, qui, dans chacune des missions, pourraient, à leur tour, se diviser à l'infini; car chaque grande famille a, pour ainsi dire, un nom de tribu différent de sa voisine. Nous avons cru devoir donner cette nomenclature de sections, pensant qu'elle ne subira plus de changemens, les mêmes noms s'étant toujours conservés depuis l'établissement définitif des missions. Les Espagnols confondent toutes les nations de la province sous la dénomination de *Chiquitos*.

Avant d'être réunie en missions, la nation des Chiquitos habitait tout le centre de la province de ce nom, principalement sur le plateau et sur les versans des collines granitiques qui constituent le sol montueux de sa partie sud-ouest. Elle s'étendait, en latitude, du 16.e degré sud au 18.e, et, en longitude, du 60.e au 64.e degré ouest, bornée au sud-est par les collines de San-José; au sud, par le commencement des plaines du grand Chaco; à l'est, par les chaînes de San-Carlos; au nord, par la fin des collines du versant au Guaporé, et à l'ouest, par le Rio San-Miguel, occupant ainsi un terrain de figure irrégulière et rhomboïdale, dirigée nord-ouest et sud-est. Elle était divisée en une multitude de petites

tribus fixées au milieu des forêts qui couvrent toute la province, et dont chacune, sur son petit espace, vivait entièrement séparée des autres, ne les voyant que lorsqu'elle y était forcée, à moins qu'elle ne se regardât comme leur parente; car il y avait alors, entr'elles, de fréquentes visites, marquées par des fêtes continuelles. Sa principale tribu, celle des *Manacicas,* habitait le versant nord des montagnes; elle avait encore plus au nord les Cusiquias avec leurs tribus, tandis que les *Piñocas* étaient près du Rio San-Miguel; les *Pénoquis,* au lieu où se trouve aujourd'hui Concepcion; les *Boxos,* les *Tapiquas* et les *Taus,* près de San-Rafael; les *Tabicas,* les *Boxos* encore, les *Pénotos* et les *Xamaros,* occupant les parties sud de leur territoire[1], près de San-José. Il ne reste aujourd'hui aucun Chiquito sauvage, tous ayant été réduits en missions. On les a répartis sur les différens points de la province, les mélangeant aux nations voisines, dans le but, fondé sur leur plus grand nombre, de rendre leur langue générale, et de faire disparaître les autres idiomes; c'est ainsi qu'on en a vu, dans la liste précédente de leurs tribus, jusqu'à Santo-Corazon, bien en dehors du lieu qu'ils habitaient étant sauvages. Dans leur état de liberté, ils avaient pour voisins, à l'est, les Samucus; au sud, les nations du Chaco, comme les Guanas, les Guatos et les Tobas; à l'ouest, les Sirionos du Rio Grande et les Guarayos

---

1. Voyez père Fernandez, de la page 63 à la page 93.

du nord-ouest; au septentrion, non-seulement ils étaient bornés par beaucoup de nations distinctes, telles que les Sarabécas, les Otukès, les Tapiis, les Covarécas, les Païconécas, les Tapacuras et leurs tribus, mais encore ils en enclavaient plusieurs qui, pour ainsi dire, sous leur dépendance et vivant en bonne intelligence avec eux, n'étaient séparées les unes des autres que par un marécage ou une épaisse forêt.

Nous pouvons donner un chiffre exact des Chiquitos actuels, en nous servant du recensement fait en 1830[1] par ordre du gouvernement. En défalquant des missions les naturels appartenant à d'autres nations, leur nombre serait ainsi réparti :

A Buenavista de Santa-Cruz	2,719
A San-Francisco-Xavier de Chiquitos .	946
A la Concepcion de Chiquitos	900
A San-Ignacio — —	2,934
A San-Miguel — —	2,510
A Santa-Ana — —	398
A San-Rafael — —	1,000
A San-José — —	1,900
A San-Juan — —	379
A Santiago — —	484
A Santo-Corazon — —	455
A Casalvasco du Brésil (enlevés par les Brésiliens)	300
TOTAL	14,925.

1. Nous nous sommes procuré sur les lieux tous les

Réduits au christianisme par les Jésuites, tous vivent encore, au sein des missions, sous l'ancien régime institué par les pères.

Leur couleur est à peu près celle des Samucus, quoiqu'un peu moins intense; mais la nuance est si peu distincte, qu'il faut, pour en juger, en voir un grand nombre ensemble. La teinte est bistré brun-pâle et tient plutôt de l'olivâtre que du jaune.[1]

La taille des Chiquitos, à peu près la même que celle des Samucus, est assez belle, et peut s'élever à la moyenne de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les plus hauts ne passent pas 1 mètre 760 à 790 millimètres (5 pieds 5 à 6 pouces). Les femmes, sans être grandes, sont dans la proportion des hommes; leur taille moyenne est de 1 mètre 535 millimètres; quelques-unes atteignent néanmoins 1 mètre 635 millimètres (5 pieds ½ pouce).

Les Chiquitos, en général des plus robustes, ont les épaules larges, la poitrine avancée et s'effaçant bien; le reste de leur corps, à peu près d'une venue, est des plus massif; leurs membres sont fournis, replets, sans muscles saillans. Il est rare de leur voir les extrémités amaigries. Bien plantés, se tenant très-

---

renseignemens relatifs à la statistique du pays, et nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité.

1. Le père Fernandez, *loc. cit.*, p. 31, s'exprime ainsi sur leur couleur : *El color es de azeytuna* (la couleur est celle de l'olive); il les avait donc vus comme nous.

droit, ils ont une démarche aisée; très-vigoureux seulement en apparence, ils ne résistent guère au travail. Les femmes présentent, à peu près, les mêmes formes que les hommes; excessivement larges des épaules et du corps, tout, chez elles, atteste la force; mais on y chercherait en vain des tournures gracieuses et élancées; elles sont même plus massives que les hommes. Leurs seins sont séparés et petits; leurs bras bien faits; leurs pieds et leurs mains dans des proportions minimes. Il n'y a que très-peu de villosité aux aisselles et au pubis; encore ne paraît-elle qu'à près de vingt ans. Elles sont des plus fécondes.

Les traits des Chiquitos, différens de ceux des nations du Chaco, peuvent servir de type au rameau des collines élevées du centre de l'Amérique. Ils ont la tête arrondie, plutôt grosse que moyenne, presque toujours circulaire, rarement comprimée des côtés; la face ronde et pleine, les pommettes nullement saillantes; le front bas et bombé; le nez toujours court et légèrement épaté; les narines peu ouvertes, comparativement à celles des nations australes. Les yeux, pleins d'expression et de vivacité, sont petits, horizontaux; cependant, chez quelques individus, ils sont légèrement bridés à l'angle extérieur, ce qui les ferait croire un peu relevés; mais le fait est exceptionnel. Les lèvres sont assez minces, les dents belles, la bouche est médiocre; le menton arrondi et court; les sourcils sont étroits et agréablement arqués; la barbe,

peu fournie, non frisée, ne croît que dans l'âge avancé, et ne couvre jamais que la lèvre supérieure et le dessous du menton; les cheveux, longs, noirs et lisses, jaunissent dans l'extrême vieillesse, mais ne blanchissent pas. L'ensemble des traits ne se rapproche aucunement du type européen..... C'est un autre genre; néanmoins quelques figures sont passables; et l'on y remarque de la vivacité, de la gaîté, un fonds de bonté, de franchise, une naïveté qui intéresse. Nous n'avons jamais vu, chez les Chiquitos, une seule figure longue. Les femmes ont également des traits d'un ensemble assez grossier; dans la jeunesse cependant, beaucoup sont assez bien, sans être précisément jolies. Leur face est beaucoup plus circulaire, beaucoup plus pleine que celle des hommes; leur bouche petite. En souriant, elles montrent, presque toutes, deux petites fossettes aux joues et aux angles extérieurs de la bouche. Après vingt-cinq ans leurs traits deviennent semblables à ceux des hommes; la décrépitude les rend fort disgracieuses.

La langue des Chiquitos est une des plus étendues, des plus complètes de l'Amérique. A en croire le Jésuite auteur d'un vocabulaire in-folio de plus de cinq cents pages[1], elle serait fort riche et d'une fécondité

1. Nous avons trouvé, dans les missions des Chiquitos, le dictionnaire de la langue générale, resté manuscrit et se composant de trois volumes : 1.° un volume in-folio de plus de 500 pages, *chiquito-espagnol;* 2.° un volume in-8.° de

illimitée, quant à la combinaison de ses particules. Elle se distingue, en tous points, des autres idiomes du Chaco et du guarani, et peut être considérée comme la souche des langues de quelques autres tribus des mêmes contrées. Néanmoins, en la considérant sous le rapport des sons, on y trouvera beaucoup de ceux qui caractérisent la langue guaranie, comme celui de notre *u*, prononcé du nez, un peu différemment de l'*u* français, très-rare chez les autres peuples, ainsi que les sons prononcés du nez et de la gorge; mais ces derniers s'écartent de ceux des langues des plaines, et ce n'est jamais une *gutturation* analogue à celle du *j* espagnol. En un mot, à l'exception de l'*u*, plus accentué que le nôtre, la langue peut être considérée comme plus douce que dure, particulièrement pour les Français accoutumés aux diphthongues. La langue chiquita n'a pas le *ch* espagnol. Il y est remplacé par le nôtre qui y devient caractéristique, s'employant très-fréquemment et surtout à la fin des mots, comme dans *Napeich*[1], les côtes, et *Paich*, femme;

---

plus de 400 pages, *espagnol-chiquito;* 3.° une grammaire in-8.° Rien n'a été écrit de plus complet sur aucune langue américaine, et nous regardons ces trois ouvrages comme renfermant en ce genre les documens les plus précieux que nous ayons rapportés de ces contrées.

1. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les dictionnaires écrits par les Espagnols rendent ces sons par un *x*, la langue castillane n'ayant pas de signes qui représentent notre *ch*.

mais toujours sans *e* muet après, c'est-à-dire sans prolongation de son. Une particularité de cette langue, c'est la différence d'expression des mêmes objets pour les deux sexes. Non-seulement les noms des objets indiqués par la femme ont une terminaison autre que pour les hommes, mais encore il y a souvent des mots tout à fait dissemblables; ainsi l'homme exprime père par *Iyàï*, et la femme par *Yxupu* (prononcez *Ychoupou*). Comme nous l'avons fait remarquer pour la langue samucu, les noms des parties du corps commencent presque tous par une même lettre; dans la langue chiquita, c'est un *N*, exemple *Nochosté*, joue; *Néñémosis*, oreille, et *Nosuto*, yeux. La tribu des Cuciquias parle un dialecte du même idiome, c'est-à-dire que, dans presque tous les mots, elle supprime les finales en *ch*, ne se servant presque jamais de ces sons. Chez elle les noms des parties du corps ne commencent plus par un *N*, mais bien par un *O*. Exemple : *Oñumasis*, oreille; *Osuto*, yeux. Les Chiquitos ne savent compter que jusqu'à un (*tama*), n'ayant plus ensuite que des termes de comparaison.

Leur caractère consiste généralement en un fonds de bonté à toute épreuve; ils ont des goûts sociables, de la fixité dans les idées, aiment peu le changement, et se soumettent volontiers à tout ce qu'on leur ordonne; par de bons procédés, on peut en obtenir tout ce qu'on veut. Leur abord inspire la confiance; l'hospitalité est chez eux poussée à l'extrême. Nullement jaloux de leurs femmes, ils sont si peu rancu-

neux, qu'ils ont les attentions les plus délicates pour ceux-là même qui les font châtier. En un mot, semblables à de grands enfans, sans volonté, ils sont doués néanmoins d'un jugement sain et d'un esprit naturel, qui se manifestent à chaque instant; mais aussi, comme les enfans, ils aiment peu le travail; et libres, leur peu de prévoyance pourrait les exposer à manquer souvent du nécessaire dans les années de mauvaises récoltes. Autant ils sont peu travailleurs, autant ils sont ardens pour le plaisir, se livrant tour à tour à la danse et aux jeux d'adresse, surtout dans ces réunions motivées par le désir de boire des liqueurs fermentées, qui exaltent encore leur hilarité. Tous musiciens nés, ils composent même des airs et des chants. L'Indien chiquito passerait heureusement sa vie près d'un vase de liqueur de maïs fermenté, ne se dérangeant que pour chanter, danser, faire de la musique ou chasser; car la chasse, son exercice primitif, lui est toujours chère. Anciennement guerriers redoutés par leurs voisins, les Chiquitos ont conservé, dans l'état de domesticité, si l'on veut bien nous passer ce terme, leur goût pour la vie hasardeuse du chasseur. Capables de beaucoup d'attachement et de beaucoup de dévouement, ils n'ont pourtant pas tous cet amour paternel ou filial qui caractérise l'homme sauvage; ils se séparent facilement et sans émotion de leurs enfans; habitude qui leur était déjà familière avant d'être réunis en villages.[1]

---

1. Le padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 41, dit qu'à l'époque

Les mœurs des Chiquitos diffèrent essentiellement de celles des nations du Chaco. Tous agriculteurs, ils durent nécessairement se fixer en des lieux où ils trouvaient des ressources pour la culture; mais chasseurs en même temps, ils se divisèrent en très-petites tribus, afin de ne pas se nuire mutuellement; de là leur usage constant de vivre au sein des bois, sous des ombrages protecteurs de la chasse et conservateurs d'une humidité nécessaire à la réussite de leurs travaux agricoles; de là, pour eux, l'habitude de se séparer par familles, au lieu de former un corps de nation. Telle était leur manière de vivre avant que les Jésuites les amenassent aux missions[1]. Leurs maisons, couvertes en paille, avaient alors une porte si basse, qu'elle ne permettait d'y entrer qu'en rampant, ce qu'ils avaient imaginé pour se préserver des mouches et des attaques de leurs ennemis. Chaque famille laissait ses enfans entièrement libres jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque à laquelle ceux-ci se séparaient de leurs parens et allaient vivre en commun dans une maison distincte, consacrée aussi à recevoir les

---

où il écrivait (1723), les Chiquitos se vendaient. Nous avons, en 1831, retrouvé chez eux cette coutume.

1. Nous avons obtenu beaucoup de ces détails sur les lieux mêmes. Quelques-uns de ceux qui sont relatifs au temps antérieur à la conquête, sont tirés de l'ouvrage du père Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, et des renseignemens conservés dans le pays.

étrangers, dont les visites déterminaient toujours des fêtes où l'on s'enivrait de bière de maïs. Les jeunes gens des deux sexes dansaient souvent la nuit.

Un garçon voulait-il se marier? il allait chasser, et déposait, à son retour, sa chasse à la porte des parens de sa belle, qui l'acceptaient pour leur gendre, s'ils étaient contens du produit. Les chefs seuls se permettaient la polygamie. Une fois mariée, la femme s'occupait de la cuisine, du ménage, filait et tissait, couchait à terre, tandis que le mari s'étendait dans son hamac. Celui-ci cultivait le champ et chassait. Tous les matins, jusqu'à ce que le soleil eût séché la rosée, il jouait de la flûte, puis commençait sa journée de travail, achevée à midi. Alors, comme à présent, l'automne était une époque où tous les Indiens se séparaient et s'enfonçaient dans les forêts, pendant plus d'un mois, pour chasser, apportant ensuite chacun sa hotte ou *Panaquich* remplie de chair boucanée. Intrépides guerriers, maniant avec adresse l'arc et la flèche, ils attaquaient leurs voisins, et faisaient des esclaves, auxquels souvent leur bonté naturelle les portait à donner pour femmes jusqu'à leurs filles. Ils aiment la musique, cherchent tous les moyens possibles de s'amuser, dansent continuellement et sont toujours disposés à jouer. Parmi leurs jeux, il en est un caractéristique, celui du *Guatoroch*, jeu de balle, d'autant plus singulier, que deux ou trois cents individus peuvent s'y intéresser à la fois, et que la balle est lancée par les joueurs avec la

tête[1]. Tous ces divertissemens se sont conservés dans les missions actuelles, ainsi que le fond de leurs anciennes coutumes. Dès l'instant où une femme est enceinte, elle interrompt, jusqu'à la fin de l'allaitement de son enfant, toute communication avec son mari.

Avant que cette nation se soumît au christianisme, l'industrie était chez elle dans l'enfance; cependant les femmes savaient filer et tisser; les hommes fabriquaient leurs armes, chassaient à l'arc et pêchaient au moyen d'une racine qui, jetée dans l'eau, étourdit momentanément le poisson, lequel vient de suite à la surface et se laisse prendre sans peine. Jamais les Chiquitos n'ont navigué sur les rivières. Dans les missions ils ont montré de l'aptitude à tout, et maintenant on trouve parmi eux des artisans de toute espèce.

Les hommes allaient nus, les femmes se couvraient d'une chemise sans manches[2]; et s'ornaient de bracelets et de colliers. Dans les jours de fête, avant d'être Chrétiens, les Chiquitos portaient des ceintures de plumes colorées, et comme signe de victoire, la queue et les plumes des oiseaux tués par eux. Ils avaient aussi une coutume qui n'existe plus aujour-

1. Nous avons souvent été témoin de ces jeux, un des grands divertissemens de cette nation.

2. Schmidel parle de leur costume, en 1548, lors de l'expédition d'Irala, édition de Buenos-Ayres, p. 48 à 52.

d'hui, celle de se percer les oreilles et la lèvre inférieure, afin d'y introduire des plumes de couleur. Les deux sexes ne se laissaient pousser les cheveux qu'après l'âge de vingt ans; usage encore suivi, ainsi que beaucoup d'autres, qui n'ont pas été modifiés par la demi-civilisation des missions. Le costume des femmes est toujours le même.

Les Chiquitos étaient gouvernés par une foule de petits chefs ou *Iriabos*, élus par le conseil des vieillards, et conduisant chacun sa petite tribu, tout en remplissant les fonctions de médecin. Souvent ils partaient avec les leurs et attaquaient les tribus voisines, dans le seul but de se faire une réputation de bravoure qui contribuait à leur donner beaucoup d'importance; mais il n'existait entre tous aucune union dont pût résulter une force réelle. Ils se recherchaient peu, faisaient rarement cause commune; et, disséminés en centaines de sections, ne formaient point, à proprement parler, de corps national.

Selon le père Fernandez[1], leur religion se réduisait, dans l'état sauvage, à la croyance d'une autre vie, motivant l'enterrement d'armes et de vivres avec les morts. Ils craignaient un être malfaisant, appelaient la lune leur mère, sans lui rendre de culte; mais, lorsque la planète s'éclipsait, pensant que des chiens

---

1. Voyez *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 39; description reproduite dans le *Choix de lettres édifiantes*, t. VIII, p. 260, et Charlevoix, Paraguay, t. II, p. 236.

la mordaient et lui tiraient du sang, ils sortaient de leurs cabanes et lançaient contre elle des flèches jusqu'à la fin de l'éclipse. Ils se figuraient aussi que les éclairs devaient être les âmes des défunts qui descendaient du séjour des étoiles. Superstitieux à l'extrême, ils croyaient et croient même encore à l'influence des astres sur l'avenir, tirant des augures du chant des oiseaux ou de la présence d'un animal, dans certaines circonstances données. Les Iriabos pratiquaient des succions sur les malades [1]; ils attribuaient quelquefois la maladie à des causes futiles, comme d'avoir donné de la chair de tortue à leur chien, ce qui poussait l'âme de la tortue à venir venger cette injure; mais si le mal résistait, l'Iriabos l'attribuait à une femme désignée par lui; et alors les parens allaient la tuer. La section des *Manacicas*, selon le même auteur [2], aurait eu une religion bien plus compliquée et une espèce de trinité, analogue à celle des catholiques : un Dieu père, un Dieu fils et un Saint-Esprit; une déesse, femme du père; un prêtre (*Manopo*), rendant les oracles, quand les dieux ne descendaient pas pour les rendre eux-mêmes; un cinquième dieu, *Isituuch*,

---

1. *Relacion*, etc., p. 28 et 29.

2. *Loc. cit.*, p. 228 et suiv. Il est à craindre que cette religion ne soit apocryphe et toute d'invention; l'exposé en est fait par un Jésuite dont les récits ultérieurs semblent annoncer qu'il en impose. On en trouve une copie dans le *Choix de lettres édifiantes*, t. VIII, p. 194.

dieu de l'eau, et un sixième, faisant passer le Styx. Aujourd'hui des plus religieux, les Chiquitos sont très-bons catholiques. Ils ont néanmoins conservé beaucoup des superstitions de leur état sauvage.

Le résumé de tout ce qui précède est : 1.° que les Chiquitos n'appartiennent pas au même rameau que les Indiens du Chaco, dont ils diffèrent par les traits, par la face beaucoup plus ronde, par la couleur moins foncée, par les mœurs, les habitudes; 2.° qu'ils ne sont pas non plus de la race guaranie, dont ils se distinguent par une couleur plus brune et l'horizontalité des yeux; mais qu'avec les Samucus et quelques autres petites nations des collines du centre de l'Amérique, ils doivent constituer un rameau particulier, rapproché des nations des plaines inondées de la province de Moxos et appartenant évidemment, par la couleur, à la race pampéenne.

NATION SARAVÉCA.

Saravéca est le nom imposé sur les lieux à une nation que nous avons rencontrée au sein des missions de la province de Chiquitos, et dont jusqu'ici aucun historien n'a fait mention.

D'après ce que nous ont appris leurs vieillards, les Saravécas, avant d'être réunis dans les missions des Jésuites, vivaient au sein des forêts qui avoisinent la Réduction actuelle de Santa-Ana, vers l'est, sur les chaînes nord-est des dernières collines de la province de Chiquitos, au 16.e degré de latitude sud, et par le 62.e degré de longitude ouest de Paris, formant plusieurs petites tribus voisines les unes des autres, et, pour ainsi dire, enclavées par les Chiquitos sur la frontière nord-est du territoire qu'occupe cette nation. Aujourd'hui aucun Saravéca ne se trouve à l'état sauvage, tous étant soumis au christianisme, dans la mission de Santa-Ana.

Au nombre encore de deux cent cinquante, au moins, à Santa-Ana, et d'un cent environ à la Réduction de Casalvasco, où les Portugais les ont menés, leur chiffre total peut, en tout, s'élever à trois cent cinquante.

Leur couleur, leur taille, leurs formes, leurs traits,

sont les mêmes que ceux des Chiquitos; mêlés avec ceux-ci, on ne peut les distinguer les uns des autres; seulement nous avons cru remarquer qu'on trouve, parmi les Saravécas, les plus jolies figures de la mission de Santa-Ana, sans qu'elles présentent toutefois la moindre différence dans les caractères particuliers.

Le langage seul diffère essentiellement; car la confrontation des vocabulaires écrits par nous sur les lieux, au moyen de bons interprètes, nous a fait reconnaître que ce n'était pas une variante d'une même langue, mais bien un tout autre idiome. On ne rencontre, chez les Saravécas, ni le son de notre *u,* ni le *ch* final des Chiquitos, ni le changement d'expressions selon les sexes. Leur langue se distingue d'une autre manière : elle présente, dans la prononciation du *j* espagnol, une forte gutturation, qu'on retrouve dans beaucoup de mots; mais c'est la seule intonation dure ou peu euphonique; car elle n'a ni diphthongues, ni son nasal. Des plus facile à écrire pour un Français espagnolisé, elle a le *ch* espagnol et le *ch* français, ainsi que le son du *z* de cette dernière langue, rare parmi les idiomes américains. L'emploi des voyelles, surtout de l'*i* final, comme dans *Ejarati,* les côtes, y est le plus fréquent, de même que celui de l'*u* espagnol (*ou* des Français), comme dans *Acunéchu,* femme. La singularité que nous avons signalée dans les langues chiquito et samucu s'y remarque pour la formation des noms des parties du corps; presque tous commençant, comme chez les

Chiquitos, par un *N;* mais ils diffèrent en tout le reste, ainsi qu'on peut le voir par *Nozovivi,* joue; *Nunihijé,* oreille, et *Nohé,* yeux. Les Saravécas n'ont d'autre système de numération que les noms des *cinq doigts de la main,* qu'ils étendent jusqu'à *cinq mains,* ce qui fait *vingt-cinq.* [1]

Leur caractère est analogue à celui des Chiquitos; même bonté, même gaîté soutenue, même goût pour les plaisirs et les fêtes.

Leurs mœurs, avant qu'ils ne fussent Chrétiens, paraissent aussi avoir été semblables à celles des Chiquitos. C'est au moins ce que nous avons cru pouvoir conclure des renseignemens, malheureusement trop vagues, que les Indiens nous ont procurés. Chrétiens, ils ressemblent absolument aux Chiquitos, soit par leur manière de vivre, soit par le costume des hommes et des femmes. Leur gouvernement devait, sans doute, être analogue. Quant à leur ancienne religion, nous n'en avons pu rien apprendre.

---

1. Lors de notre séjour à Santa-Ana (1831), quoique la langue saravéca se parlât encore entre les Indiens de cette tribu, elle commençait à disparaître et à se mélanger de chiquito; ce que nous avons su d'un vieil Indien de cette nation, interprète de l'espagnol et le seul qui la parlât purement. Nous ne doutons pas que, dans quelques années, elle ne disparaisse entièrement, comme celle des Curuminacas et autres, dont nous aurons occasion de parler.

Ainsi les caractères physiques étant les mêmes chez les Saravécas que chez les Chiquitos, leurs mœurs et coutumes étant identiques, nous les regardons comme une nation distincte du même rameau, caractérisée seulement par une langue différente.

NATION OTUKÈS.[1]

Cette nation se donne elle-même le nom d'*Otukès* ou *Otuques*, que lui appliquent les autres peuples de la province de Chiquitos, ainsi que les Espagnols des missions. Elle n'a jamais été indiquée par les anciens écrivains; et nous croyons être le premier à la faire connaître.

Les Otukès, s'il faut s'en rapporter à leurs compatriotes, habitaient les forêts épaisses couvrant les parties nord-est de la province de Chiquitos, non loin des frontières du Brésil, et formaient une lisière qui s'étendait du sud-est au nord-ouest, entre le 17.e et le 18.e degré de latitude sud, et à peu près au 60.e degré de longitude ouest de Paris, ayant pour voisins, au sud, les Samucus, et même, peut-être, des tribus des Chiquitos, qui, avec les Saravécas, et surtout les Covarécas et les Curuminacas, les enveloppaient vers l'ouest. Tous, aujourd'hui, sont réduits au christianisme dans la mission de Santo-Corazon,

---

1. Prononcez *Otoukès*. Nous n'avons changé l'orthographe usuelle d'aucun nom, dans la crainte d'augmenter la confusion, déjà beaucoup trop grande.

et aucun, au moins à ce qu'ils assurent, n'est resté sauvage.

Leur nombre est d'environ cent cinquante.

Les Otukès ressemblent aux Saravécas, en ce qu'ils ont la couleur, la taille, les formes et les traits des Chiquitos; mais en général, nous avons cru remarquer que, tout en ayant les mêmes figures, ils sont plus laids et moins bien faits que les autres.

L'idiome des Otukès diffère essentiellement de celui des autres nations de la province. Nous en avons écrit un vocabulaire que nous avons confronté avec toutes les langues voisines, et parmi quelques centaines de mots, nous n'en avons trouvé que quelques-uns qui se rapprochassent de la langue chiquito, ce qui peut provenir de l'oubli de leur idiome primitif et de l'habitude qu'ils ont prise de parler le chiquito[1]. Nous avons cru y rencontrer aussi un petit nombre de mots ayant du rapport avec ceux des Saravécas; sans qu'on puisse néanmoins en déduire d'autre conséquence que

1. En 1831, il ne restait plus à Santo-Corazon que deux Indiens âgés qui se rappelassent cette langue, déjà oubliée par leurs enfans; aussi, peut-être, n'y a-t-il aujourd'hui d'autre trace de leur langage que le vocabulaire que nous en avons rédigé. Les Jésuites voulaient amener toutes les nations à parler une seule langue, celle des Chiquitos, en forçant les naturels à prier dans celle-ci; ce qui a fait insensiblement disparaître tous les idiomes parlés par les moins nombreuses.

celle de relations accidentelles avec ces derniers. La langue otukè n'a aucune gutturation, très-peu de diphthongues ou de sons venant du nez. Elle est des plus douce et des plus facile soit à entendre, soit à écrire; elle possède le *ch* espagnol et le *ch* français; mais aucune autre inflexion ou articulation du français que l'*u* nasal, encore cette articulation y est-elle rare; la langue manque absolument de *z* et d'*s* simple. Ses mots ne finissent jamais par une consonne, mais toujours par les voyelles, en *a*, *e*, *i*, *o*, *u* et *ou*. Du reste, elle offre encore la singularité que nous avons fait remarquer dans la langue des Samucus, des Chiquitos et des Saravécas, que beaucoup des noms des parties du corps commencent par une lettre déterminée; exemple: *Ivérana*, joue; *Ichaparara*, oreille; *Ichaa*, yeux. Les Otukès n'ont aucun système de numération.

Leur caractère nous a paru analogue à celui des Chiquitos; à l'exception de leur gaîté, que nous n'avons pas trouvée aussi franche. Ils sont plus taciturnes, et tiennent à leur liberté, au point d'avoir quelquefois regagné les bois dont ils étaient sortis, lorsqu'ils se voyaient tourmentés par un administrateur peu facile; mais aussitôt qu'on les prenait par la douceur, ils rentraient sous le joug avec une extrême docilité.

Quant aux mœurs, au gouvernement et à la religion, nous ignorons entièrement ce qu'étaient les Otukès, avant leur conversion au christianisme; ils

ont aujourd'hui les usages et le costume des Chiquitos.

Cette nation nous semble appartenir au rameau chiquitéen par ses caractères physiques; se distinguant néanmoins des Chiquitos par une langue toute différente.

NATION CURUMINACA.[1]

A la mission de Santa-Ana de Chiquitos, il existe une nation appelée *Curuminaca*, nom également consacré par les Chiquitos et par les Espagnols, sans que jamais il en ait été fait mention par les historiens.

Les rapports des vieux Indiens feraient croire que les Curuminacas ont dû habiter vers le nord-est de la province, entre les Saravécas et les Otukès, c'est-à-dire au milieu des forêts qui couvrent les plaines et les montagnes granitiques des frontières du Brésil, par le 16.e degré de latitude sud et à peu près par le 62.e degré de longitude. Leurs tribus, peu nombreuses, communiquaient fréquemment avec les Saravécas, qu'ils suivirent à la mission de Santa-Ana, lorsque ceux-ci embrassèrent le christianisme. Il n'en reste aucun de sauvage.

Leur nombre est à peu près de cent à la mission de Santa-Ana, et peut-être de cinquante parmi les Indiens enlevés de cette mission pour peupler Casalvasco, ce qui forme un total d'environ cent cinquante.

Pour tous les caractères physiques et moraux, ils

---

1. En français *Couroumінaca*.

ne diffèrent aucunement des Chiquitos, avec lesquels ils sont confondus, et dont ils se regardent maintenant comme les alliés.

Les Curuminacas ont oublié leur langue primitive. Un de leurs vieillards a pu seul nous en communiquer quelques mots, qui en sont les uniques vestiges. Il nous assura, d'accord avec les anciens de la mission, que la langue des Curuminacas devait se distinguer des autres langues de la province. La confrontation du peu de mots que nous avons recueillis, nous a fait reconnaître que sur quatorze, cinq avaient un peu d'analogie et dérivaient évidemment de la langue otukès, tandis que les autres différaient essentiellement des idiomes chiquitéens; ce qui nous donnerait lieu de croire que cette nation a été réellement distincte; mais qu'elle a eu de fréquens rapports avec les Otukès. Il résulte du peu de mots que nous possédons, que les Curuminacas avaient dans leur langage : 1.° beaucoup de sons gutturaux et nasals, tels que le *j* espagnol et l'*u* prononcé du nez; 2.° qu'ils avaient aussi le *ch* espagnol, le *ch* et le *z* français; 3.° que leurs mots ne devaient se terminer que par des voyelles.

Nous pensons donc que les Curuminacas ne sont autres qu'une très-petite nation bien voisine des Otukès, appartenant évidemment, par tous ses caractères, au rameau chiquitéen.

NATION COVARÉCA.

Sous ce nom vivait, à la mission de Santa-Ana de Chiquitos, une nation qui, selon les vieillards, y aurait été amenée par les Jésuites (du 17.e degré de latitude sud et du 61.e degré de longitude ouest de Paris) en même temps que les Saravécas et les Curuminacas, ces derniers étant leurs amis et alliés; mais les mœurs des Covarécas, caractérisées par un goût dominant pour la vie errante du chasseur, les auraient rendus indociles aux Jésuites, qui n'en firent jamais de bons chrétiens. Plusieurs d'entr'eux, au nombre de cent environ, regagnèrent les bois d'où ils étaient sortis; et quelques autres, en s'alliant à des nations différentes, finirent par se fixer à Santa-Ana, où il en reste peut-être encore une cinquantaine.

Leurs caractères physiques sont les mêmes que ceux des Chiquitos, dont on ne saurait les distinguer; mais, plus amis de leur liberté sauvage, ils furent toujours les plus incorrigibles voleurs de la province. Presque tous ceux qui existent aujourd'hui ont échangé leur langue contre celle des Chiquitos. Ne nous en rapportant pas entièrement aux indigènes, qui nous disaient leur langage distinct de celui de tous les peuples de la province, nous avons encore

consulté un très-vieil Indien qui nous en dicta quelques mots, par lesquels nous avons pu nous assurer que, comme la langue curuminaca, avec laquelle elle a de l'analogie, la langue covaréca se rapproche, pour le tiers des mots, de celle des Otukès; ce qui pourrait faire croire, malgré le nombre des termes différens, que la nation covaréca en est peut-être une tribu, ou que, tout au moins, elle est voisine des Otukès. La langue a le son guttural du *j* espagnol, ainsi que l'*u* nasal des Américains, beaucoup de voyelles terminales, quelques-unes dans l'intérieur des mots et aucune prononciation de *ch;* mais, nous le répétons, nous possédons trop peu de documens pour pouvoir donner une solution positive relativement à cette langue. Le seul fait que nous soyons en mesure de garantir, c'est que les Covaréca appartiennent au rameau chiquitéen.

NATION CURAVÈS.[1]

A la mission de Santo-Corazon de Chiquitos, nous avons rencontré des indigènes portant le nom de Curavès, qui, avant d'être réunis aux autres Indiens de cette mission, auraient, selon les vieillards, habité les rives du Rio Tucabaca, au-delà de l'ancien Santo-Corazon, c'est-à-dire vers le 19.ᵉ degré de latitude sud, entre les 59.ᵉ et 60.ᵉ degrés de longitude, au milieu des forêts bornant, au sud, les dernières petites collines granitiques du plateau de Chiquitos. Aujourd'hui les Curavès peuvent être encore au nombre de cent cinquante dans la section (*Parcialidad*) qu'ils forment à Santo-Corazon.

En les considérant sous le rapport de leurs caractères physiques, nous ne les avons nullement trouvés différens des autres indigènes de la province. Leurs mœurs nous ont également paru identiques; et nous ne les aurions pas séparés des nombreuses sections des Chiquitos proprement dits, si tous les Indiens de leur nation, ainsi que les Poturéros et les Samucus, leurs voisins, ne s'étaient accordés à nous assurer

1. Prononcez en français *Couravès*.

qu'ils parlaient une langue distincte de celle des autres nations, ce dont nous n'avons pu nous convaincre par nous-même ; tous ayant entièrement oublié leur idiome primitif, par suite de l'obligation dans laquelle ils se sont trouvés de parler continuellement celui des Chiquitos. Aucun Indien même n'a su nous donner une idée de ce qu'il pouvait être. Du reste les Curavès appartiennent évidemment au rameau chiquitéen.

NATION TAPIIS.

Nous avons rencontré, dans la mission de Santiago de Chiquitos la nation Tapiis, qui, pour les caractères physiques et moraux, se trouve dans les mêmes circonstances que celle des Curavès. Tous les naturels s'accordent à dire que les Tapiis parlaient une langue distincte des autres nations; mais comme ils l'ont entièrement oubliée, nous ne saurions dire jusqu'à quel point cette allégation doit être admise. Il y en a cinquante environ dans Santiago; et l'on doit sans doute attribuer à leur petit nombre la perte de leur langue primitive. D'après les renseignemens que nous avons obtenus, les Tapiis auraient habité les forêts situées au nord-est, entre le 17.e et le 18.e degré de latitude sud, et vers le 60.e degré de longitude ouest de Paris; ils se seraient alors trouvés enclavés par les Otukès, dont ils sont peut-être une section.

NATION CURUCANÉCA.

Les Indiens de ce nom, au nombre d'une cinquantaine, au plus, habitent encore la mission de San-Rafael, où ils sont mêlés aux Chiquitos, dont ils ont adopté le langage, en oubliant totalement le leur, que tous les autres naturels et eux-mêmes nous ont assuré être différent. Nous n'avons aucun moyen de vérifier ce fait; mais les Curucanécas ayant les traits, la couleur et les formes des Chiquitos, il nous est au moins possible d'affirmer qu'ils appartiennent au même rameau. Ils ont été amenés des forêts du nord-est de la mission (vers le 62.e degré de longitude ouest et le 16.e degré de latitude sud), et peuvent fort bien n'être qu'une tribu des nations qui occupaient cette partie, comme les Saravécas, les Otukès, les Curuminacas et les Covarécas.

NATION CORABÉCA.

Cette nation vivait au sud de San-Rafael (vers le 18.e degré de latitude sud et le 62.e degré de longitude ouest), aux frontières du grand Chaco, d'où elle fut amenée à cette mission par les Jésuites; mais, toujours indociles, toujours sauvages, rigoureusement châtiés pour de fréquentes violations du droit des gens, les Corabécas ne devinrent jamais bons chrétiens, finirent par abandonner San-Rafael et regagnèrent les forêts d'où ils étaient sortis, et où ils sont probablement encore. Ils étaient spécialement chasseurs; et, d'après ce qu'un de leurs vieillards nous affirma, ils auraient eu une langue distincte de celle des autres. Quoique nous ne puissions rien dire de formel sur leurs caractères physiques, qui nous ont paru les mêmes que ceux des Chiquitos, nous pensons qu'ils appartiennent au rameau chiquitéen et nous en faisons mention, afin que d'autres voyageurs, plus heureux que nous, puissent, en les voyant, déterminer positivement ce qu'ils peuvent être. On assure qu'ils ne sont pas plus d'une centaine environ.

NATION PAÏCONÉCA.[1]

C'est sous ce nom que la nation qui nous occupe est connue dans la mission de Concepcion de Chiquitos; on l'y regarde comme distincte de toutes les autres tribus habitant le même lieu; mais, en confrontant avec soin les langues, nous pensons qu'on y doit joindre les *Paunacas*[2] qui, sans doute, appartiennent à cette nation, quoique vivant plus au sud.

Les Païconécas furent amenés des forêts du nord-est à Concepcion par les Jésuites, qui les y réunirent aux Chiquitos, pour en faire des Chrétiens. Ils vivaient, divisés en petites tribus, sur le versant nord des collines granitiques de la province de Chiquitos, le long des cours d'eau, au sein d'épaisses forêts, dont l'ombre favorisait leur culture, tout en leur permettant la chasse, leur principal délassement. L'espace qu'ils

1. Ce seraient peut-être les *Paicunoes*, vus par Francisco Rivera en 1543. (Voyez Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias; Comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Baca*, p. 55.)

2. Le père Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 296, cite une fois le nom de cette tribu; c'est, du reste, tout ce qu'on en savait avant nous.

occupaient était assez vaste, et leurs tribus éparses s'étendaient au 16.e degré de latitude sud, et en longitude, du 63.e au 64.e degré ouest, entre les sources du Rio Blanco et du Rio Verde. Ils avaient pour voisins, au sud, toutes les tribus des Chiquitos; à l'est, les Saravécas; à l'ouest, les Chapacuras de Moxos, également dispersés vers le nord, en les enveloppant, pour ainsi dire. Aujourd'hui, la plus grande partie de la nation est fixée à la mission de Concepcion; mais il n'en reste pas moins quelques tribus sauvages, qui, après avoir déserté les missions, ont regagné leurs asiles primitifs.

Quant au chiffre des individus composant la nation, parmi ceux que réunit la mission de Concepcion, on compte à peu près 360 Païconécas et 250 Paunacas, nombres auxquels on peut ajouter au moins celui de 300, pour représenter les indigènes vivant au sein des forêts; le total serait donc de 910.

Leur couleur, semblable à celle des Chiquitos, est néanmoins un peu plus foncée ou plus olivâtre.

La taille des Païconécas est aussi absolument la même que celle des Chiquitos, c'est-à-dire que, terme moyen, ils peuvent avoir 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce).

Les formes du corps ne diffèrent pas non plus de celles des Chiquitos. Il en est de même des traits; néanmoins on trouve, généralement, chez eux, des figures plus laides, des traits plus grossiers, le nez plus petit, et surtout une physionomie moins expres-

sive et annonçant moins de gaîté dans le caractère. Également bons, et, à tous égards, différant peu des Chiquitos, ils sont seulement plus taciturnes et moins disposés à la joie; enfin, plus spécialement chasseurs, les Païconécas tiennent davantage à leur liberté.

Leur langue diffère essentiellement de celle des autres nations de la province, non par des caractères qui se saisissent au premier aperçu; mais par des mots venus évidemment d'une source distincte, puisqu'ils ne se rapportent en rien aux autres idiomes. Le son de l'*u* nasal, assez commun dans le dialecte des Paunacas, manque totalement dans celui des Païconécas; le *j* espagnol se retrouve avec toute sa dureté dans les deux tribus: ce sont, du reste, les seules intonations venant du gosier. Il n'en est pas ainsi des sons nasals, qui abondent surtout dans les diphthongues, comme *on, an.* La langue païconéca offre fréquemment la prononciation du *ch* espagnol, très-rarement celle des Français; du reste, sans rien avoir de bien caractéristique, elle ne manque pas d'euphonie. De même que les autres idiomes du rameau chiquitéen, elle présente, quoique moins régulièrement, cette singularité, que beaucoup des noms des parties du corps commencent par *I* ou *Hui,* comme dans *Ipŭki,* joue[1] (prononcez *Ipuki*); *Huichuca,* oreille, et *Ihuiké,* yeux, qui se dit *Huikis* dans le dialecte Paunaca. Il n'y a,

1. Les Paunacas disent *huimilo* (prononcez *houimilo*).

dans cette langue, aucun système de numération, qu'y remplacent à peine quelques termes de comparaison, eux-mêmes très-bornés.

Les mœurs, les habitudes, et jusqu'au costume des Païconécas, sont identiques à ceux des Chiquitos, au moins quant à leur manière d'être moderne. Ils vivent au milieu des forêts, y semant du maïs et diverses espèces de légumes, qui leur servent de nourriture. Ils pêchent et chassent par délassement; et leurs femmes, au sein des bois, continuent à filer et à tisser, s'occupant en outre des autres travaux qui leur étaient connus avant l'arrivée des Espagnols, et de ceux auxquels on les a formées dans les missions. Les hommes ont repris leur coutume primitive; ils vont nus, et leurs femmes portent la chemise sans manches. Ils n'ont rétabli l'usage ni de la peinture ni de la barbote. Quant au gouvernement, il est probable qu'ils avaient jadis des chefs par tribu, puisqu'ils en conservent même encore aujourd'hui; mais lorsque les Indiens ne sont pas soumis aux coutumes des missions, ces caciques n'ont que très-peu d'autorité. Leur religion ancienne est tout à fait ignorée; il n'en reste plus qu'un grand nombre de superstitions.

En un mot, à l'exception du langage, qui est distinct, d'un peu plus d'intensité dans la couleur olivâtre, cette nation présente tous les caractères physiques et moraux des Chiquitos, aussi pour nous appartient-elle, sans aucun doute, au même rameau.

Observations.

Les *Yarayes*[1], *Jarayes* ou *Xarayes*[2], et sans doute les *Uleses*[3] des rives du Rio du Paraguay, près de la province de Chiquitos, étaient, en 1543[4], habillés de tipoy, couchaient dans des hamacs, étaient agriculteurs; faits qui nous portent à croire, malgré le tatouage qu'Azara leur attribue, qu'ils appartiennent au rameau chiquitéen, servant, pour ainsi dire, de chaînon entre les nations du Chaco et celles de Chiquitos. Comme il n'existe plus maintenant de nation de ce nom, nous croyons qu'elle en a changé, et que les *Yarayes* sont peut-être les mêmes que les Guanas ou Guatos.

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 167, et Schmidel, *Viage al Rio de la Plata* (édit. de Buenos-Ayres), p. 21, en vit en 1542, et en parle comme d'une nation civilisée.

2. Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias, Comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Baca* (1543), p. 45, et Récit de Hernando Ribera, p. 67 (1543).

3. Récit de Hernando de Ribera, Barcia, *Historiadores de Indias, Com. real de Nuñez*, etc., p. 67.

4. *Ibid.*, p. 45; Ruiz Diaz de Guzman, *Historia argentina* (écrite en 1612), p. 14, parle des Jarayes.

Funez, *Historia del Paraguay*, I, p. 152, 163.

TROISIÈME RAMEAU.

MOXÉEN.

Couleur : brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 670 millimètres. Formes robustes. Front légèrement bombé; face ovalo-circulaire; nez court, peu large; bouche médiocre; lèvres un peu saillantes; yeux horizontaux non bridés; pommettes peu saillantes; physionomie peu enjouée, douce.

Le rameau de la race pampéenne ou des plaines, que nous avons nommé *moxéen,* d'après la dénomination de la province qu'il habite, de la plus nombreuse des nations qui s'y rattachent, les Moxos, ce rameau, disons-nous, est réparti sur une surface de terrain qui, formée seulement de la province de Moxos, serait d'à peu près 12,000 lieues marines, comprises entre les 11.ᵉ et 17.ᵉ degrés de latitude sud, et entre

les 64.e et 72.e degrés de longitude ouest de Paris. Ce terrain est borné, au sud, par les forêts de Chiquitos et de Santa-Cruz de la Sierra, qui le séparent du grand Chaco; au sud-ouest et à l'ouest, par les forêts qui bordent le pied oriental des Andes boliviennes; à l'est, par les collines boisées de Chiquitos et du Brésil. Circonscrit de la sorte, il forme un immense bassin, ouvert seulement au nord, vers les plaines inconnues que traverse le Rio Béni, à l'est du Pérou proprement dit, vers le cours du Rio Madeiras, jusqu'à l'Amazone. Il est caractérisé par une uniformité de sol remarquable. On n'y voit aucune colline, ni, même entre les rivières, aucuns versans, qui ne soient sujets à se confondre, au temps des pluies; ce sont d'immenses plaines inondées la moitié de l'année, entrecoupées de bouquets de bois épars, d'amas d'eaux stagnantes, traversées par deux grandes rivières, dont les débordemens causent eux-mêmes des inondations, et par une multitude de cours d'eau, dont la pente est à peine sensible. On ne trouve que de loin en loin, dans cette province, des lieux assez élevés pour ne pas y être submergé. Là, plus de forêts impénétrables, couvrant le sol entier au milieu de collines, où l'homme peut

vivre ignoré, quoiqu'entouré de voisins, comme à Chiquitos; plus de plaines, dont rien ne borne l'horizon, où le sauvage entreprenant connaît jusqu'à la tribu la plus éloignée, comme dans les Pampas. A Moxos, le piéton indigène ne saurait faire quelques lieues sans être arrêté par des rivières, des lacs ou des marais; faits qui ont dû, nécessairement, exercer sur ses mœurs, sur ses coutumes, et même sur ses caractères physiques, une influence que nous allons chercher à rendre sensible, en résumant, sous leurs différens points de vue, les signes distinctifs des nations dont nous formons notre rameau moxéen.

Les circonstances nous ayant permis de voir successivement avec détail chacune des nations de ce rameau, d'étudier leurs caractères physiques, leurs mœurs, leurs coutumes, et de rédiger un vocabulaire de chacune de leurs langues, nous donnons ici le résultat des observations que nous avons faites sur les lieux, pendant un séjour de neuf mois. On n'avait, avant nous, que quelques notions vagues et très-incertaines, sur les hommes qui vont nous occuper.[1]

---

1. Les seuls ouvrages dans lesquels il en soit un peu

Les nations à nous connues qui composent notre rameau moxéen sont actuellement au nombre de huit : celle des Moxos, qui, avec ses tribus des Baurès et Muchojéonès, occupait et occupe encore entièrement la lisière des forêts de l'est à l'ouest, sur toutes les parties sud et sud-ouest de la province de Moxos; au sud-est, les Chapacuras; au nord, les Cayuvavas, les Pacaguaras et les Iténès; et, au milieu de ceux-ci, les Itonamas, les Canichanas et les Movimas. Peut-être y pourrait-on rapporter aussi les nations sauvages qui habitent toutes les plaines inondées et boisées étendues au nord jusqu'à l'Amazone et ses affluens, sur des terrains analogues à ceux de Moxos; mais ne les ayant pas vues, nous ne les mentionnerons même pas, voulant nous borner à ce que nous pouvons formellement établir.

Le chiffre comparatif des individus de chaque nation, que nous donnons dans le tableau sui-

---

question, sont : 1.° un petit imprimé de 67 pages, ayant pour titre : *Relacion de la mission apostolica de los Moxos*, 1696 (ouvrage des plus rare, dont nous devons la connaissance à la complaisance de M. Henri Ternaux; 2.° une lettre d'un missionnaire, insérée dans l'abrégé des *Lettres édifiantes*, tome VIII, p. 66.

vant, est positif pour les nations réduites au christianisme dans les missions ; il résulte de recensemens faits avec soin pendant notre séjour. Quant à celui des tribus encore sauvages, il ne peut être qu'approximatif; mais nous le croyons néanmoins très-rapproché de la vérité, le tenant des nations elles-mêmes, et de la bouche de plusieurs individus différens, qui tous se sont accordés.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Moxos	12,620	1,000	13,620
Chapacuras	1,050	300	1,350
Itonamas	4,815	"	4,815
Canichanas	1,939	"	1,939
Movimas	1,238	"	1,238
Cayuvavas	2,073	"	2,073
Pacaguaras	12	1,000	1,012
Iténès	3	1,197	1,200
TOTAUX	23,750	3,497	27,247

Le rameau moxéen, pour ce que nous en connaissons, n'offrirait donc, maintenant, qu'un total de 27,247 âmes, sur le territoire de la pro-

vince de Moxos, en y comprenant les nations encore sauvages, dont les individus seraient à peu près au nombre de 3,497. Si, comme nous le pensons, on peut réunir à ce rameau les nations qui couvrent les rives du Rio Madeiras et les pays encore inconnus qu'arrose le Rio Béni, le chiffre en serait bien plus élevé. La province de Moxos a dû être beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est actuellement, du moins si nous en jugeons par ce que disent les historiens. En 1696, selon le père Diego de Eguiluz[1], le nombre des Moxos seul s'élevait à 19,789; ce qui pourrait prouver qu'au lieu d'augmenter, la population a considérablement diminué. Les Moxos proprement dits ne sont aujourd'hui qu'au nombre de 8,212[2]; différence attribuable aux maladies épidémiques, principalement à la petite vérole; car les habitans n'ont eu à souffrir d'aucune guerre. En admettant les supputations des historiens[3], il reste-

1. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos*, p. 65.

2. Nous parlons ici des Moxos séparés des Baurès.

3. Dans sa première visite aux Moxos, en 1691, le gouverneur Don Benito de Rivera y Quiroga avait trouvé 15,483 individus, dans les six missions fondées par les Jésuites; ce qui prouverait l'exactitude des énoncés de ces derniers.

rait à peine la moitié de la population qui couvrait alors la province. Si nous comparons l'importance des nations, en raison du nombre des individus dont se compose chacune d'elles, les Moxos prendront le premier rang, puisqu'ils forment à eux seuls près de la moitié de la population totale de la province; les Itonamas viendront après; ensuite les Cayuvavas, les Canichanas, les Chapacuras, les Movimas, les Pacaguaras et les Iténès. Cherchons maintenant à déterminer les traits caractéristiques de ce rameau.

La couleur des Moxéens est brun pâle, mélangé d'olivâtre; les Chapacuras, les Itonamas et les Canichanas, nous ont paru avoir absolument la même teinte que les Chiquitéens, tandis que les Moxos et les autres nations sont un peu moins foncés, ayant peut-être un peu de jaune mélangé à la nuance des premiers; mais cette différence est si légère, qu'on ne s'en aperçoit qu'à l'aide d'une attention soutenue: du reste, la teinte générale, peu distincte de celle des peuples du Chaco, est seulement plus pâle ou un peu plus jaunâtre.

Dans le rameau moxéen la taille, généralement plus élevée que dans celui des Chiquitéens,

se rapproche beaucoup de celle des habitans du Chaco. Les plus grands atteignent jusqu'à 1 mètre 79 centimètres (5 pieds 6 pouces), et la taille moyenne des Movimas, des Moxos, des Canichanas et des Cayuvavas, est de plus de 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces). Les seules nations qui ne parviennent pas à la même stature, sont celles des Chapacuras et des Itonamas. On peut, jusqu'à un certain point, expliquer cette différence, chez les premiers, par le voisinage des montagnes de Chiquitos; mais alors les derniers ne doivent être considérés que comme se trouvant dans une condition anomale. Les femmes sont en général proportionnées aux hommes. Néanmoins celles des Canichanas nous ont paru petites, tandis que chez les Movimas, comme nous l'avons déjà observé parmi les nations des Pampas, les femmes sont, au contraire, presqu'aussi grandes que leurs maris, ou au moins bien au-dessus des proportions relatives ordinaires.

Les formes des Moxéens participent encore de celles des Chiquitéens et des habitans du Chaco; de même que chez ces derniers, de larges épaules, une poitrine fortement bombée, un corps des plus robuste annoncent beaucoup de

force; avec cette différence néanmoins que les Moxéens, généralement encore plus vigoureux que les Chiquitéens, sont aussi forts, en apparence, que les nations du Chaco; se distinguant pourtant des uns et des autres par des formes un peu plus élancées, par un corps mieux dessiné, une ceinture plus marquée. Leurs membres, sans muscles saillans, sont généralement plus replets et plus arrondis. Ces caractères présentent une exception qu'on remarque chez les Itonamas, qui, avec des formes semblables aux autres nations, ont constamment les membres amaigris, surtout les jambes. Les Moxéens sont bien plantés, marchent droit et avec beaucoup d'aisance. Le plus grand nombre, les Moxos en particulier, sont sujets à l'obésité. Les femmes diffèrent un peu de celles du rameau chiquitéen; elles ont les épaules et les hanches larges; mais leur corps moins d'une venue et leur ceinture un peu plus étroite, accusent une tendance à la forme svelte des Européennes. Plus agréables, en général, que les Chiquitéennes, elles sont des plus robustes, ont les seins bien placés et de médiocre grosseur; les mains et les pieds petits.

Les traits sont assez différens chez les Moxéens, et se distinguent facilement de ceux des Chi-

quitéens. La tête est grosse, un peu allongée postérieurement. La face, moins pleine et moins large que chez les Chiquitéens, est un peu oblongue; les pommettes sont peu apparentes; le front est bas et peu bombé; le nez court, épaté, sans être trop large; les narines sont ouvertes; la bouche moyenne, à lèvres peu grosses; les yeux sont généralement petits et horizontaux; les oreilles petites; les sourcils sont étroits et arqués; le menton est arrondi; la barbe, noire, peu fournie, pousse tard, seulement au menton et à la lèvre supérieure, et n'est jamais frisée; les cheveux sont noirs, longs, gros et lisses. Tels sont les caractères généraux que nous avons remarqués chez presque toutes les nations; néanmoins nous y avons aussi reconnu plusieurs exceptions. Les Movimas ont le nez un peu plus large que les autres; les Itonamas, la face plus allongée, les pommettes plus saillantes; mais une nation qui nous a montré une anomalie remarquable, quoiqu'elle soit placée au centre, est celle des Canichanas, où l'on retrouve beaucoup des traits des peuples du Chaco. En effet, ils ont la face oblongue, les pommettes très-apparentes, le front court, le nez épaté, fortement rentré à sa base; les na-

rines plus ouvertes, la bouche grande, les yeux petits, enfoncés, et légèrement relevés à leur angle extérieur.

La physionomie, quoique douce et ouverte chez les Moxéens, annonce moins de gaîté que chez les Chiquitéens. Les Moxos sont, de tous, ceux qui paraissent le mieux disposés à l'hilarité, tandis que les Cayuvavas, les Itonamas, les Iténès et les Pacaguaras ont la figure presque toujours sérieuse, comme les nations du Chaco. Les Canichanas l'ont tout à fait triste; ils ont même l'aspect féroce, tandis que les Itonamas offrent le type de l'astuce et de la fausseté. Les Moxéens ont une figure plus mâle que les Chiquitéens, sans qu'on puisse toutefois la comparer aux traits des Européens, ni même à celle des peuples du sud. Les Itonamas l'ont plus efféminée que toutes les autres nations, tandis que les Canichanas l'ont plus mâle. L'ensemble de leurs traits est généralement assez bien; beaucoup de figures sont intéressantes, et quelques-unes agréables. Les femmes sont passables, et même, chez les Moxos et les Cayuvavas, on en voit de réellement jolies. Leur face est un peu plus arrondie que celle des hommes.

Il serait difficile d'établir des caractères bien

tranchés entre les langues de la province de Moxos et celles de Chiquitos et du Chaco; néanmoins il existe des nuances que nous allons chercher à faire ressortir. Les langues du rameau moxéen sont en général, bien plus dures, bien plus gutturales que celles des Chiquitéens; et, en cela, elles ont quelques rapports avec les idiomes du Chaco, à cette différence près, qu'elles ont peut-être encore plus de gutturation avec beaucoup moins de finales dures. Par un rapprochement assez singulier, la seule nation qui ait des traits féroces analogues à ceux des peuples du Chaco, la nation canichana, est aussi la seule dont beaucoup de mots soient terminés par des consonnes en *ac, ec,* etc. Dans les langues moxéennes, la plupart finissent par des voyelles, et même, chez les Iténès, aucun ne se termine par des consonnes. Dans d'autres langues, celles des Moxos, des Cayuvavas, des Pacaguaras, les finales en consonnes ne donnent encore que des sons composés ou diphthongues, comme les sons en *ain, on, an,* des Français; tandis que, dans les autres, les terminaisons par des consonnes présentent une assez grande variété. Chez les Chapacuras, c'est le *t*, le *p*, le *j*; chez les Movimas, seulement l'*l*

et l'*s*. Aucune langue n'offre plus de dureté, dans ce genre, que celle des Canichanas. Toutes, excepté la langue iténès, ont la prononciation gutturale du *j* espagnol. L'*u* nasal ne manque que chez les Iténès, les Canichanas et les Movimas, tandis qu'il est employé par toutes les autres nations. Les sons divers du *ch* français et du *ch* espagnol se retrouvent dans toutes les langues, excepté dans celle des Iténès. Le son doux du *z* français n'existe que chez les Moxos, les Cayuvavas et les Pacaguaras. L'*e* muet français est prononcé par les Moxos, les Itonamas et les Cayuvavas. Les sons compliqués de consonnes réunies, qui rendent certaines langues si dures, sont assez communs; celle qui en emploie le plus, est la movima, où l'on trouve ceux de *lj, jn, jl, jr, chl,* dont le *j* espagnol a toute sa dureté, tandis qu'en d'autres langues, comme la cayuvava, les sons composés se réduisent au *dz* ou *dj* de la prononciation française. Les idiomes chapacura et moxo n'ont aucun son composé. Plusieurs lettres manquent dans les langues moxéennes : l'*f,* l'*x* ne s'y trouvent jamais; l'*l* est inconnu au Cayuvava, à l'Iten, au Pacaguara; et quelques dialectes sont privés d'autres lettres. Les Iténès, par

exemple, ne connaissent pas le *g* et le *j*. Si l'on compare la dureté relative des langues moxéennes, on s'apercevra bientôt que la movima est à la fois la plus gutturale et la plus dure; que la canichana, la pacaguara, l'itonama et la chapacura sont aussi dures et gutturales, bien qu'à un degré beaucoup moindre, tandis que la plus douce, et même peut-être la plus laconique de toutes les langues connues, est, sans contredit, celle des Iténès. En général, toutes sont peu riches. Il y en a plusieurs, comme la chapacura, l'itonama, la canichana, la movima et la pacaguara, où les adjectifs étant des deux genres, le singulier ne se distingue souvent pas du pluriel. Leur système de numération, très-restreint, annonce peu de commerce; chez les Itonamas, les Canichanas et les Movimas, il ne passe pas deux et quatre; chez les autres nations il va jusqu'à cinq, quelquefois jusqu'à dix, et porte alors, le plus ordinairement, le nom des doigts. Les Cayuvavas ont dans leur numération une anomalie singulière, celle de recommencer à compter après cinq, au lieu d'aller jusqu'à dix, ainsi que nous le voyons généralement, dans les autres langues américaines. Les idiomes moxéens ne présentent

pas tous, comme ceux des Chiquitéens, cette bizarrerie de commencer les noms des parties du corps par une lettre déterminée; les seules nations qui l'offrent encore, sont celles qui, par leur position géographique, sont les plus voisines des Chiquitéens, comme les Moxos, et les Chapacuras; mais si chez les premiers on trouve une anomalie semblable à celle qui existe chez les Chiquitéens, il n'en est pas de même chez les Chapacuras, où la finale et non l'initiale garde l'uniformité. La langue canichana se distingue par une particularité bien plus remarquable : non-seulement les noms des parties du corps y commencent par une lettre déterminée; mais encore tout ce qui tient à l'homme suit la même règle; ainsi que tout ce qui appartient à la nature, comme les astres, les animaux et les plantes; mais ici la lettre est différente de celle des parties du corps. Le tableau suivant donnera l'idée des langues qui présentent cette anomalie, et servira, en même temps, de terme de comparaison avec celui des Chiquitéens.

NOMS FRANÇAIS.	LANGUES qui ont l'anomalie des noms des parties du corps.				LANGUES qui manquent d'anomalie.				
	NOMS MOXOS:		NOMS CHAPACURAS	NOMS CANICHANAS.	NOMS MOVIMAS.	NOMS CAYUVAVAS.	NOMS ITÉNÈS.	NOMS ITONAMAS.	NOMS PACAGUARAS
	Tribu baure	Tribu moxo.							
Joue.	*I*chemira	*H*uimira-raki.	Urutara-*chi.*	*E*icokéna.	Kinto.	Iribuyu.	Buca.	Capapana	Tamo.
Oreille.	*I*chaca-ney.	*H*uichara	Tapata*chi*	*E*ucomété	Lototo.	Iradiké.	Irini.	Mochtodo	Paoki.
Yeux.	*I*kisé.	*H*uiki.	Tucu*chi.*	*E*utot.	Sora.	Nicoyo.	To.	Icachi.	Huiro.

Les Moxéens, par l'anomalie des mots, tiennent de près au rameau chiquitéen : quelques-unes de leurs langues ont, par la dureté, beaucoup d'affinités avec celles des habitans du Chaco; mais nous ne trouvons, dans cet aperçu rapide, aucun caractère qui puisse bien en embrasser la totalité et les séparer nettement des idiomes propres aux autres rameaux de la même race.

Pour le caractère, les Moxéens ont beaucoup de rapport avec les Chiquitéens, dont les rapprochent leur bonté, leur sociabilité, leur hospitalité envers les étrangers, leur persévérance, et surtout la facilité avec laquelle ils ont changé de religion, pour se soumettre au christianisme et au régime des missions. Si à Chiquitos, plusieurs missionnaires furent victimes de leur zèle, avant qu'on arrivât à convertir les indigènes, il n'en fut pas de même à Moxos, où, successivement, toutes les nations embrassèrent la religion chrétienne, sans jamais se révolter contre les Jésuites. Les Moxéens diffèrent des Chiquitéens par un caractère moins gai, moins communicatif, plus taciturne, bien éloigné, cependant, sous ce rapport, de celui des habitans du Chaco et des Pampas. Les

Moxos, les plus superstitieux de tous, portèrent les autres nations à se soumettre au joug de l'étranger. Les Itonamas et les Canichanas ont fait exception. Les premiers ne se firent pas chrétiens par conviction, mais par intérêt; car ils étaient bien les plus rusés, les plus fins, les plus voleurs de toute la province; les seconds, plus belliqueux, ne se convertirent que pour avoir des armes; et, en conséquence de leur position géographique, entourés qu'ils étaient de nations plus douces qu'eux, ni les uns ni les autres n'abandonnèrent entièrement leurs idées premières. Les Iténès seuls, plus indépendans, plus guerriers, sont encore ce qu'ils étaient au temps de la conquête. En un mot, le caractère des Moxéens tient le milieu, pour la gaîté, entre celui des Chiquitéens, qui la poussent à l'extrême, et celui des habitans du Chaco, fort taciturnes au contraire. Leur bonté, ainsi que leur peu de goût pour les voyages, doivent les faire comparer aux Chiquitéens.

Les Moxéens ont des mœurs fort analogues à celles des Chiquitéens, et ces mœurs sont, à peu de modifications près, les mêmes pour toutes les nations. Avant la conquête, fixés par suite de leur croyance religieuse, ils étaient di-

visés en villages établis tant au bord des rivières, des lacs, que dans les bois ou au milieu des plaines, dont ils croyaient descendre; partout pêcheurs, chasseurs et surtout agriculteurs. La chasse n'était pour eux qu'un délassement, la pêche une nécessité, et l'agriculture leur procurait les provisions et les matières premières servant aux boissons qui, de même que chez les Chiquitéens, se faisaient dans une maison commune où l'on recevait les étrangers, et où, dans certains jours, les habitans se réunissaient pour boire, chanter et danser; mais ces diversions avaient un caractère de gravité qu'on ne trouvait pas chez les Chiquitos; leurs coutumes étaient aussi plus barbares. Un Moxos immolait, par superstition, sa femme, si elle avortait, et ses enfans, s'ils étaient jumeaux, tandis que de son côté la mère se débarrassait souvent de ses enfans quand ils l'ennuyaient. Le mariage était une convention résoluble à la volonté des parties, et la polygamie était ordinaire. L'habitude d'être toujours en pirogue leur faisait chercher les cours d'eau, qu'ils parcouraient incessamment, soit pour chasser, soit pour pêcher ou même pour aller à leurs champs. Ils étaient tous plus ou moins guerriers; mais les

traditions et les écrits[1] ne nous ont conservé la mémoire que d'une seule nation anthropophage, mangeant ses prisonniers : c'était la canichana, qui, même aujourd'hui, est encore la terreur des autres. Les mœurs de cette nation ont été modifiées par le régime des missions; mais elle a conservé beaucoup de ses coutumes primitives.

L'industrie était plus avancée chez les Moxéens que chez les Chiquitéens. Les hommes ornaient leurs armes, qui consistaient en arcs, flèches et lances, creusaient leurs pirogues avec des haches de pierre et du feu, pêchaient à coups de flèche, chassaient et cultivaient. Les femmes filaient le coton, et en faisaient, avec beaucoup plus de délicatesse que dans la province de Chiquitos, des tissus pour leurs vêtemens ou pour leurs hamacs, indispensables dans un pays presque toujours inondé. Si nous devons en croire un écrivain assez moderne[2], les Moxos auraient,

---

1. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos* (1696), p. 34.

2. Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz*, p. 89, §. 521; manuscrit dont nous possédons l'original.

par des raies faites sur des planchettes, reproduit leurs pensées et conservé leurs annales, ce qui annoncerait un commencement de civilisation dont ils n'ont pas, du reste, conservé la moindre trace. Aujourd'hui les Moxéens sont, sans contredit, les plus industrieux, les plus adroits de tous les indigènes du haut Pérou, pour le tissage autant que pour une foule de petits ouvrages. Ils sont bons musiciens et peintres assez habiles; mais, jusqu'à présent, ils ne font qu'imiter, et n'ont pas le génie de l'invention.

Le costume annonçait jadis plus de civilisation parmi quelques nations des Moxéens que chez les Chiquitos. Les Baurès étaient complétement vêtus de chemises sans manches, faites de tissus ou d'écorces de *ficus;* les Moxos avaient à peu près le même costume. Toutes les nations s'ornaient la tête de plumes; presque toutes aussi avaient la coutume de se peindre la figure[1], et beaucoup se perçaient la lèvre inférieure et la base des narines, afin d'y suspendre des ornemens. Les hommes portaient, au cou, les dents de leurs ennemis tués à la guerre, tandis que

1. Voyez *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 70.

de petits limaçons constituaient pour les femmes des colliers du même genre. Aujourd'hui plus de peintures sur la figure, plus de percement des lèvres; le costume général, le même pour les deux sexes, consiste en une chemise sans manches. Continuellement humectés d'huile de coco, les cheveux tombent en une longue queue au milieu du dos; le cou est orné de colliers et de chapelets. Le tatouage y est tout à fait inconnu.

Le gouvernement des Moxéens était uniforme et ressemblait à celui des Chiquitéens. Chaque nation se divisait en beaucoup de tribus; chaque tribu avait un chef, dont l'influence était très-faible; et il n'existait, par le fait, aucun corps de nation. Ces chefs, nommés par la tribu, guidaient les guerriers dans les batailles, donnaient des conseils, et n'étaient jamais en même temps médecins et prêtres.

La religion était différente, non-seulement selon les nations, mais encore selon les tribus, qui toutes avaient des fêtes et des solennités sans nombre, dans lesquelles entrait pour beaucoup l'usage des boissons fermentées. Leur culte était souvent celui de la nature; ils révéraient un dieu présidant à la culture, à la chasse ou

à la pêche, dirigeant les nuages, le tonnerre; mais ce culte n'était pas aussi répandu que celui que leur inspirait la crainte du jaguar, auquel ils érigeaient des autels, et consacraient des offrandes, se vouant à des jeûnes rigoureux, pour devenir ses prêtres [1]. La religion était basée moins sur l'amour que sur la crainte des dieux; elle n'admettait pas de véritable adoration; aussi les peuples se décidèrent-ils facilement à changer de croyance; mais, s'ils ont abandonné leur culte extérieur, beaucoup d'entr'eux conservent encore quelques-unes des nombreuses superstitions de leur état sauvage. Tous jadis prétendaient descendre des lieux voisins de leur demeure, et suivaient à la lettre la religion de leurs pères. Les prêtres étaient, en même temps, médecins. Aujourd'hui, dans quelques-unes de leurs nations, ils sont chrétiens fanatiques, se livrent à des jeûnes rigoureux, et s'infligent les pénitences les plus barbares et les plus sanglantes.

En nous résumant, nous dirons que les Moxéens qui habitent un pays de plaines, sont intermédiaires, pour quelques-uns de leurs ca-

---

1. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos*, p. 9.

ractères, entre les habitans du Chaco et les Chiquitéens, tandis que, d'un autre côté, ils font le passage aux nations brasilio-guaraniennes, par une teinte généralement moins foncée que celle des Chiquitéens, et par un peu de jaune mélangé dans leur couleur brune. Leur taille, leurs traits et leurs formes, au contraire, doivent les placer entre les Chiquitos et les nations du Chaco. Plus grands que les Chiquitéens, leur corps plus svelte annonce évidemment des rapports avec les habitans du Chaco; les Canichanas ont même tout à fait les traits de ces derniers. Le caractère est également intermédiaire; moins gai, quoiqu'aussi bon que celui des Chiquitéens, il est loin d'être aussi sombre que celui des peuples du Chaco. En dernière analyse, les Moxos se sont soumis au christianisme plus facilement encore que les Chiquitéens; comme eux, ils ont toujours été agriculteurs, chasseurs et sédentaires; de plus, ils sont navigateurs. Leurs langages, pour la dureté, sont voisins de ceux du Chaco; mais, bien qu'opérant la transition des Chiquitéens aux Pampéens, ils se rapprochent plus des premiers que des derniers.

NATION CHAPACURA.

Nous avons rencontré, sous le nom de *Chapacuras*, une nation tirée, en 1794, des bois bordant les rives du Rio Blanco, pour peupler la mission du Carmen, dans la province de Moxos. Ce nom étant usité maintenant dans cette mission, nous avons cru devoir le conserver; mais ce n'est pas la dénomination que se donne la nation même, qui s'appelle, dans sa langue, *Huachi*. Lorsqu'on amena ces Indiens au Carmen, on les nommait improprement *Guarayos*[1], dénomination propre à une section des Guaranis, voisine des Chiquitos; mais plus tard, le curé et l'administrateur leur donnèrent le nom de Chapacuras, venu probablement des *Tapacuras*, que nous retrouvons, dans les anciens auteurs[2], comme tribu des Moxos. Par la

---

1. Nous trouvons cette nation sous ce nom dans le procès-verbal dressé de la fondation du Carmen, par le gouverneur Zamorra, pièce que nous avons vue dans les archives de la mission. C'est probablement aussi des mêmes Indiens dont il est question dans le père Diego de Eguiluz, *Relacion de la mission de los Moxos* (1696), p. 24, sous le nom de *Huarayus*.

2. Même ouvrage, p. 24.

comparaison des langues, nous sommes arrivé à découvrir que les Chapacuras ne parlent pas le même idiome; mais bien celui des *Quitémocas*, vivant à Concepcion de Chiquitos, et, d'après les renseignemens que nous avons recueillis, venus primitivement des mêmes lieux; ainsi les *Chapacuras* ou Tapacuras et les Quitémocas ne doivent former qu'une seule nation.

Avant d'être réunis aux missions, les Chapacuras vivaient épars sur les rives du Rio Blanco ou Baurès, non loin d'une très-grande lagune, au milieu des forêts qui séparent la province de Chiquitos de celle de Moxos, au-delà des dernières collines de la première province, à peu près par le 15.ᵉ degré de latitude sud et le 64.ᵉ à 65.ᵉ degré de longitude ouest de Paris. Ils avaient pour voisins éloignés, avec lesquels ils ne communiquaient pas, au sud les Chapacuracas et les Païconécas, et au nord les hordes de la tribu des Baurès. Aujourd'hui la plus grande partie de la nation est réunie en deux sections, aux missions des Jésuites; sous le nom de Chapacuras, à celle du Carmen de Moxos, et sous celui de Quitémocas, à celle de Concepcion de Chiquitos. Dans les lieux qu'ils habitaient jadis, il ne reste plus que très-peu d'individus non civilisés. Le nombre des Chapacuras est assez borné: au Carmen de Moxos il y en a 350; à Concepcion de Chiquitos, 700 environ; et, si l'on en croit les naturels, le nombre des individus encore sauvages doit être de 300; le total de la nation entière serait donc de 1350.

Leur couleur, bronzée ou bistre mélangé de brun-verdâtre, est absolument la même que celle des Chiquitos.

La taille est aussi analogue; la moyenne est de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce); les plus grands ne passent pas 1 mètre 760 millimètres (5 pieds 5 pouces). Les femmes sont dans les proportions relatives avec les hommes; terme moyen elles ont 1 mètre 535 millimètres.

Les formes du corps sont identiques à celles des Chiquitos; néanmoins nous avons cru remarquer que généralement les hommes sont plus sveltes, plus élancés, quoiqu'ayant les membres bien fournis, sans muscles apparens. De même la poitrine est saillante, les épaules sont larges, carrées et les membres bien nourris..... Jamais d'obésité. Les femmes sont, pour le corps, beaucoup mieux que les Chiquitéennes; leurs hanches et leurs épaules sont larges, leurs seins bien placés, jamais trop volumineux; leur ceinture les rapproche des proportions européennes; leurs mains et leurs pieds sont petits.

Leurs traits sont aussi quelque peu différens de ceux des Chiquitéens : leur tête est grosse, leur face large, mais moins pleine que celle des Chiquitos; les pommettes sont plus apparentes; le front est court et légèrement bombé; le nez court, épaté, sans être très-large; les narines sont un peu ouvertes; la bouche est moyenne; les lèvres sont peu grosses; les yeux petits, horizontaux; les oreilles petites, les sourcils

étroits, arqués; la barbe, noire, non frisée, très-rare, pousse tard, et ne se montre qu'au menton et à la lèvre supérieure; les cheveux sont noirs, longs, droits et gros. Moins animée que celle des Chiquitos, leur physionomie est triste. Les hommes sont généralement laids, et les femmes n'offrent que peu de figures passables, sans néanmoins être repoussantes; l'aspect général des deux sexes inspire la confiance, et tout en eux annonce de la douceur.

La langue est, pour la forme des mots, entièrement distincte de celles des Chiquitéens; quoiqu'assez dure, on aime pourtant à l'entendre. Elle contient beaucoup de finales terminées par des voyelles; mais aussi quelques-unes par les consonnes *n, m, t, p* et *j,* les seules que nous ayons remarquées. Le son guttural du *j* espagnol y est commun, ainsi que le son nasal de l'*u*. Plusieurs consonnes, telles que le *b,* l'*f,* le *v* et l'*x,* paraissent y manquer entièrement. Le *ch* espagnol y est très-souvent employé, tandis que celui du français est rare. On retrouve dans cette langue, comme dans celle des Chiquitéens, cette particularité propre aux noms des parties du corps, qui, au lieu de commencer par une lettre déterminée, sont terminés par une particule uniforme, comme dans *Urutarachi,* joue; *Taipatachi,* oreille, et *Tucuchi,* yeux; que les Quitémocas de Chiquitos rendent par *Urutaraché, Tatiaché* et *Cuché,* mots peu différens. Nous n'y avons pas trouvé de distinction entre le masculin et le féminin dans les adjectifs, ni de forme spéciale pour le

pluriel. Leur système de numération, n'allant que jusqu'à dix, est, sans doute, dérivé du nombre des doigts. La tribu des Quitémocas possède beaucoup de termes entièrement différens de ceux des Chapacuras, ce qui provient peut-être d'anciennes relations avec quelqu'autre nation distincte.

Les Chapacuras, un peu indolens par caractère, sont d'une bonté extrême, disposés à l'obéissance et même à la servilité; hospitaliers pour les étrangers, ils sont des plus sociables, mais beaucoup moins gais que les Chiquitéens.

Leurs mœurs ont du rapport avec celles des Chiquitos. Comme ceux-ci, ils vivaient par petites tribus éparses au sein des bois voisins des rivages du Rio Blanco ou Baurès; comme eux, ils cultivaient la terre, chassaient et se bâtissaient des cabanes couvertes en paille, où vivait chaque famille. Ils avaient les mêmes armes, l'arc, la flèche et la massue à deux tranchans, faite de bois de palmier; mais, de plus, ils se construisaient, avec des arbres creusés, des pirogues leur servant à parcourir le Rio Blanco, et les conduisant à la chasse et à la pêche, leur principale occupation, après la récolte du maïs. Ils avaient aussi de ces réunions où l'on buvait des liqueurs fermentées, motif perpétuel de danses et de jeux beaucoup moins animés pourtant que chez les Chiquitos. Des plus pacifiques, ils n'attaquaient que rarement leurs voisins. Aujourd'hui ceux qui sont restés sauvages conservent le même genre de vie, tandis que les Chapacuras,

soumis au christianisme, suivent toutes les règles des missions. Ils sont médiocres rameurs, comparativement aux autres nations de Moxos.

L'industrie des Chapacuras est assez bornée : les hommes font leurs armes, creusent leurs pirogues au moyen de la hache et du feu, chassent, pêchent et cultivent leurs champs, tandis que les femmes filent le coton, tissent les hamacs de leurs maris, leurs vêtemens, fabriquent la poterie et sont chargées de tous les détails du ménage.

Jadis le costume des hommes était fort simple; ils allaient nus, se mettaient une pièce de peau entre les jambes ou se contentaient, lorsqu'ils étaient à la pêche, d'attacher l'extrémité du prépuce. Les femmes portaient le *Tipoy* des Chiquitos, chemise sans manches descendant jusqu'au bas des jambes; elles se paraient d'un collier et de bracelets, qu'elles mettent encore aujourd'hui, ainsi que leur chemise, également adoptée par les hommes. Ils laissent pousser leurs cheveux, les imprègnent continuellement d'huile de coco, et les lissent, en les faisant tomber en queue par derrière. Ils ne se peignent ni ne se tatouent; et rien ne semble indiquer qu'ils se soient jamais percé les lèvres ni le nez.

Ils étaient gouvernés par des chefs, dont l'autorité était bornée au conseil et au commandement de chaque tribu lors des guerres.

Nous ne connaissons de leur religion que l'habitude conservée par ceux qui sont encore sauvages,

d'enterrer les armes avec les morts, ce qui dénote la croyance à une autre vie. Ils ont des médecins, et sont imbus d'une foule de superstitions.

Les Chapacuras ne diffèrent donc des Chiquitéens que par des formes plus élancées, une figure plus longue, des traits qui annoncent moins de gaîté; par leur langage et leur pratique de la navigation; s'en rapprochant, d'ailleurs, par tous les autres caractères physiques et par l'anomalie des noms des parties du corps. Nous ne les séparerions même pas de ces derniers, si leur position géographique ne les rattachait évidemment à notre rameau moxéen.

NATION MOXO.

Nous avons conservé comme nom de la nation la plus nombreuse de la province de Moxos[1], celui de sa principale tribu, qui a reçu le sien de la province. Avant d'avoir comparé les langues entr'elles, nous croyions, de même que tous les Espagnols qui connaissent le pays, que les *Moxos* (ainsi nommés par les Espagnols) étaient une nation distincte des autres; mais la comparaison des idiomes nous a fait reconnaître que les *Baurès*[2] ou *Bauros,* regardés comme entièrement différens, n'en étaient qu'une tribu, dont la langue, tout en ne présentant qu'un huitième des

1. Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas*, p. 240, à propos d'une incursion des Incas dans la province de *Musu,* à l'est du Cusco, parle d'une expédition, faite en 1564, par Diego Aleman, *dans la province de Musu, que les Espagnols nomment Moxos* (p. 248). Quant à l'incursion des Incas, elle n'était pas assurément dirigée vers Moxos; mais Diego Aleman, parti de Cochabamba, se porta sur le pays dont nous nous occupons. Dès-lors le Musu des Incas ne serait pas, comme on l'a cru, le Moxos des Espagnols.

2. Prononcez *Baourès.* On trouve le nom de cette tribu indiqué par le père de Eguiluz (1696), dans sa *Relacion de la mission de los Moxos*, p. 24.

mots analogues, n'est qu'une variante, ayant une origine commune. Il en est de même des *Muchojéonès*, qui se disent eux-mêmes alliés des Baurès. Les noms de Baurès et de Muchojéonès sont d'origine américaine; celui de Moxo paraît avoir été donné par les premiers Espagnols qui entrèrent dans la province. Chacune des grandes tribus que nous venons d'indiquer se subdivise encore en une multitude de sections portant des noms dissemblables. Les Baurès en ont à eux seuls jusqu'à vingt.[1]

Cette nation, telle que nous la considérons, habitait toute la partie sud de la province de Moxos, au milieu des plaines souvent inondées qui s'étendent entre le cours du Guaporé et celui du Mamoré, jusqu'à la lisière des forêts du pied oriental des Andes boliviennes, de celles de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquitos, sur les affluens des deux grandes rivières. Ils occupaient une large bande est et ouest, qui s'étendait du 13.e au 16.e degré de latitude sud, et du 64.e au 69.e degré de longitude ouest. Premiers habitans des plaines de Moxos, vers le sud, ils étaient séparés, de ce côté, des autres Américains par une centaine de lieues de forêts, inondées au temps des pluies, et

1. Le père Eguiluz, *loc. cit.*, cite près de trente noms de nations, selon lui différentes, et qui ne sont probablement aussi que des tribus Moxos. Sa description est copiée dans le *Choix de lettres édifiantes*, t. VII; *Missions de l'Amérique*, t. I, p. 308, et t. II, p. 64.

réellement inhabitables. Ils vivaient sur les lieux peu sujets aux inondations, près des rives du Rio Mamoré, du Rio Apéré, du Rio Sécuri et du Rio Tijamuchi, vers l'ouest; et, à l'est, sur les bords du Rio Baurès, du Rio San-Ramon, jusqu'au Guaporé. Leurs voisins, vers le sud, étaient les *Sirionos* des forêts de Santa-Cruz; au sud-est, les *Chapacuras;* à l'ouest, les *Yuracarès,* et, au nord, les *Movimas,* les *Canichanas* et les *Itonamas.* Depuis long-temps les Baurès et les Moxos, séparés par des déserts, ne communiquaient plus entr'eux. Aujourd'hui la nation habite encore les lieux où elle vivait jadis; seulement elle est réunie, ainsi qu'il suit, dans les missions de la province.

Muchojéonès du Carmen		230
Baurès du Carmen de Moxos	362	5,178
— de Concepcion de Moxos	3,126	
— de San-Joaquin de Moxos	690	
— encore sauvages	1,000	
Moxos de Loreto de Moxos	2,145	8,212
— de Trinidad	2,604	
— de San-Xavier	1,515	
— de San-Ignacio	1,948	
	Total	13,620[1]

On voit par le tableau précédent que si la presque-

1. Tous ces chiffres sont le résultat de renseignemens exacts, recueillis en 1831.

totalité des Moxos est réduite au christianisme, il y en a néanmoins encore à l'état sauvage. Ceux-ci, parmi lesquels une petite partie appartenant jadis aux missions des Jésuites, s'en sont séparés lors de l'expulsion, se divisent en tribus fixées non loin du cours du Guaporé, à l'est des missions de Concepcion et du Carmen, et maintenant ne communiquent jamais avec leurs compatriotes chrétiens. On y voit aussi le nombre relatif des différentes tribus des Moxos, des Baurès et des Muchojéonès; et l'on peut juger de quelle importance doit être, au sein de ces pays inondés, une nation présentant encore un effectif de plus de 13,000 âmes.[1]

La couleur bronzée des Moxos, moins foncée que celle des Chiquitos et des Chapacuras, nous a paru contenir un peu de jaune; cependant la différence est si peu tranchée, qu'on ne s'en aperçoit qu'en comparant un grand nombre d'individus réunis.

Plus élevée que celle des Chapacuras, leur taille atteint souvent 1 mètre 785 millimètres (5 pieds 6 pouces); mais la moyenne ne nous a pas paru dépasser 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces).

---

1. En 1696 il y avait deux missions de plus, habitées par la nation moxo, celle de *San-José* et celle de *San-Borja;* et, selon le père de Eguiluz (*Relacion de la mission de los Moxos,* p. 65), la seule tribu des Moxos présentait un effectif de 19,789 âmes, ce qui prouverait qu'aujourd'hui cette nation est au moins réduite à la moitié de sa population.

Les femmes sont dans les proportions relatives ordinaires : elles ont, terme moyen, environ 1 mètre 552 millimètres.

Les formes, semblables à celles des Chapacuras, sont généralement plus sveltes, plus élancées que chez les Chiquitéens. Tout en conservant à peu près les proportions de ceux-ci, les Moxos sont des plus robustes, ont des membres bien plus fournis, toujours arrondis, des épaules très-larges, une poitrine bombée; ils sont même sujets à l'obésité. Les femmes participent à leurs formes; elles sont bien proportionnées; des épaules, des hanches larges annoncent en elles une constitution des plus robuste. Leurs seins, bien placés, sont de médiocre grosseur; leurs mains et leurs pieds sont petits. La ceinture est chez elles moins large que parmi les Chiquitéennes.

Les traits sont ceux des Chapacuras, aussi ont-ils en général la face moins arrondie que celle des Chiquitéens, la physionomie moins gaie, quoiqu'ouverte et pleine de douceur. On trouve, chez les Moxos, des figures infiniment plus agréables que chez les Chapacuras; beaucoup d'hommes sont bien, et quelques femmes sont réellement jolies, sans que pour cela le détail des traits soit changé. Les hommes sont presque imberbes.

La langue diffère essentiellement de celle des Chapacuras et des autres nations de Moxos. Loin d'être dure, on pourrait dire qu'elle est euphonique; presque tous les mots en sont fortement accentués et

se terminent en *a, e, i, o,* mais surtout par les trois premières voyelles. Un très-petit nombre ont une consonne; et encore ces dernières sont-elles des *m* et des *n,* qui, presque toujours, forment des diphthongues en *on, an, am,* sans que celles-ci soient prononcées aussi fortement que dans les langues dérivées du latin. Le son guttural du *j* espagnol est peu commun, celui de l'*u* nasal est très-rare. Les seules consonnes qui manquent sont l'*f* et l'*x*. Le *ch* français s'emploie fréquemment, ainsi que celui des Espagnols. L'*e* muet des Français se rencontre très-rarement, ainsi que leur *z*. On retrouve, dans la langue moxo, cette particularité que les noms des parties du corps commencent par une lettre déterminée, comme on en peut juger par le tableau suivant, pour les trois mots que nous avons toujours cités.

NOMS FRANÇAIS.	NOMS BAURÈS :		NOMS MOXOS :		NOMS MUCHOJÉONÈS, écrits par nous, en 1831.
	Écrits par nous, en 1831.	Tirés de la grammaire manuscrite de 1703.	Écrits par nous, en 1831.	Tirés du dictionnaire.	
Joue.	Ichémira.	=	Huimiro-raki.	Numiro.	Ichémira.
Oreille.	Ichacaney.	Chacané.	Huichoca.	Nuchoca.	Ichacanan.
Yeux.	Ikisé.	Kisé.	Yuki.	Nuuqui.	Ikise.

Nous avons reconnu qu'à ces mots écrits tels qu'ils le sont dans le dictionnaire, est joint un pronom

possessif[1], ce qui doit exister de même pour les autres tribus. Chacune d'elles a des termes qui lui sont propres; ainsi, sur 400 mots muchojéonès, 115 ont de l'analogie avec ceux des Baurès, et 49 leur sont identiques; tandis que, sur le même nombre, 50 mots des Baurès ont de l'analogie avec ceux des Moxos, et quatre seulement leur sont identiques. Le système de numération, qui s'étend jusqu'à vingt chez les Baurès et chez les Muchojéonès, est représenté par les noms des doigts des mains et des pieds. Les Moxos ne comptent que jusqu'à trois.

Habitués à l'obéissance, les Moxos ont le caractère bon, sociable, enjoué, patient au-dessus de toute expression; néanmoins, autant ils sont disposés à rire d'un rien, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, autant la servitude les a rendus craintifs et taciturnes, quand ils approchent d'un chef. Ils s'aiment entr'eux et sont susceptibles de beaucoup d'attachement. L'indolence habituelle aux nations des pays très-chauds n'est pas leur défaut. Toujours occupés, ils mènent une vie on ne peut plus active; les deux sexes se ressemblent sur tous ces points. A l'état sauvage, ils étaient cruels par superstition.

Les Moxos, pour les mœurs, se rapprochent, à

1. Le pronom possessif *nu*, mon, le mien, est, sans aucun doute, joint au nom propre des parties. Voyez padre Marban, *Arte de la lengua moxa, con su vocabulario;* Lima, 1701, p. 8 et 9.

certains égards, des Chapacuras; cependant, avant de se soumettre au christianisme, ils étaient beaucoup plus avancés que ces derniers dans la civilisation. Ils formaient de grands et nombreux villages, composés de cabanes basses, sur les rives des larges rivières traversant les plaines en partie inondées qui caractérisent la province, ainsi qu'au bord des lacs, des marais, au sein des plaines ou des forêts. Vivant en grandes familles dans des lieux fixes, sans jamais changer de demeure, par suite de la croyance religieuse qu'ils y étaient nés, leurs occupations habituelles étaient l'agriculture, la pêche et la chasse; ils semaient au milieu des bois; et, pour chasser et pêcher, se servaient de longues pirogues faites d'arbres creusés, qui leur permettaient de communiquer entr'eux par les cours d'eau ou, lors des inondations, en traversant ce pays. Spécialement navigateurs, ils connaissaient ces interminables méandres des nombreuses rivières de leur territoire; et s'ils attaquaient leurs voisins, c'était encore sur leurs pirogues, ayant alors pour armes l'arc, la flèche et la massue. Amis des jeux et de la danse, ils étaient tous musiciens, se servant de flûtes de Pan, dont quelques-unes avaient plus de six pieds de long; l'emploi de cet instrument dans tous les tons procure une musique souvent originale, quoique monotone. Les réunions étaient toujours déterminées par le désir de boire des liqueurs fermentées, préparées à l'avance pour des fêtes religieuses, auxquelles les voisins étaient invités, ainsi que tout le village. Ces

fêtes avaient lieu dans une chambre commune. Le mariage n'était qu'une convention, et les deux parties se séparaient souvent pour former de nouveaux liens; néanmoins, l'adultère était rigoureusement châtié. La polygamie était admise; et, au sein de mœurs généralement douces, on s'étonne de trouver les coutumes les plus barbares: ils tuaient les enfans jumeaux, par suite de la pensée que les animaux seuls pouvaient avoir plusieurs petits à la fois; souvent aussi la mère enterrait ses enfans vivans, seulement parce qu'ils l'importunaient, ou d'autres fois, à la mort de leur mère, ils étaient inhumés avec elle, s'ils étaient trop jeunes pour se passer de ses soins; les femmes qui avortaient étaient sacrifiées par le peuple[1]. Depuis, tous ces usages ont été abandonnés, ainsi que ceux tenant à des superstitions religieuses; mais, du reste, les Moxos ont à peu de chose près conservé les mêmes mœurs.

L'industrie chez eux devait être avancée, si, du moins, l'on en juge par ce qu'ils font aujourd'hui: les hommes fabriquaient leurs armes, cultivaient la terre avec des pelles de bois[2], chassaient, pêchaient à la flèche, et construisaient leurs pirogues: suivant un auteur peu ancien, mais remarquable par son

---

1. *Relacion de los Moxos*, p. 11.

2. Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. espagn., t. II, p. 104, se trompe tout à fait lorsqu'il dit que les Moxos ne connaissaient pas l'agriculture.

exactitude[1], ils auraient connu une espèce d'écriture, au moyen de lignes tracées sur des planchettes. Eux seuls étaient musiciens. Leurs femmes filaient et tissaient leurs vêtemens, ainsi que les hamacs, indispensables dans un pays toujours inondé. Elles confectionnaient la poterie, aidaient leurs maris dans les récoltes et s'occupaient du ménage. Assez bons dessinateurs, leurs peintures représentent non-seulement des grecques, mais encore des animaux et des plantes passablement rendus; sculpteurs, tourneurs, ébénistes, tisserands adroits, ils font beaucoup de petits ouvrages et de tissus, qu'on importe par curiosité dans les villes du Pérou. Plusieurs ont parfaitement appris l'espagnol et le latin, et savent écrire correctement; en un mot, c'est la nation la plus susceptible de civilisation.

Le costume des hommes consiste en une chemise sans manches de tissu de coton ou d'écorce d'une espèce de *ficus*, presque toujours peinte de diverses

---

1. Francisco Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz* (manuscrit dont nous avons l'original), 1787, p. 89 : *Un Indio moxo escribe los anales de su pueblo en una tabla o un pedazo de caña por medio de varios signos, cuya inteligencia y manejo pide mucha convinacion y una memoria felis.* (Un Indien écrit les annales de son village sur une planche ou un morceau de roseau, au moyen de divers signes, dont l'intelligence et l'usage demandent une grande combinaison et une heureuse mémoire.)

couleurs. Dans les fêtes ils portent sur la tête des plumes de couleurs variées [1], des grelots aux pieds et dansent ainsi au son du tambourin. Les femmes ont habituellement le même costume; et de plus, se parent de colliers et de boucles d'oreilles. Constamment imprégnés d'huile de coco, les cheveux, chez les deux sexes, sont longs, et attachés en une queue qui tombe sur le dos. Nous n'avons retrouvé parmi eux aucune trace de tatouage ni de peinture; néanmoins, il paraît qu'ils se peignaient la figure, et se perçaient les lèvres et les narines. [2]

Leur gouvernement, si nous devions en juger par leurs coutumes actuelles, devait être des plus despotique. Un cacique, aujourd'hui, est obéi dans ses moindres caprices, exerçant un pouvoir absolu sur toute sa mission; cependant rien de semblable n'existait lorsqu'ils étaient sauvages; ils se partageaient en un grand nombre de villages, tous indépendans les uns des autres [3], et ayant un cacique ou chef, auquel ils n'obéissaient pas : ainsi dans l'état primitif leur gouvernement était tout à fait négatif, et il n'y avait, réellement, aucun corps de nation.

Leur religion était des plus compliquée. Ils se

---

1. Cet usage ne se trouve plus que dans les fêtes du christianisme.

2. *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 70.

3. Père de Eguiluz, *loc. cit.*, p. 7.

croyaient enfans du lac, du bois ou du bord de rivière où ils vivaient, et, pour cela, ne changeaient jamais de demeure. Chaque village, d'ailleurs, avait sa foi différente; les uns espéraient des faveurs des dieux présidant aux moissons, à la pêche ou à la chasse; d'autres redoutaient ceux du tonnerre. Les sectes étaient des plus variées. La plus générale, celle qui avait le plus de culte extérieur, révérait le jaguar, et lui élevait des autels, dont les prêtres ou *Comocoïs* étaient les individus échappés aux griffes du féroce animal. Dans leur religion, la crainte dominait l'espérance, et il y avait au fait beaucoup de fanatisme. Des superstitions sans nombre influaient sur beaucoup d'actions de la vie privée. Les prêtres étaient médecins, et opéraient des succions curatives.[1] Tous croyaient à une autre vie. Aujourd'hui, si les Baurès sont des Catholiques assez tièdes, les Moxos proprement dits sont les plus ardens, parmi les Indiens de la province; ils poussent même le fanatisme si loin, qu'on les voit, tous les ans, dans la semaine sainte, arroser de leur sang les places publiques, par suite des atroces flagellations qu'ils s'infligent. Ils sont aussi des plus superstitieux.

En résumé, les Moxos diffèrent des Chapacuras par une couleur moins intense, une taille plus élevée, des formes plus robustes, des traits dont l'ensemble

1. Ces détails sont empruntés au père Eguiluz, pages 8 et 9.

est assez agréable, une langue distincte, plus d'industrie et plus de superstitions; du reste, séparés seulement par des nuances presqu'insensibles, ils ont à bien peu de chose près les mêmes caractères physiques; aussi appartiennent-ils évidemment au même rameau.

NATION ITONAMA.

Sous le nom d'*Itonama* existe une des plus nombreuses nations de la province de Moxos. Cette dénomination paraît être celle que se donne la nation elle-même; et, depuis la conquête, elle n'en a pas changé. Les Itonamas sont divisés en plusieurs petites sections, portant chacune un nom différent.

Ils habitent la partie nord-est de la province de Moxos, sur les rives du Rio Itonama, depuis la grande lagune jusque près de son confluent avec le Rio Machupo, c'est-à-dire du 13.e au 14.e degré de latitude sud, et du 65.e au 67.e degré de longitude ouest de Paris. Jadis disséminés en quelques groupes, sur les terrains moins inondés, et au milieu des bois qui bordent leur rivière, ils avaient, au nord, pour voisins les Ités ou Iténès; à l'est, les Baurès; à l'ouest, les Canichanas; et au sud, les Moxos. Aujourd'hui aucun d'eux n'est sauvage. Tous ayant embrassé le christianisme, ils sont divisés en deux missions, celle de *Magdalena*, située sur le Rio Itonama, et celle de *San-Ramon*, sur le Rio Machupo. Leur nombre était, en 1830, à Magdalena, de 2,831; à San-Ramon, de 1,984; ce qui formait un total de 4,815 individus.

La couleur des Itonamas, plus foncée que celle des

Moxos, nous a paru la même que celle des Chapacuras, appartenant toujours à la teinte bronzée.

Leur taille, beaucoup au-dessous de celle des Chapacuras, est généralement la moins élevée de la province; les plus grands ont à peine 1 mètre 730 millimètres (cinq pieds quatre pouces), et leur moyenne ne passe guère 1 mètre 649 millimètres (cinq pieds dix lignes). Les femmes sont dans les proportions ordinaires: elles ont, taille moyenne, à peu près 1 mètre 550 millimètres.

Les formes des Itonamas sont aussi bien différentes de celles des autres nations de Moxos. On ne retrouve plus en eux cette structure herculéenne, cette corpulence remarquable des autres indigènes; ils ont bien encore les épaules assez larges; mais le reste de leur corps, maigre et mince, n'annonce aucune force. L'obésité leur est inconnue, et leurs membres sont constamment amaigris, même quand ils ont abondance de vivres. Leurs jambes sont grêles, avec les articulations assez épaisses, à tel point qu'on reconnaît immédiatement un Itonama au milieu des autres nations. Les femmes sont également moins fortes; cependant la différence n'est pas en elles aussi frappante que parmi les hommes. Elles sont, du reste, bien faites et plus minces que chez les peuples qui les entourent.

Si nous trouvons une différence remarquable dans la taille et dans les formes des Itonamas, comparées à celles des Moxos, il n'y en a pas une aussi sensible

quant aux traits; néanmoins on s'aperçoit immédiatement que leur visage, moins arrondi, est beaucoup plus long, quoiqu'avec les mêmes détails de formes; que les pommettes sont plus saillantes, la tête plus petite, le front plus étroit. Les yeux sont petits et horizontaux. La face des hommes est efféminée, et leur barbe, lorsqu'ils en ont, est on ne peut plus rare. Leur physionomie, annonçant peu de gaîté et beaucoup de crainte, est néanmoins spirituelle et présente le type de la fausseté et de l'astuce; cependant, les hommes n'ont pas les traits repoussans, et quelques-uns sont même passables. Les femmes ne sont pas, à proportion, aussi bien : elles sont généralement laides.

La langue des Itonamas est tout à fait distincte de celles des autres nations de la province de Moxos; elle ne manque pas d'harmonie, et la grande quantité de voyelles qu'elle emploie la rend quelquefois euphonique, tandis qu'elle est très-dure pour beaucoup de mots : elle est accentuée et tous les mots finissent par des voyelles, à quelques rares exceptions près, dans ceux que terminent un *t*, une *m*, une *s* ou notre *ch*. Le *j* espagnol, rarement seul, y est peu commun et prend le son composé des lettres qui lui sont unies, comme *jna*, *jle*, etc. L'*u* nasal est rare; l'*f* et l'*x* manquent absolument; l'*e* muet français se retrouve encore, mais peu fréquemment. Il n'y a aucune anomalie pour les noms des parties du corps. Le féminin et le masculin ne changent pas dans les

adjectifs. Le système de numération est nul; ils ne comptent que jusqu'à deux.

Le caractère offre aussi des dissemblances notables avec celui des Moxos : il n'est plus franc, loyal, sociable et bon; les défauts opposés à ces vertus en font au contraire la base. Les hommes sont égoïstes, peu lians, sournois, obséquieux jusqu'à la bassesse pour les blancs, qu'intérieurement ils détestent : ce sont les plus déterminés voleurs et les hommes les plus lâches de toute la province; mais, d'autre part, ils sont laborieux et nullement jaloux de leurs femmes, ni de leurs filles.

Les mœurs des Itonamas peuvent, jusqu'à un certain point, être comparées à celles des Moxos. Également distribués par grands villages, ils habitaient les rives des cours d'eau, qu'ils parcouraient incessamment avec leurs pirogues; comme eux, ils étaient agriculteurs, pêcheurs et chasseurs : les plus pacifiques des habitans de la province, ils se servaient néanmoins d'arcs, de flèches et de massues à deux tranchans; ils aimaient la musique, la danse et surtout les réunions, où ils buvaient des liqueurs fermentées. Ils ont aujourd'hui conservé leurs goûts et leurs mœurs premières, que la religion catholique n'a pu déraciner. Dénués de toute pudeur, les parens enseignent les vices à leurs enfans, dès l'âge le plus tendre; dans leurs jours d'orgies, ils changent volontiers de femmes, et celles-ci sont obligées de se livrer tour à tour à leurs proches.

Leur industrie, la même que celle des Moxos, est

seulement moins avancée. Ce sont pourtant les meilleurs tisserands de la province; mais leurs peintures sont inférieures à celles des autres nations.

Leur costume est celui des Moxos, si ce n'est que beaucoup d'entr'eux portent leur chemise noire. Nous avons remarqué, cependant, que leurs enfans attachaient, jusqu'à l'âge de puberté, une jarretière au-dessous du genou, et une autre au cou-de-pied, quoiqu'ils fussent entièrement nus; coutume que nous avons retrouvée chez les Guarayos. Les filles ont, de plus, une ceinture faite de perles enfilées; elles vont entièrement nues jusqu'à l'époque de leur mariage.

Nous supposons que le gouvernement des Itonamas devait ressembler à celui des Moxos.

Il ne reste plus que quelques traces de leur religion et de leurs superstitions primitives. Ils croyaient à une autre vie, n'adoraient aucun dieu bienfaisant, mais craignaient beaucoup le malin esprit *Chukiva*. Dès qu'une personne est malade, maintenant encore, quelle que soit la distance, elle va de suite se faire soigner dans la maison où elle est née. S'il y a lieu de croire que sa maladie soit promptement mortelle, ses parens ont grand soin de lui tenir hermétiquement fermée la bouche, les narines et les yeux, afin que la mort ne passe pas en d'autres corps, et qu'elle reste confinée dans le sien, de sorte que, le plus souvent, il leur arrive ainsi d'étouffer les pauvres malades. Ils ne suivent le catholicisme que par force et non par persuasion.

Malgré l'infériorité de leur taille, leur maigreur habituelle et les autres différences que nous avons remarquées entre eux et les Moxos, nous croyons qu'on ne peut les en séparer, et que leur couleur, leurs traits et leurs mœurs les rattachent au rameau moxéen.

NATION CANICHANA.

Canichana est le nom que porte, et que se donne elle-même, dans la province de Moxos, la nation la plus guerrière, la plus redoutée, la plus anomale du pays. C'est aussi la dénomination qu'elle reçoit des Espagnols des provinces voisines. Les Jésuites l'appelaient *Caniciana.*[1]

D'après les traditions, les Canichanas auraient habité les rives du Rio Mamoré, près des sources du Rio Machupo, et sur tout le cours de cette dernière rivière, jusqu'au lieu où se trouve aujourd'hui la mission de San-Joaquin. Nous avons été à portée de voir, entre San-Joaquin et San-Ramon, dans les plaines de l'ouest du Machupo, des retranchemens qu'ils avaient construits, afin de se garantir de leurs voisins. Ils habitaient un assez grand nombre de villages[2], compris entre les 13.e et 14.e degrés de latitude sud, et les 67.e et 68.e degrés de longitude ouest de Paris. Isolés de tous leurs voisins, qui néanmoins les serraient de très-près, ils étaient, à l'est, bornés par les

1. Père de Eguiluz, *loc. cit.*, p. 35, 36.

2. Le père de Eguiluz dit (p. 35) qu'ils formaient 70 villages.

Itonamas; à l'ouest et au nord, par les Itès; au sud, par les Moxos, et au nord-ouest, par les Cayuvavas. Ils furent tous transportés par les Jésuites sur les rives du Mamoré, où ils constituèrent la mission de San-Pedro, qui, après avoir plusieurs fois changé de place, est aujourd'hui fixée à la source du Machupo, non loin du Mamoré. Leur nombre s'élevait, en 1830, à 1,939 individus[1]. Il n'en reste aucun de sauvage.

La couleur, un peu plus foncée chez les Canichanas que chez les Moxos, est à peu près celle des Chapacuras, et présente les mêmes teintes.

Aussi grands que les Moxos, leur taille moyenne atteint environ 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces). Les femmes, proportionnellement aux hommes, sont de petite stature (1 mètre 550 millimètres).

Les formes du corps, identiques à celles des Moxos, sont peut-être un peu plus massives, moins élancées; leurs épaules sont larges et leurs membres nourris; du reste, ils annoncent autant de force, sans jamais tourner à l'obésité. Les femmes sont dans les mêmes proportions que chez les Moxos.

Si les formes du corps nous ont présenté une con-

---

1. En 1694, selon le père de Eguiluz, ils étaient au nombre de quatre à cinq mille. Il faut que les pères aient considérablement outré la population de chacune de leurs missions ou que toutes les nations se soient depuis réduites à la moitié de ce qu'elles étaient alors.

formité avec les Moxos, il n'en est pas de même des traits, qui ne ressemblent en rien aux leurs. On ne trouve plus, chez le Canichana, une figure ouverte, annonçant la douceur; au contraire, il a l'aspect féroce et dur; la tête grosse, la face oblongue, comme celle des Tobas; les pommettes apparentes, le front très-court, bombé; le nez très-large, court et épaté, fortement rentré à sa base; les narines ouvertes, la bouche grande, les lèvres un peu grosses; les yeux enfoncés, petits, légèrement inclinés, par en haut, à leur angle externe; les oreilles petites, les sourcils minces et arqués, les cheveux et la barbe comme les autres Moxéens. La physionomie est triste et d'une laideur repoussante; elle n'exprime pourtant pas l'abattement, mais une fierté sauvage. Les femmes ne sont pas jolies : on retrouve chez elles les mêmes traits que chez les hommes, et l'enfance dans les deux sexes montre peu de gaîté; mais en revanche, beaucoup de méchanceté et d'indiscipline.

La langue des Canichanas ne contient aucun mot ayant du rapport avec les autres langues de la province; elle est musicale, fortement accentuée, quelquefois dure à entendre, à cause des sons gutturaux et des sons composés de plusieurs consonnes unies, comme *jl*, *tz*, *ts*. Presque tous les mots en sont terminés par des voyelles; mais il y a quelques exceptions, toutes très-dures, comme dans les mots en *ac*, *ec*, *ip*, *ij* et *ch*. Le *j* espagnol s'emploie très-souvent avec toute sa dureté; quelquefois il se joint à l'*l*, et

donne alors un son fort rude, comme *jla*. L'*u* nasal n'existe point; les sons de l'*f* et de l'*x* sont inconnus; le *ch* français et le *ch* espagnol sont communs. La langue canichana est peut-être celle qui offre le plus d'anomalies sous le rapport du commencement des mots. On a vu que dans les langues chiquitéennes les parties du corps avaient une lettre déterminée; cette même singularité se retrouve dans celle-ci, comme dans *Eicokéna*, joue; *Eucomété*, oreille, et *Eulot*, yeux, et s'étend à tout ce qui se rapporte au physique de l'homme; mais une anomalie plus grande encore, c'est que les mots qui expriment des objets matériels appartenant à la nature, les animaux, les plantes, les minéraux, et même les astres, commencent invariablement par un *N*, comme *Nicolara*, singe; *Nitij*, le coton; *Nisep*, un lac; *Nicojli*, le soleil. Les autres consonnes servent seulement pour les pronoms et pour les verbes, etc. Les adjectifs sont des deux genres. Le système de numération ne va que jusqu'à trois. La prononciation a beaucoup de rapport avec celle des Movimas et des Itonamas.

Le caractère est aussi anomal que les traits et le langage; ce n'est plus la franchise des Moxos, et leur sociabilité, non plus que la pusillanimité des Itonamas. Hardis au-delà de toute expression, les Canichanas sont entreprenans et indépendans, froids, dissimulés, peu scrupuleux surtout, taciturnes, tristes, insociables. Aussi voleurs que les Itonamas, ils le sont avec d'autant plus de raison, que les autres nations

les craignent au point de se laisser impunément piller par eux. Ils paraissent néanmoins susceptibles les uns envers les autres, d'un attachement dont ils ont donné plus d'une preuve; mais avec un tel caractère, n'est-il pas surprenant qu'ils se soient si facilement soumis au joug des Jésuites[1]?

D'après ce que nous en avons appris, leurs mœurs devaient être des plus guerrières; ils avaient une fortification formée de fossés, dans laquelle vivait une partie de la nation, qui, de là, faisait des incursions sur le territoire de ses voisins, les Iténès, les Cayuvavas, et surtout chez les Itonamas, qui ont toujours excessivement redouté les Canichanas. Ils enlevaient des prisonniers, qui, si nous en devons croire les relations[2], auraient été mangés dans des festins solennels. Principalement chasseurs et pêcheurs, l'agriculture était chez eux très-peu avancée. Ils aimaient les liqueurs fermentées. Aujourd'hui, au sein même des missions, ils ont conservé beaucoup de leurs usages primitifs et sont la terreur des autres nations, auxquelles ils dérobent les fruits et le produit de leurs champs, sans que celles-ci osent s'en plaindre, tant est grande la crainte qu'ils inspirent. Ils sont très-

---

1. Le père Eguiluz dit (p. 36) que les *Canicianas* se sont d'eux-mêmes réunis en grands villages, afin d'obtenir des missionnaires.

2. Père de Eguiluz, p. 36.

brusques et n'ont pas la moindre politesse. Seuls ils mangent les caïmans et les chassent avec adresse.

Leur industrie se bornait jadis à la confection des armes et des pirogues; aujourd'hui encore ce sont les moins industrieux de tous les habitans des missions de Moxos. Ils connaissent néanmoins le tissage et tout ce qu'on fabrique dans les missions.

Leur costume est celui des autres nations moxéennes: les hommes et les femmes ont le *tipoy;* mais, assez habituellement, les hommes ne portent que l'écorce des *ficus*.

Leur gouvernement paraît avoir été celui de nombreux caciques, les dirigeant lors des attaques. Leurs fortifications annonceraient parmi eux plus d'unité qu'on n'en trouve chez les autres peuples de la province; c'est bien probablement de là que sera venue la terreur qu'ils inspiraient à toutes ces tribus éparses, en dépit de leur petit nombre, comparé à celui de leurs voisins.

Nous ignorons complétement ce qu'était leur religion primitive. Seulement nous avons encore retrouvé un usage religieux qui s'est conservé, malgré le christianisme, celui de marquer l'âge de nubilité des jeunes filles par un jeûne de huit jours que celles-ci sont obligées de subir, et de se réjouir ensuite, par des libations, de cet heureux événement. Nous avons déjà vu cette coutume parmi les nations australes, et nous la retrouvons encore sur le versant oriental des Andes boliviennes. Les Canichanas sont très-mauvais catho-

liques; ils redoutent toujours leur *Yinijama* ou génie malfaisant.

Pour la couleur, les formes et la taille, les Canichanas tiennent aux Moxos; mais par les mœurs et les traits, ils se rapprochent plutôt des Tobas et des Mbocobis du Chaco. Leur langue, par ses anomalies, les place auprès des Moxos et des Chiquitéens. Nous croyons néanmoins que les Canichanas appartiennent au rameau moxéen; mais qu'ils y constituent une anomalie d'autant plus étrange, qu'ils sont entourés de peuples réunissant des caractères d'uniformité remarquables sous tous les rapports physiques. Nous pourrions peut-être trouver, dans l'influence d'un autre régime et de mœurs opposées, l'explication de tout ce qui distingue les Canichanas des autres nations.

NATION MOVIMA.

La nation Movima qui nous occupe en ce moment porte cette dénomination dans la province de Moxos, et elle-même se la donne aussi.

Au temps de la conquête de la province de Moxos, les Movimas habitaient les plaines de l'ouest du Mamoré, sur les rives du Rio Yacuma, à peu près par le 14.[e] degré de latitude sud, et par les 68.[e] et 69.[e] degrés de longitude ouest de Paris. Ils étaient divisés en nombreux villages sur les bords des rivières, ayant pour voisins, au sud et au sud-ouest, les Moxos; à l'est, les Canichanas, et au nord les Cayuvavas. Ils étaient séparés de ces nations soit par des plaines inondées, soit par des forêts.

Les Movimas ont tous été réunis par les Jésuites à la mission de Santa-Ana, située près du confluent du Rio Yacuma et du Rio Rapulo, l'un des affluens du Mamoré, et il n'en reste aucun sauvage. D'après le recensement, leur nombre, en 1830, était de 1,238 individus.

La couleur des Movimas est absolument la même que celle des Moxos.

Leur taille, plus élevée, est en moyenne d'un mètre 690 millimètres (5 pieds 2 ½ pouces); ce sont

tous de très-beaux hommes, et leurs femmes sont également remarquables par leur haute stature. Nous avons vu des jeunes filles de seize à dix-sept ans si grandes et si fortes, qu'elles pouvaient rivaliser avec l'autre sexe; et nous croyons que la taille, chez les femmes, est beaucoup au-dessus des proportions relatives qu'elles conservent ordinairement avec les hommes. Terme moyen, nous leur avons trouvé 1 mètre 620 millimètres (5 pieds).

Les formes des Movimas sont au moins aussi robustes que celles des Moxos, et en tout semblables, quant aux détails; seulement les femmes participent plus de celles des hommes. Les traits ne diffèrent en rien de ceux de la nation citée; ils annoncent beaucoup de douceur; mais, chez un grand nombre de femmes, on retrouve des traits masculins, et rarement cette délicatesse de détails qui caractérise l'autre sexe. En général, le nez paraît un peu plus large chez les Movimas que chez les Moxos.

La langue, quoique différente, pour le fond, des idiomes des autres nations de la province, se rapproche beaucoup, en raison de la dureté de ses sons et pour sa prononciation, de la langue des Canichanas et des Itonamas, quoiqu'elle soit plus dure encore que ces deux dernières. De même, elle a beaucoup de consonnes jointes ensemble, comme *tch, ch, chl, jn, jl, jr, lj* et *ts,* ce qui constitue des sons raboteux à l'oreille; la plupart des mots se terminent par des voyelles; néanmoins on y trouve

des consonnes, comme l'*l*, l'*n*, l'*m*, le *p*, l'*s*, et les sons composés du *ch* français et du *ch* espagnol. Le *j* espagnol est très-souvent employé; l'*u* nasal n'existe point, non plus que l'*f*. Au reste, cette langue n'a aucune anomalie apparente. Les adjectifs y prennent les deux genres. Le système de numération ne s'étend que jusqu'à quatre, et n'a aucun rapport avec les noms des doigts.

Le caractère des Movimas est absolument le même que celui des Moxos; ils ont un grand fonds de bonté et sont des plus sociables. Leurs mœurs ont également dû être identiques, si l'on en juge par leur genre de vie actuel; ils sont pêcheurs, chasseurs, navigateurs et agriculteurs. Leur industrie, à peu près semblable à celle des Moxos, est seulement beaucoup moins avancée, le tissage excepté. Le costume est le même que chez les autres nations de la province.

Nous avons lieu de croire que l'ancien gouvernement des Movimas présentait beaucoup d'analogie avec celui des Moxos. Ils sont aujourd'hui soumis au régime des missions.

Leur religion primitive est tout à fait oubliée; ils se souviennent néanmoins, qu'un génie malfaisant, appelé *Canibaba Kilmo*, causait tous leurs malheurs; ils avaient aussi la croyance d'une autre vie. Nous avons retrouvé quelques traces de leurs superstitions premières, comme celle de ne jamais tuer un serpent, dans la crainte de devenir lépreux; ou, lors-

qu'ils sont veufs, de ne jamais attaquer un jaguar, certains qu'ils sont alors de succomber.

En résumé, l'entière conformité des caractères physiques et moraux des Movimas et des Moxos, nous fait penser qu'ils appartiennent au même rameau, ne se distinguant de la nation type que par un langage tout à fait différent, et peut-être par plus de force corporelle.

NATION CAYUVAVA.

Dans la partie la plus septentrionale du cours du Rio Mamoré existe, à la mission d'Exaltacion, la nation nommée *Cayuvava* (prononcez Cayouvava). Quelques Espagnols écrivent *Cayubaba.*[1]

Cette nation, avant de se soumettre au christianisme, habitait la rive occidentale du Mamoré, à une quinzaine de lieues au-dessus de son confluent avec le Guaporé ou Iténès, sur les plaines entrecoupées de marais et de bouquets de bois qui caractérisent ces terrains. Les Cayuvavas étaient disséminés en tribus sur les bords de cette grande rivière, et sur les petits affluens des plaines de l'ouest[2], du 12.e au 13.e degré de latitude sud et au 68.e degré de longitude ouest de Paris. Leurs voisins étaient, au sud, les Movimas; à l'est, les Iténès; à l'ouest, les Maropas de Reyes, et, au nord, les Pacaguaras du Rio Béni. Ils étaient séparés, surtout des deux dernières nations, par des dé-

1. Père de Eguiluz, p. 35.

2. Si l'on devait en croire les matériaux sur lesquels Brué a construit ses cartes de l'Amérique méridionale, les *Cayubabas* habiteraient, d'après celle de 1826, jusqu'au 12.e degré de latitude sud, tandis que, dans celle de 1834, ils s'étendent jusqu'au 10.^{e}

serts d'une immense étendue. Tous Chrétiens, ils sont actuellement réunis dans la mission d'Exaltacion, sur la rive ouest du Mamoré, à douze lieues au-dessous de l'embouchure du Rio Yacuma. Le nombre des Cayuvavas était, en 1831, de 2,073 individus.[1]

Par la couleur, la taille élevée des hommes, leurs formes robustes, leurs membres replets, leurs traits réguliers et agréables, leur douce physionomie, les Cayuvavas ressemblent aux Moxos, dont ils ne diffèrent peut-être que par plus de sérieux dans l'aspect général, réunissant, du reste, tous leurs caractères physiques.

La langue cayuvava se distingue de toutes les autres langues de la province de Moxos, par le fond des mots; car, bien qu'elle présente encore un peu d'analogie avec les idiomes itonama, canichana et movima, pour la dureté de beaucoup de sons, elle est néanmoins plus euphonique. La complication des sons de consonnes réunies est assez fréquente. Celle de *dz* et de *dj*, devant des voyelles, est un peu dure; néanmoins alors la seconde consonne a toujours le son doux de la prononciation française. On retrouve encore, parmi les sons propres à cette langue, l'*u* légèrement nasal, le *z*, l'*e* muet, le *ch*, et des finales en *an* et *ain*, les seules, du reste, que terminent des consonnes, toutes les autres finissant invariablement par des voyelles.

1. Le père Eguiluz évaluait, en 1693, leur population à 3,000 âmes (p. 35).

Le son guttural du *j* espagnol est très-commun, ainsi que le *ch* de cette langue, et l'*l* est la seule lettre qui manque. Nous n'avons remarqué aucune anomalie. Les adjectifs sont des deux genres. Le système de numération n'a pas de rapport aux noms des doigts; mais il offre une particularité nouvelle. Les nombres, qui ordinairement ne se joignent à d'autres qu'après dix, sont joints, dans la langue cayuvava, dès le nombre six; ainsi toutes les autres langues américaines ont des noms différens jusqu'à dix; puis elles comptent *dix et un*, pour onze, tandis que chez les Cayuvavas les nombres ne changent que jusqu'à cinq seulement; pour six, on dit *Carata rirobo*, cinq et un; pour sept, *Mitia rirobo*, deux et cinq, et ainsi de suite, jusqu'à dix; puis commencent les dizaines, allant seulement jusqu'à cent.

Le caractère des Cayuvavas a beaucoup de rapports avec celui des Moxos; néanmoins nous le croyons meilleur. Ardens, hardis, entreprenans, industrieux, francs et loyaux, les Cayuvavas se font aimer de tous ceux qui les connaissent. Par les mœurs également, ils ne diffèrent pas des Moxos; seulement, les plus habiles rameurs de la province, les plus habiles pilotes du Mamoré, ils connaissent mieux la navigation que les autres Moxéens. Ils sont pêcheurs, chasseurs et agriculteurs. Jadis ils étaient guerriers redoutés. Sous le rapport de l'industrie, ils ne le cèdent en rien aux Moxos, surtout en ce qui a trait à l'agriculture. Le costume national est actuellement celui des Moxos.

Leurs armes, lorsqu'ils étaient sauvages, étaient l'arc, la flèche et la lance.[1]

Nous ne savons rien de positif sur leur ancien gouvernement; mais les huit sections qui les partagent à la mission d'Exaltacion[2], nous feraient croire que la nation a dû être divisée sous les ordres de chefs différens.[3]

Bons Catholiques, les Cayuvavas n'ont conservé de leur religion primitive que le nom d'un être protecteur de toutes choses, l'*Idaapa*, et celui d'un génie du mal, cause de tous les malheurs, le *Maïnajé*. Ils admettaient l'immortalité de l'âme. Ayant conservé quelques-unes des superstitions de leur état sauvage, ils croient, comme les Itonamas, empêcher la mort de sortir du corps d'un malade à l'agonie, en lui fermant la bouche et le nez. Les hommes ne se livrent à aucun travail pendant la menstruation de leurs femmes, et n'osent rien entreprendre lorsqu'ils sont veufs.

Les Cayuvavas, voisins des Moxos par tous leurs caractères, appartiennent évidemment au même rameau, comme nation distincte par le langage.

---

1. Père de Eguiluz, p. 35.

2. Ces sections ou *Parcialidades* sont les suivantes : *Maïsimaé*, *Maïdibochoké*, *Maïdépurupiñé*, *Maïrouaña*, *Maïauké*, *Maïdijibobo*, *Maïmajuya* et *Maïmosoroya*.

3. C'est chez cette nation que le père de Eguiluz (p. 35) avait placé le grand *Paititi*, *Dorado* ou *pays des Césars* de ces contrées.

NATION ITÉ OU ITÉNÈS.

Interrogée sur son nom, cette nation nous a dit s'appeler *Ité* et *Iten;* d'où nous avons conclu qu'elle avait donné ce nom à la rivière qui vient, de l'est, se réunir au Mamoré, vers le 12.e degré sud, et que les Brésiliens connaissaient sous celui de Guaporé. Dans la province, les Ités sont connus sous la dénomination de *Guarayos,* appliquée tour à tour aux Guaranis et aux Chapacuras, et qui, de même que celle de *Guaycurus,* donnée à toutes les nations du Chaco et à beaucoup de peuples du Brésil, a successivement désigné pour les Espagnols de ces contrées, tous les indigènes encore sauvages.

Les Iténès ont jusqu'ici conservé leur état primitif de liberté. Possesseurs du territoire compris entre le Rio Iténès et le Rio Mamoré, dans le delta formé par le confluent de ces deux rivières, jusqu'à une trentaine de lieues vers le nord, ils sont tous sauvages, et habitent les mêmes lieux où ils ont toujours vécu. Ils vivent divisés en hameaux dans l'intérieur des terres, au milieu des bois, ou sur les rives des ruisseaux affluens du Mamoré, et de là parcourent incessamment le Rio Iténès et le Rio Mamoré, ainsi que les forêts qui s'étendent au nord du premier. Le pays

qu'ils occupent est circonscrit entre les 12.ᵉ et 13.ᵉ degrés de latitude sud, et les 67.ᵉ et 68.ᵉ degrés de longitude ouest. Leurs voisins, avant la fondation des missions, étaient, au sud-est, les Canichanas; au nord-ouest, les Movimas, et à l'ouest, les Cayuvavas: ces mêmes nations les entourent encore aujourd'hui. Nous avons appris par quelques Iténès, captifs à Exaltacion, que leur nombre peut être de 1,000 à 1,200.

Autant que nous en pouvons juger par trois Iténès, les seuls que nous ayons vus, la nation ne doit en rien différer des Cayuvavas et des Moxos, pour la couleur, pour les formes, pour les traits; elle semble seulement avoir plus de sérieux dans la physionomie. L'un des trois Iténès, encore jeune, avait une figure des plus intéressante.

La langue des Ités est distincte des autres de la province, pour le fond et pour la prononciation; mais nous supposons qu'autrefois il y aura eu contact entr'eux et les Chapacuras; car il se trouve, dans les deux langues, quelques mots dont l'étroite analogie ne saurait être due au hasard; néanmoins tout est différent dans chacune. Celle des Iténès est, sans aucun doute, la plus laconique, la plus douce, la plus euphonique de toutes les langues américaines; tous les mots s'y terminent par des voyelles, et aucun ne contient de consonnes dures. Les sons gutturaux et nasals n'y sont pas connus, et les seuls composés de consonnes résultent de la jonction du *b* au *z* français, assez communs et sans dureté. Les lettres *f*, *g*, *j*, *l*, *x*

manquent absolument. Il n'y a aucune anomalie dans les substantifs; les adjectifs sont en même temps des deux genres. En un mot, la langue ité est la plus simple dans sa prononciation, comme la plus laconique dans ses formes; souvent une seule émission de son suffit pour indiquer un objet. Le système de numération des Iténès ne va que jusqu'à cinq, et n'a aucun rapport aux noms des doigts.

Leur caractère ressemble peu à celui des Moxos; mais il présente quelques rapports avec celui des Canichanas. Indépendans et fiers au-delà de toute expression, courageux jusqu'à la témérité et guerriers indomptables, ils ne paraissent pas manquer entr'eux de franchise et de bonté. Ils ont mieux aimé se voir décimer journellement depuis plus d'un siècle, que de se soumettre au zèle religieux des Jésuites ou au joug des Espagnols. Encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de la découverte, ils doivent sans doute le maintien de leur indépendance à l'union qui semble régner entr'eux.

Leurs mœurs sont fort singulières. Vivant en des hameaux, au milieu de leurs déserts, défendus par d'immenses marais ou par des forêts peu accessibles, ils ne s'occupent de la demi-civilisation qui les entoure, que pour se glisser, à l'aide de leurs pirogues, dans les petits affluens du Mamoré et de l'Iténès. Là ils épient les Indiens des missions et les soldats brésiliens du fort de Beira, les attaquent à l'improviste, surtout à la faveur de la nuit, et les tuent seulement

pour s'approprier des instrumens de fer. Chasseurs intrépides et pêcheurs infatigables, ils n'en sont pas moins agriculteurs. Jamais ils n'ont été anthropophages.

L'industrie chez les Iténès est assez bornée. Ils savent tisser et peindre ; mais ils excellent surtout dans l'art de confectionner leurs armes; leurs flèches sont armées d'un os pointu, et ornées d'une foule de dessins qui les rendent des plus curieuses. Leurs pirogues sont très-longues et peu larges. Leur costume paraît ressembler à celui des autres Indiens de la province; de même leurs femmes portent la chemise sans manches. Ils se peignent la figure, et les jours de gala s'ornent la tête de plumes artistement placées.

Leur gouvernement se réduit réellement à rien. Des caciques les conduisent au combat, sans avoir, du reste, aucune autorité.

Leur religion, sur laquelle nous n'avons que des notions très-vagues, se bornerait à craindre un génie malfaisant, connu sous le nom de *Tuméké* (Touméké).

Tous les caractères physiques des Iténès sont les mêmes que ceux des Moxos; leurs mœurs les rapprochent des Canichanas, tandis que leur langage, le plus doux de toute la province, a, malgré ses différences de prononciation, quelques mots voisins de celui des Chapacuras. En résumé, les Iténès appartiennent évidemment au rameau moxéen.

NATION PACAGUARA.

Cette nation, connue des Espagnols des missions de Moxos et des indigènes, sous le nom de *Pacaguara*, est appelée différemment par les Brésiliens. Nous en avons rencontré plusieurs hommes et plusieurs femmes, qui nous en ont appris le peu que nous en savons, et d'après lesquels nous avons cherché à en déterminer les caractères physiques.

Les Pacaguaras, qui ont habité de tout temps le confluent du Rio Béni et du Mamoré, vers le 10.e degré de latitude sud et du 67.e au 68.e degré de longitude ouest, forment de grands villages au sein des forêts bordant ces larges rivières. Ils sont, pour ainsi dire, en dehors du territoire de la province de Moxos, et appartiennent probablement à ces nombreuses nations disséminées sur les rives du Rio de Madeira, sur l'Amazone et sur ses affluens. Nous ne connaissons pas leurs voisins du nord; au sud, les plus proches sont les Iténès et les Cayuvavas; encore n'ont-ils de relations qu'avec ces derniers. Plusieurs fois on les amena à Exaltacion pour les convertir au christianisme; mais, comme on les a toujours trompés, tous sont rentrés dans leur asile primitif, sauf une douzaine d'entr'eux, restée à Exaltacion. Leur nombre total peut être de 1,000 environ.

Leur couleur nous a paru être, en tout, celle des Moxos. Leur taille, autant que nous avons pu en juger, serait peut-être un peu moins élevée; mais leurs formes et leurs traits réunissent tous les caractères de ceux des Moxos, et surtout des Cayuvavas par le plus de sérieux de leur physionomie.

Le langage *pacaguara*, tout en différant par le fond de celui des Cayuvavas, a néanmoins quelques rapports de prononciation avec ce dernier, et conséquemment par la dureté de ses sons, un peu d'analogie avec l'itonama, la canichana et la movima. On y trouve la complication de sons de consonnes réunies, tels que *tz*, *ts*, *dj* et *jn*, tantôt avec toute la gutturation de la prononciation espagnole, tantôt avec la prononciation plus douce des Français. Le *z*, le *ch* de cette dernière langue y sont fréquens; ainsi que ses diphthongues, comme *on*, *an*, et le son de l'*u*, pourtant plus nasal. Presque tous les mots se terminent par des voyelles, et il n'y a d'exceptions que pour les sons composés en *on* et *an*, et pour le *ch* français, sans qu'aucun de ces sons soit dur. Trois lettres, l'*f*, l'*l* et l'*x*, ne sont pas employées. Les adjectifs sont des deux genres à la fois; et la langue ne présente aucune anomalie. Le système de numération ne s'étend que jusqu'à dix et vient probablement du nombre des doigts.

Le caractère des Pacaguaras paraît ressembler à celui des Cayuvavas : même bonté, même hospitalité, même franchise, même loyauté; toutes vertus aux-

quelles ils joignent de la hardiesse et un génie entreprenant. Ils ont toujours été disposés à aider les Espagnols et les Brésiliens, sans néanmoins s'occuper jamais des querelles de ces deux nations. S'étant plusieurs fois laissé conduire dans les missions des Jésuites, ils se montraient disposés à se soumettre sans résistance aux règles de conduite qu'on aurait voulu leur imposer. Pour les mœurs, les Pacaguaras ont aussi un grand fond de ressemblance avec les Moxos; spécialement navigateurs, chasseurs, pêcheurs et agriculteurs, ils sont très-pacifiques et ne paraissent pas chercher à indisposer leurs voisins, avec lesquels ils vivent toujours en bonne intelligence. Leur industrie se borne au tissage des étoffes pour vêtemens et à la confection d'armes et de pirogues, semblables à celles des Moxos.

Leurs chefs, avec très-peu d'autorité, ne sont guère que de simples conseillers.

Nous n'avons obtenu d'autre notion sur leur religion que celle de leur croyance en un être bon, nommé *Huara*, et en un malin esprit nommé *Yochina*, pour lesquels ils n'ont pas de culte extérieur.

En résumé, nous croyons qu'en raison de leurs caractères physiques et moraux, les Pacaguaras appartiennent positivement au rameau moxéen.

TROISIÈME RACE.

BRASILIO-GUARANIENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Couleur jaunâtre. Taille moyenne. Front peu bombé. Yeux obliques, relevés a l'angle extérieur.

RAMEAU UNIQUE.

Couleur jaunâtre, mélangée d'un peu de rouge très-pâle. Taille moyenne, 1 mètre 620 millimètres. Formes très-massives. Front non fuyant. Face pleine, circulaire. Nez court, étroit. Narines étroites. Bouche moyenne, peu saillante. Lèvres minces. Yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur. Pommettes peu saillantes. Traits efféminés. Physionomie douce.

La race à laquelle nous avons imposé le nom de brasilio-guaranienne, du lieu qu'elle habite et du nom de la principale nation dont elle se compose, couvrait toute la partie orientale de l'Amérique méridionale, depuis les An-

tilles jusque près de la Plata. Étendue en latitude, du 34.e degré de latitude sud, au 23.e degré de latitude nord, sur l'immense surface de 1,140 lieues marines, du nord au sud, elle occupe encore, de l'est à l'ouest, des côtes du Brésil au pied des Andes, entre les 37.e et 65.e degrés de longitude ouest de Paris, une largeur de 560 lieues marines, ou mieux, presque tout le Brésil, le Paraguay, les Missions, les Guyanes et les Antilles. Elle est bornée au sud par le rameau pampéen, à l'est et au nord par la mer, à l'ouest par les Pampéens, les Chiquitéens, les Moxéens et les Antisiens.

Le pays des Brasilio-Guaraniens, quoique très-étendu, a néanmoins une grande uniformité dans sa composition. Plus de ces montagnes élevées aux sommets glacés, aux plateaux tempérés habités par les Péruviens; plus de ces plaines découvertes, arides ou inondées, où vivent les Pampéens; partout un sol ondulé, couvert de petites collines, de petites chaînes de montagnes, partout de nombreux cours d'eaux, des forêts imposantes, aussi anciennes que le monde; partout la végétation la plus active, sur un sol coupé de bouquets de bois, de petites clairières, où l'homme, divisé

et subdivisé en tribus nombreuses, vit isolément de chasse et de culture, au sein de l'abondance.

Parmi les nations que nous avons observées, deux seulement se rattachent à ce rameau; la première, celle des Guaranis, couvrait à elle seule toute la surface indiquée, enclavant la seconde, celle des *Botocudos*, et sans doute plusieurs autres qui nous sont inconnues, disséminées au sein des forêts, et sur les rives des fleuves et des rivières.

Le tableau suivant indiquera la population relative de ces deux nations.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE RACE PURE DE CHAQUE NATION.		TOTAL.
	CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	
Guaranis..........	222,036	16,100	238,136
Botocudos.........	„	4,000	4,000
	222,036	20,100	242,136

Nous n'étendrons pas plus loin nos généralités sur les Brasilio-Guaraniens. La description de la nation guaranie les renfermant toutes à elle seule, pour les caractères physiques et moraux, nous y renvoyons pour éviter les redites.

NATION GUARANIE.

Ce nom, porté d'abord par certaines tribus de cette grande nation, est ensuite devenu celui de la nation entière, et s'est vu, comme tel, admis dans presque toutes les langues. Nous croyons, avec ceux qui se sont trouvés plus à portée que nous d'étudier le guarani, que cette dénomination est une corruption du mot *Guarinì*[1] (guerre et guerrier); car nous le retrouvons, sous d'autres formes, dans les mots *Galibi*[2] (*Caribi*),

---

1. *Tesoro de la lengua guarani*, par le père Antonio Ruiz (1639), p. 130. *Guarânî, guerra* (guerre); *Guariny-hara, guerero* (guerrier).

M. d'Angelis (Table de *la Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 40), croit que *Guarani* vient de *gua*, peinture; de *ra*, tacheté, et de *ni*, signe du pluriel, ce qui signifierait les *tachetés de peinture*, ou *ceux qui se peignent;* mais nous ne voyons pas pourquoi l'on irait dénaturer les mots, les mettre pour ainsi dire à la torture, pour trouver une étymologie autre que celle que nous donnent les Dictionnaires, écrits par des hommes qui possédaient parfaitement la langue.

2. C'est évidemment une corruption du même mot. Nous ne croyons pas que *Galibi* soit une transformation de *Caribe;* ce serait le contraire, si l'on admet notre négative. D'ailleurs il n'y a réellement, dans ce nom, d'autre changement que celui de *gua* en *ca*.

Caribe[1] ou *Caraïbe*[2], qui n'en sont que des formes plus altérées encore, s'appliquant aux diverses tribus de la nation, qui se targuaient d'être les plus guerrières.

Avant de parler de l'extension du terrain occupé par cette nation, il est indispensable d'établir, en dehors des lieux que nous avons visités, les traces de ses migrations anciennes et modernes, en jetant, de proche en proche, des jalons dans les limites desquels on pourra renfermer la nation entière, telle que nous la comprenons. Nous partirons de la Plata, ses limites les plus méridionales, pour prendre ensuite ses points les plus occidentaux. D'après les historiens, nul doute qu'elle n'ait habité les îles du Parana à son embou-

---

1. *Caribe.* D'après les observations de M. de Humboldt (t. III, p. 359), cette nation se nommerait elle-même *Carina.* En supposant, comme pour les Galibis, que la première syllabe *gua* ait été changée en *ca*, comme il arrive souvent, et comme nous l'avons observé chez d'autres tribus des Guaranis, il n'y aurait d'autres différences entre *Guarini* ou *Carini* et *Carina*, que la terminaison en *a.* D'ailleurs, Rochefort lève les difficultés en disant (*Hist. des Ant.*, p. 455) que *Caribe* signifie *guerrier;* ce serait donc absolument le mot *guarani.*

2. On sait que le mot *Caraïbe*, adopté par les Français et par les Allemands, n'est qu'une corruption du mot *caribe*, admis seulement dans ces langues, et analogue au changement de London en Londres, de Paris en Parigi, etc.

chure, et le lieu nommé aujourd'hui San-Isidro [1], au 34.e degré de latitude sud. Si nous suivons, en le remontant, le Rio Parana, nous retrouvons des Guaranis, sous le nom de *Mbéguas* [2] et de *Timbuez* [3], au Barradero; plus haut, vers l'ancien fort de Santi-Espiritu, sous celui de *Carácarás* [4]. Nous les avons vus à Corrientes, au confluent du Rio Parana et du Paraguay, où ils se nommaient anciennement *Tapès* [5], et formaient jadis, comme maintenant encore, la masse de la population. On sait combien ils étaient nombreux sur le territoire occupé aujourd'hui par la capitale du Paraguay où, du temps de la conquête, ils étaient plus généralement connus sous le nom de *Carios*. [6] D'après le rapport le plus unanime des historiens [7],

1. Voyez *Fundacion de la ciudad de Buenos-Ayres, por Juan de Garay*, 1582 (première répartition des Indiens, p. 27), où l'on donne en propriété aux fondateurs les Guaranis des îles. (*Collection* de M. d'Angelis, et Azara, *Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 53.)

2. Rui Diaz de Guzman, *Argentina*, p. 133. (Écrite en 1602, imprimée à Buenos-Ayres, en 1835.)

3. Schmidel, *Viage al Rio de la Plata*, en 1534. Édition de Buenos-Ayres, p. 11.

4. Rui Diaz de Guzman, p. 10, 40.

5. *Idem*, p. 12.

Ce sont peut-être aussi les *Galgaisi* de Schmidel, p. 13.

6. Schmidel, p. 15, 17.

7. Rui Diaz de Guzman, p. 16.

Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, chap. I, p. 4; Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

c'est de ce point que vers 1541 une de leurs dernières grandes migrations traversa le Chaco, et, sous le nom de *Chiriguanos,* alla peupler le pied des derniers contreforts des Andes boliviennes, du 17.e au 19.e degré de latitude, où nous l'avons retrouvée. L'étude que nous en avons faite nous a prouvé qu'ils n'avaient rien changé à leur langue primitive. Nous pouvons en dire autant de ceux que nous avons rencontrés entre Santa-Cruz de la Sierra et Moxos, sous le nom de *Sirionos,* et entre Chiquitos et Moxos, sous celui de *Guarayos.*[1] Les auteurs[2] démontrent qu'ils habitaient encore le confluent du Rio Jaoru et du Paraguay, non loin de Matogrosso. Pour tous les points que nous venons d'indiquer, notre expérience personnelle et les rapports des écrivains nous assurent positivement que toutes ces tribus appartiennent à la souche mère du Guarani, dont elles ont les mœurs et le langage, sans presque aucune altération; mais il nous reste à remplir une tâche plus difficile; nous avons à prouver que des Guaranis ont aussi poussé leurs migrations sur le cours de l'Amazone et de ses affluens et sur celui de l'Orénoque.

Indépendamment de beaucoup de traits de mœurs, nous trouvons très-haut, sur le Rio Yapura, l'un des tributaires de l'Amazone, et à Porto dos Miranhas,

---

1. Voyez plus loin la description spéciale que nous donnons de cette tribu.

2. Rui Diaz de Guzman, p. 14.

plusieurs mots évidemment guaranis, comme celui de *Tata*, feu. Dans l'intéressante relation de MM. Spix et Martius, et dans la langue générale (*lengua geral*), qui n'est que le guarani plus ou moins corrompu, que ces savans voyageurs annoncent se parler sur une partie du cours du Marañon et de l'Amazone, nous voyons des preuves certaines que, si les tribus habitant ces lieux ne sont pas elles-mêmes guaranies, elles ont au moins dû admettre dans leur sein, à des époques antérieures[1] ou postérieures[2] à la conquête, des migrations de cette grande nation. Du reste, en lisant l'ouvrage de Rodriguez[3], on trouve partout soit des noms de nation qui sont évidemment guaranis, soit des noms de rivière, comme *Parana Guazu* et *Parana Mini*.

A mesure que nous nous éloignons de la patrie primitive des Guaranis, que nous croyons être le Brésil et le Paraguay, nous devons accumuler les preuves de leur présence sur un fleuve où ils ne pouvaient pas arriver aussi facilement que sur l'Ama-

---

1. Les communications des Omaguas du Marañon et des Otomaques de l'Orénoque sont au moins démontrées par ce qu'en dit M. de Humboldt, *Voyage*, édition in-8.°, t. VIII, p. 315.

2. MM. Spix et Martius en ont rencontré à Villa-Nova, et Texeira les a vus à l'embouchure du Rio Madeira.

3. *Marañon y Amazonas*. Madrid, 1684, liv. II, chap. 11, p. 131, etc.

zone; nous voulons parler de l'Orénoque. Nous les tirons, ces preuves, des savantes et judicieuses observations de M. de Humboldt, celui de tous les voyageurs qui a le mieux décrit ce pays; et, quoique les mœurs, les usages puissent nous les donner, nous les rechercherons aussi dans les langues des peuples, en mettant en regard quelques mots identiques, ou de source évidemment commune, comme on peut le voir par les suivans, choisis dans le petit nombre de ceux que M. de Humboldt a donnés:

FRANÇAIS.	GUARANIS du Paraguay.	CARIBES de l'Orénoque.	OMAGUAS de l'Orénoque.	MAIPURES de l'Orénoque.	TAMANAQUES de l'Orénoque.	PARENIS des affluens de l'Orénoque.	CHAÏMAS de Cumana.
Sorcier, médecin.	Paye [1].	=	=	=	Psiache [2].	=	Piache [2].
Mer, grande rivière.	Parana.	Parana [3].	=	Parana [4].	Parava [3].	=	=
Soleil.	Quaraçĭ.	=	Huarassi [6].	Kie [7].	=	Camosi [8].	Zis [5].
Lune.	Yacĭ.	=	Jacè [6].	Kejapi [7].	=	Keri [8].	=
Eau.	y̆ (pron. *u*).	=	=	Oueni [8].	Tuna [2].	Ut, [8] oueni.	Tuna [2].
Cabiai.	Capiiba.	Capigua [9].	=	=	Cappiva [9].	=	=
Tabac.	Pety̆.	=	Pete-ma [10].	=	=	=	=
Grand-père et Dieu.	Tamoî.	Tamussi [11].	=	=	=	=	=

1. Tous ces mots sont pris du *Tesoro de la lengua guarani*, par le père Antonio Ruiz (Madrid, 1639), et *Arte y Vocabulario de la lengua guarani*, par le même (Madrid, 1639). — 2. M. de Humboldt, *Voy.*, édit. in-8.°, t. III, p. 318. — 3. *Idem, ibidem*, p. 344; c'est le même mot dans la haute Guyane. *Loc. cit.*, t. III, p. 544. — 4. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 3. — 5. *Idem, ibidem*, t. III, p. 375. — 6. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 183. — 7. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 362. — 8. *Idem, ibidem*, p. 181. Une nation nommée *Paresi* vit aussi, à ce que nous avons appris, au nord de Diamantino, non loin de Matogrosso; serait-ce une tribu de cette même nation? — 9. M. de Humboldt, *Voy.*, t. VI, p. 207. — 10. *Idem, ibidem*, t. VIII, p. 316. — 11. *Idem, ibidem*, t. III, p. 323. Ce mot surtout est important; car il se rattache à d'anciennes traditions sur l'origine des Guaranis.

Nous n'avons pas toujours pu nous procurer les termes correspondans dans chacune des langues que nous venons d'indiquer; et par conséquent, il y a là beaucoup de lacunes à remplir; nous croyons néanmoins pouvoir déduire de la comparaison de ces mots entr'eux, la conséquence toute naturelle, que, si ces nations n'appartiennent pas au grand rameau guarani, il est au moins impossible de ne pas admettre qu'elles ont eu d'anciennes communications avec les tribus qui en dépendent, et même ont reçu dans leur sein des migrations assez considérables de la nation guaranie (peut-être sous le nom de Caribes[1]), pour que les principaux mots de cette langue aient passé dans celles des habitans des rives de l'Orénoque et de ses affluens, ainsi que dans celles des peuples de Cumana.

Si nous cherchons encore plus au nord des traces de ces grandes migrations, nous en trouverons de positives sur les nombreuses îles de l'archipel des Antilles; et quoique plusieurs auteurs aient voulu prouver que les Caribes (ou Caraïbes) sont venus du continent septentrional[2], tous les faits démontrent,

---

1. M. de Humboldt, *Voyage*, édition in-8.°, t. IX, p. 15, dit : « Partout à l'Orénoque nous avons trouvé les souve-« nirs de ces incursions hostiles des Caribes : elles ont été « poussées jadis depuis les sources du Carony et de l'Eve-« vato jusqu'aux rives du Ventuari, de l'Atacavi et du Rio « Negro. » *Voyage*, t. VII, p. 251, 255, 441.

2. *Petri Martyr*, p. 6. Rochefort, *Hist. nat. des Antilles*, p. 351 (Amsterdam, 1665), les fait venir des *Apalachites*

au contraire, que les guerriers qui subjuguèrent les habitans primitifs des Antilles, en y portant leurs lois, leurs coutumes, leur langage, sont des Guaranis, dont le mot Caribe n'est qu'une corruption, et qui, cédant à l'impulsion générale des migrations de cette nation du sud au nord, sont arrivés du continent méridional. Plus tard, nous chercherons à le démontrer par les mœurs. Suivons maintenant les traces que nous en fournit la langue caribe. (Voir le tableau ci-contre.)

---

de la Floride : il oublie, sans doute, que, p. 347, il signale une grande conformité de leurs mœurs et de leur langage avec ceux de la terre ferme, et que, p. 349, il a dit que les Caraïbes s'accordent dans leur prétention à descendre des Galibis des Guyanes.

C'est sans doute en s'attachant à la première énonciation de Rochefort, que M. Bory de Saint-Vincent fait venir de la Floride les Caraïbes et les Galibis (l'Homme, deuxième édition, t. II, p. 2, 3); erreur dans laquelle sont tombés plusieurs autres auteurs.

FRANÇAIS.	GUARANIS DU PARAGUAY ET GUARAYOS DE LA BOLIVIA. Prononciation espagnole.	Prononciation française.	OYAMPIS DE CAYENNE. Prononciation française.	GA[illegible] DE LA [illegible] Prononciation française.
Sorcier, médecin.	Paye[1].	Payé.	=	Piayé[1].
Mer, grande rivière.	Parana[1].	Parana.	=	Parant[5 6]. Baland[7].
Grand-père, le vieux du ciel.	Tamoi[1 2].	Tamoï.	Tamou-tairi[4]. Tamouchi[4].	Tamo[illegible]. Tamo[illegible].
Jeune, enfant.	Raï[1]. Rahu[2].	Rahu.	=	Heu[6].
Blanc (couleur).	Ty[1]. Moroti[2].	Ty. Moroti.	= =	= =
Noir (couleur).	Hu[1]. Suhu[2].	Hou. Souhou.	Epi ou[4].	Tibou[illegible][6].
Arc.	Guirapa[1]. Uraba[2].	Gouirapa. Ouraba.	Ourupapa[4].	Ourab[illegible][5 7].
Épine.	Yu[1].	You.	Gniou[4].	Aoura[5 9].
Herbe.	Caa[1].	Caa.	=	Carara[10].
Chaleur brûlante, Jour de chaleur, Fièvre chaude.	Araa[1]. Ara ali[1]. Ara cu[3].	Araa. Ara ali. Ara cou.	Carayeu[4].	Accole[illegible][7]
Manger.	Acarapii[1]. Ica ru[2].	Acarapii. Icarou.	=	=
Pleurer.	Ayaceo[1].	Ayaceo.	=	=
Toi.	Nde, ne[1].	Ndé, né.	=	Ne[11].
Il (pronom de compos.)	Ndi, ni[1].	Ndi, ni.	=	Ni[11].
Bien, bon, plus, etc. (diction affirmative la plus employée).	Catu[1].	Catou.	=	=
Qui ou que.	Aba[1]	Aba.	=	Anac[6].

1. Dictionnaire guarani (*Tesoro de lengua guarani*), par Antonio

2. Mots empruntés au vocabulaire que nous avons formé de la l[...] parlent les Guarayos du centre de la Bolivia.

3. Mots guaranis tirés d'un Dictionnaire manuscrit des Chiriguanos, [...]

4. Mots de la langue des Oyampis de la Guyane française, extrai[...] M. Leprieur, dans le *Bulletin de la société de géographie* (avril, 18[...]

5. Biet, *Voyage de la France équinoxiale en l'île de Cayenne*, [...]

6. Boyer, *Véritable relation de tout ce qui s'est fait et passé, etc.*, (Paris, 1654), avec vocabulaire galibi, p. 416, 404, 408, 397, 42[...]

7. Pelleprat, *Relation des missions des Jésuites dans les îles et da*[...] 1655), avec dictionnaire galibi, p. 16, 21, 22.

8. Laet, p. 641.

9. Dictionnaire galibi, etc. Paris, 1763 (compilation des autres a[...]

10. Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, p. 77. [...] comme désignant une espèce de luzerne.

11. Les pronoms *ni* et *ne* se voient évidemment dans leur adjon[...] [...]ire galibi, p. 20[...]

Nous espérons que la comparaison des différens mots de ce tableau en ferá reconnaître la source commune, ou tout au moins y accusera la présence de la langue guaranie; car, s'il n'en était pas ainsi, pourquoi la mer, les grands fleuves porteraient-ils les mêmes noms, depuis la Plata jusqu'aux Antilles, depuis le rivage oriental de l'Océan jusqu'au pied des Andes? Il est évident, que s'il n'y eût eu ni communication ni transmigration, ou si les peuples eussent eu une autre origine, la mer aurait porté un autre nom aux Antilles. Pourquoi aussi ces mots, qui tiennent aux croyances religieuses, qui s'appliquent à des pensées abstraites, peut-être à des souvenirs historiques, remontant au berceau de ces peuples, pourquoi les mots *Tamoï, Itamulou, Tamou-cailou,* le *grand-père,* le *vieux du ciel,* le *Dieu,* se trouvent-ils les mêmes? ainsi que le nom de celui qui le servait, le *Paye, Piache,* sorcier, prêtre et médecin tout à la fois? Pourquoi les substantifs, les adjectifs, les pronoms, les verbes, les adverbes, présentent-ils tout au moins des rapports immédiats, sinon toujours une identité parfaite de sons? Pourquoi le nom des armes est-il semblable, des armes, premier attribut d'un peuple guerrier; pourquoi tous ces rapports évidens, si ces mots n'appartiennent pas à la même langue? Nous croyons que ces comparaisons acquièrent encore une plus grande importance, et décident tout à fait la question, quand on considère que cette langue se trouve, sans interruption, sur tous les points intermédiaires, comme nous l'avons démontré

pour les Oyampis, pour les Galibis de la Guyane, pour les nations des rives de l'Orénoque; qu'elle se parle sur l'immense superficie du Brésil; que d'ailleurs, les Caraïbes eux-mêmes, d'après les traditions reproduites par les anciens auteurs, conservaient encore au temps de la conquête, le souvenir de leurs migrations[1] et avaient, dans toutes les îles, un langage et des coutumes uniformes.[2]

---

1. Rochefort, *loc. cit.*, p. 349, dit que les Caraïbes des Antilles s'accordent pour descendre des Galibis, et plus loin, p. 448 : « Ils ont la prononciation plus douce que les Ca-« raïbes du continent; mais, d'ailleurs, ils ne diffèrent « qu'en dialecte. »

Raymond Breton, *Dictionnaire caraïbe*, p. 229 : « Les « Caraïbes disent qu'ils sont venus du continent pour con-« quérir les îles. »

2. Oviedo, *Coronica de las Indias. De la Historia general de las Indias* (1547), liv. XVIII, fol. CLII, dit, à propos de la Jamaïque : « *De los ritos y ceremonias de la gente* « *de la isla de Santiago, no hablo, porque, como he dicho,* « *en todo tenia esta gente la costumbre y manera que los* « *Indios de la isla de Hayti y de Cuba.* » (« Je ne parle « pas des rites et cérémonies des habitans de l'île de San-« tiago (Jamaïque), attendu qu'en tout, comme je l'ai dit, « ils avaient les coutumes et les manières des Indiens de « l'île d'Haïti et de Cuba. »)

Rochefort, p. 448, dit : « Tous les Caraïbes des diverses « îles s'entendent entr'eux. » C'est aussi ce qu'écrit l'auteur du Dictionnaire caraïbe, le père Raymond Breton.

Si maintenant, abandonnant les îles, nous repassons sur le continent méridional, si nous suivons les rivages de la mer, en marchant vers le sud, pour arriver au point d'où nous sommes parti, nous y retrouvons, comme nous l'avons indiqué, des traces sensibles du passage des Guaranis. A la Guyane, les langues galibi[1] et oyampi[2] ne sont que des dialectes peu différens de la langue primitive, et là des tribus entières sont déjà guaranies. Plus au sud, sur la côte du Brésil, se trouvent partout des indices du guarani: les noms de rivières, de montagnes, tout ce qui tient au sol, porte encore sur les cartes des dénominations qui appartiennent à cette langue, et sur le territoire on parle presque en tous lieux la *lengua geral,* qui n'est autre que le guarani. D'ailleurs, les descriptions des peuples et les Dictionnaires publiés par les anciens auteurs, nous en donnent une preuve on ne peut plus concluante[3]. A l'embouchure de l'Ama-

---

1. Voyez tous les Dictionnaires galibis que nous avons cités à propos de notre tableau.

2. Voyez le Dictionnaire oyampi publié par M. Leprieur, dans lequel on reconnaît la langue guaranie à peine altérée.

3. *Os quaes ainda que estejam divisos, et aja entre elles diversos nomes de nacôen, todavia na semelhança, condiçam, costumes, et ritos gentilico todos sam hûs.* (Car, quoiqu'ils soient divisés en plusieurs nations qui ne portent pas le même nom, leur figure, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs cérémonies religieuses sont absolument les mêmes.) *Historia da provincia Sancta-Cruz,* p. 33 (Lisbonne,

zone[1], à Pernambouc[2], et de là jusqu'à Rio de Janeiro[3]; de ce dernier point à l'île Sainte-Cathe-

---

1576), et traduction française de M. Henri Ternaux, p. 108. Nous devons à la complaisance toute particulière de M. Ternaux la connaissance de l'original de cet ouvrage, des plus rare. M. Noyer, *Mémoire sur les naturels de la Guyane,* 1824, p. 10, dit que la langue galibi s'étend sur toutes les Guyanes.

1. Padre de Acuña, *Amazonas,* chap. 68.

2. Marcgrave, *Historia naturalis Brasiliæ* (1648), liv. VIII, p. 282, le prouve par les tribus des *Tapuyis* des environs de Pernambouc, dans lesquelles on retrouve les noms de *Cariri vasu* (les grands Guaranis), et de *Cariri jou* (Guaranis jaunes), etc.; et, d'ailleurs, tout ce qu'il dit de leurs mœurs s'y rapporte parfaitement. Le dictionnaire qu'il reproduit, d'après le père Joseph Anchieta, liv. VIII, p. 276, est conforme au Dictionnaire de la langue guaranie, qui se parle au Paraguay. Ce Dictionnaire est celui du père Antonio Ruiz.

Pernambouc vient de *Paranambu.*

Les Tupinambas, les premiers habitans de Pernambouc, étaient aussi des Guaranis (*Roteiro geral,* chap. 150), et couvraient une grande partie de la côte. (*Corografia Brasilica,* t. V, p. 92, 112, etc.)

3. *Voyage de Magellan,* relation de Pigafetta, p. 15.

Voyez dans notre *Voyage dans l'Amérique méridionale,* partie historique, t. I, chap. 2, p. 28, ce que nous avons dit des habitans primitifs des environs de Rio de Janeiro, appartenant tous, sans aucun doute, à la nation guaranie.

Voyez *Roteiro geral,* chap. 58.

Brito Freyre, liv. I, n.° 61. Voyez *Memorias historicas de*

rine[1], et en suivant la côte jusqu'à la Lagoa dos Patos et Lagoa Mirim[2], au 34.e degré de latitude sud, il n'y avait presque partout que des tribus de Guaranis.

On voit donc que la nation qui nous occupe s'est étendue depuis les rives de la Plata jusqu'aux Antilles, c'est-à-dire du 34.e degré de latitude sud au 23.e degré de latitude nord, ou sur l'immense surface de 1,140 lieues marines du nord au sud. Elle habite encore aujourd'hui, de l'est à l'ouest, des côtes du Brésil au pied des Andes boliviennes, entre le 37.e et le 65.e degré de longitude ouest de Paris, ou 560 lieues marines. En donnant ces points extrêmes comme limites des Guaranis, nous ne voulons pas faire entendre que la nation couvre entièrement de ses tribus la superficie qu'ils renferment, superficie à peine au-dessous de celle de notre Europe; aussi devons-nous chercher à distinguer la patrie originaire des Guaranis, le lieu où ils sont autocthones, des contrées qui n'ont été

Rio de Janeiro, liv. I, chap. 1. *Expedicion de Mendo da Sa* (1567).

Schmidel, édition de Buenos-Ayres, dit, p. 6, que les Tupis de Rio de Janeiro, vus par lui en 1531, avaient une langue peu différente des *Carions* du Paraguay. *Tapis* est le même mot que *Tapès*, nom des premiers habitans de Corrientes et des missions.

1. *Comentario de Àlvar Nuñez Cabeza de Baca* (Barcia, *Historiadores primitivos*, p. 5).

Rui Diaz de Guzman, p. 5.

2. Rui Diaz de Guzman, *Argentina*, p. 4 et 5.

qu'envahies ou partiellement occupées par leurs hordes guerrières.

D'après nos propres observations, d'après les faits consignés dans les historiens du temps de la conquête du nouveau monde, nous devons supposer que la nation guaranie habitait primitivement tout le sud du Brésil, du bord de la mer à la Laguna Mirim [1], où elle confinait vers le sud, avec les Charruas de la Banda oriental de la Plata, dont elle était séparée par la Sierra de San-Ignacio, qu'elle suivait vers l'ouest, couvrant toutes les provinces actuelles du Rio Grande do Sul [2], de Santa-Catalina [3], de San-Paulo [4], de Rio de Janeiro [5], ainsi que la plus grande partie de Minas Geraës, et, sous le nom de Tupinambas et Tupis [6], etc.,

---

1. Rui Diaz de Guzman, p. 4.

2. Vasconcellos, *Chronica da compania de Jesus do estado do Brasil,* liv. I, n.° 62, sous le nom de *Carios;* on les appelait aussi *Cariges,* le même nom que ceux du Paraguay.

Rui Diaz de Guzman, p. 4.

3. *Comentario de Alvar de Nuñez Cabeza de Baca* (*Historiadores primitivos* de Barcia, p. 4, 5).

Rui Diaz de Guzman, p. 5.

4. *Comentario, etc.,* p. 8.

Rui Diaz de Guzman, p. 7, 8, 15.

5. *Memorias historias de Rio de Janeiro, por Pizarro e Araujo,* t. I, liv. 1, chap. 1, n.° 18.

Schmidel, p. 6, 55.

6. Voyez *Corografia Brasilica.*

Padre de Acuña, *Amazonas,* chap. 68.

presque tout le littoral du Brésil[1], où elle enveloppait souvent, vers le nord, des tribus qui lui étaient étrangères. Sur les possessions espagnoles les Guaranis occupaient en entier, sous le nom de *Tapès*, les provinces des missions[2], celle de Corrientes, le sud du Paraguay[3], sans jamais passer à l'ouest de la rivière de ce nom. Telle est, à peu près, l'extension primitive de la nation guaranie, telles sont du moins les provinces où, tout en se divisant en une multitude de tribus distinguées par divers noms, elle formait un corps compacte d'hommes parlant tous la même langue, et se rattachant, sans aucun doute, à une origine commune.

Passons aux migrations des Guaranis, aux routes

---

1. *A lengoa de que usan toda pela costa he huna* (la langue qu'on parle partout sur la côte est une). Pero de Magalhanes de Gandavo, *Historia da Santa-Cruz*, p. 33. *Lisboa*, 1576.

Voyez Vasconcellos, §. 152.

2. Rui Diaz de Guzman, p. 7.

Gonzalo de Doblas, *Memoria historica, geografica, politica, etc., de la provincia de Misiones*, écrite en 1785, imprimée en 1836 à Buenos-Ayres, p. 5.

Corografia Brasilica, I, p. 157. C'est sans doute une dénomination corrompue de Tupis.

3. Rui Diaz de Guzman, p. 2.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman*, p. 96, 6.

qu'ils ont pu suivre, et cherchons le point où ils se sont arrêtés. Presque toujours stationnaire, l'homme que la nature a placé au sein de forêts épaisses, ne saurait se représenter des régions lointaines; aussi croyons-nous que trois circonstances locales distinctes peuvent seules engager un peuple à voyager, en lui révélant l'étendue du sol qu'il habite : 1.° le littoral de la mer dont le vaste horizon lui montre sans cesse des terres nouvelles : à peine a-t-il doublé un cap, qu'il en découvre un nouveau, et l'éloignement même de cette terre, encore perdue à l'horizon, lui inspire le désir de la connaître; 2.° le cours d'un fleuve qui, par le volume de ses eaux, lui dévoile une extension immense, une contrée inconnue, qu'il poursuit soit en le remontant, soit en le descendant; 3.° enfin, une plaine qui, facilement franchie, lui permet d'apercevoir au loin des collines, des montagnes, annonçant un pays nouveau. Stimulés par l'espoir de montrer leur courage, par le désir de conquérir de nouvelles compagnes, dont la possession était un honneur, les Guaranis ont émigré, en suivant les trois routes que nous venons de tracer.

Vers le sud, nous les voyons s'arrêter au lac Mirim, où les fiers Charruas, plus guerriers qu'eux encore, les empêchaient d'atteindre les rives de la Plata; mais des provinces des missions de Corrientes ou du Paraguay, descendant le cours du Paraguay et du Parana, ils sont venus, par tribus, s'enclaver au milieu des nations belliqueuses des plaines. C'est ainsi,

sans doute, que, sous le nom de *Gualachos*[1], ils ont habité les îles du Rio de Coronda, au-dessous de Santa-Fe; que sous celui de *Carácarás*[2] ils se sont fixés à Santi-Espiritu; au Baradero, sous celui de Timbuès et sous celui de Mbéguas[3]; et qu'enfin ils sont arrivés jusqu'aux nombreuses îles qui obstruent la jonction du Parana et du Rio Uruguay, sur les bords de la Plata, près de Buenos-Ayres[4]. C'est encore du Paraguay, mais à une époque connue (1541), qu'on vit un corps de 4,000[5] Guaranis traverser le Chaco, sous prétexte de fuir le châtiment dont les Portugais menaçaient les meurtriers d'Alexo Garcia[6]; et, franchissant les plaines, aller à près de deux cents lieues au nord-ouest se fixer, sous le nom de Chiriguanos, au pied oriental des Andes boliviennes, où nous les avons retrouvés. Enfin, peut-être antérieurement, les Sirio-

---

1. *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 10.
Schmidel, p. 13.
2. Rui Diaz de Guzman, p. 10.
3. *Idem*, p. 10.
Schmidel, p. 11.
4. *Actas de la fondacion de Buenos-Ayres*, en 1582, p. 28.
Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 53.
5. Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, chap. I, p. 4.
6. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 4.
Rui Diaz de Guzman, p. 17, 18.
Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

nos des rives du Rio Piray, près de Santa-Cruz de la Sierra, sont-ils venus par la même route, ainsi que les Guarayos, que nous avons rencontrés au sein des forêts qui séparent les grandes nations distinctes des Chiquitos et des Moxos. La tribu qui paraît avoir habité au confluent du Rio Paraguay et du Rio Jaoru [1], a sans doute remonté le Rio Paraguay. Comme sur tous les points de la côte, depuis la partie primitivement habitée par les Guaranis, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, nous reconnaissons des traces évidentes de cette nation, nous devons supposer qu'elle a suivi tout le littoral, et qu'ensuite, à diverses époques, soit antérieures, soit contemporaines à la conquête, elle a, dans ses pirogues, remonté le grand fleuve et ses affluens, jusqu'au Yapura et la rivière de Madeira [2]. Ce sont encore des tribus de Guaranis qui, cédant à l'impulsion des migrations du sud au nord, ont suivi la côte; et, sous les noms de Galibis, de Caribes, ne pouvant s'arrêter dans leurs conquêtes, ont passé aux Guyanes, remonté l'Orénoque, et sont enfin arrivées aux Antilles, où les premiers Européens les ont rencontrées.

---

1. Rui Diaz de Guzman, p. 14.

2. Hans Stade, *Wahrhaftige Historia und Beschreibung einer Landschaft* (Francfort, 1536), parle des Tupinambas. MM. Spix et Martius les ont rencontrés à *Villa-Nova*, et Texeira, en 1739, les trouva à l'embouchure du Rio de Madeira.

Nous avons cru devoir nous étendre sur ce qui se rapporte au lieu d'habitation des Guaranis, leur extension et leur nombre leur faisant jouer le premier rôle parmi les nations américaines : ce fait, que le premier nous avons reconnu, jette, il nous semble, un grand jour sur les migrations des peuples.

Avant de considérer la nation sous ses rapports physiques, nous ajouterons un mot sur les races avec lesquelles elle s'est trouvée en contact, et sur les nombreuses tribus qui la composent.

Comme nous l'avons dit, elle avait pour voisins, au sud, les Charruas et les Querendis des Pampas ou Puelches; sur les rives du Parana, les Mbocobis, les Tobas; ces derniers encore sur les rives du Paraguay, où, au nord, différentes petites nations étaient enclavées dans son sein. Au Brésil, elle entourait aussi plusieurs nations distinctes, les Botocudos, par exemple, anciens Aypures, et beaucoup d'autres, dont nous ne traiterons pas, ne les ayant pas vues; tandis que, dans la Bolivia, ses tribus se trouvent entre les Quichuas, les nations du Chaco et celles de Chiquitos et de Moxos.

Si nous voulons jeter un coup d'œil sur la synonymie des Guaranis, sur les noms que portaient au temps de la conquête et que portent encore leurs diverses tribus, nous serons réellement effrayé de leur nombre, et un volume de recherches suffirait à peine pour les discuter toutes convenablement; car la même tribu, changeant de lieu, de chef, changeait en même

temps de dénomination : de là cette immense quantité de nations prétendues éteintes; puis chaque historien, selon la manière dont il avait entendu le nom, selon l'orthographe qu'il lui donnait, en créait aussi de nouveaux, que les compilateurs reproduisaient en les copiant sans critique les uns les autres, en dénaturant eux-mêmes ces noms, et en ouvrant ainsi une nouvelle source d'erreurs. D'un autre côté, les Espagnols, les Portugais, les Français, les Anglais, les Hollandais, chacun suivant sa manière d'écrire, suivant le génie de sa langue, présentaient les mêmes dénominations sous une forme différente, ce qui les multipliait gratuitement. La meilleure preuve que nous puissions en donner, est la compilation, très-bonne d'ailleurs, qu'en a faite M. Warden, dans l'*Art de vérifier les dates*, où, pour le Brésil, il indique 387 nations[1], et pour la Guyane française seulement 104[2], ce qui en donne 491 pour les lieux où il y avait le plus de Guaranis. Nous ne croyons pas exagérer en établissant, d'après l'inspection de l'origine de ces noms de nations, que plus de 400 doivent appartenir à la nation guaranie, ne faisant que désigner des tribus dont les dénominations ont été dénaturées par l'orthographe. Si, indépendamment des noms de tribus déjà indiqués, nous voulons donner une courte synonymie pour les lieux qui nous occupent plus particulièrement, nous

1. *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 120 et suiv.
2. *Idem*, t. XV, p. 47.

verrons les Guaranis, sous le nom d'*Arachanes,* au Rio Grande do Sul[1]; de *Mbéguas* et de *Timbuès,* au Baradero; de *Carácarás,* au-dessous de Santa-Fe; de *Tapès,* à Misiones; de *Carions,* au Paraguay; de *Guayanas,* près de la grande cascade du Parana[2]; enfin, nous les avons retrouvés, sous celui de *Guarayos,* entre Moxos et Chiquitos en Bolivia; de *Sirionos* et de *Chiriguanos,* près de Santa-Cruz de la Sierra. Nous bornerons là cette nomenclature fastidieuse, pour embrasser un autre point de vue non moins embrouillé, celui du nombre actuel des Guaranis.

En ne nous occupant que des lieux que nous avons visités ou qui les avoisinent le plus, nous voyons, qu'en 1612 Rui Diaz de Guzman[3] avait connaissance des chiffres suivans, sans doute approximatifs:

Arachanes du Rio Grande.	20,000
Guaranis de la Lagoa dos Patos.	10,000[4]
A reporter. . .	30,000

1. *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 4.

2. Gonzalo de Doblas, *Memoria historica, etc., sobre la provincia de Misiones,* p. 51. M. de Humboldt, qui, près de Cumana, a rencontré une nation sous ce même nom, dit que la langue paraît appartenir au grand rameau caribe. (*Voyage*, édit. in-8.°, p. 418.)

Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 75, en fait à tort une nation distincte.

3. Voyez *Argentina,* p. 4, 5, 8, 10, 97, 98.

4. M. d'Angelis, table du même ouvrage, met par erreur, sans doute, un zéro de plus, et donne 100,000 au lieu de 10,000.

Report. . .	30,000
Du Rio Ubai à San-Pablo.	200,000
Au Rio Paranà Pane et Atibijiba	100,000
Aux environs de l'Assomption du Paraguay	27,000
A l'Espiritu Sànto	8,000
	365,000.

Ainsi cet auteur, sans parler des Guaranis du haut Pérou, élevait leur nombre à 365,000. Nous ne discuterons pas ce chiffre, qui nous semble, pour quelques points, un peu au-dessous de la vérité, mais qui, en revanche, doit être exagéré pour d'autres. En 1717, le père Fernandez [1] accordait à la seule province des Missions 121,167 Guaranis. En 1744, dans la même province, selon Gonzalo de Doblas [2], on n'en comptait plus que 84,606, qui s'étaient élevés à 100,000 lors de l'expulsion des Jésuites en 1767, et à l'époque où écrivait l'auteur cité (en 1785), ce nombre était descendu à 70,000; mais si nous voulons rentrer en des limites plus modernes et plus exactes, nous les trouverons dans les chiffres donnés, en 1801, par Azara [3], auxquels nous ajoutons ceux des Guaranis du haut Pérou, dont nous avons eu des recensemens faits en 1831.

1. Padre Fernandez, *Memoria historica de los Chiquitos.* Gonzalo de Doblas, *Mem. hist. de la prov. de Misiones*, p. 5.

2. *Memor. historica sobre la prov. de Misiones*, p. 5.

3. *Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 338 (tableau).

	Chrétiens.	Sauvages.	Total.
Guaranis de la province des Missions et de Corrientes.	40,355 [1]	=	40,355
Guaranis de la province du Paraguay	26,715 [2]	=	26,715
Chiriguanos de la Bolivia.	3,966 [3]	15,000	18,966
Guarayos de Bolivia. .	1,000	100	1,100
Sirionos de Bolivia . .	=	1,000	1,000
Guaranis du Brésil. . .	150,000 [4]	=	150,000
	222,036	16,100	238,136

1. Il est positif qu'on ne pourrait retrouver les habitans de la province des Missions où il n'existe plus aucune bourgade; mais ils n'ont pu qu'être dispersés aux environs et non pas anéantis; aussi regardons-nous encore ce chiffre comme vrai.

2. Azara, dans ce recensement, n'a pas compris tous les Guaranis, à peu près aussi nombreux, qui habitaient les villes et paroisses.

3. Nous n'avons pas non plus indiqué les Chiriguanos répartis sur les fermes et dans la ville de Santa-Cruz de la Sierra.

4. D'après les renseignemens recueillis à Lisbonne par M. Balbi, M. de Humboldt (*Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, in-8.°, t. IX, p. 179, et t. XI, p. 164) porte, en 1819, le nombre des indigènes brésiliens à 259,400; somme reproduite dans la *Miscelanea hispaño-americana*, t. II, p. 299. Si nous comparons ces données avec celles publiées en 1822 par Veloso de Oliveira, t. I, §. 4; lequel

Abordons, enfin, la description physique des Guaranis.

Leur couleur, dont nous avons pu juger sur un très-grand nombre d'individus, tant à la frontière du Paraguay qu'en Bolivia, les distingue tout à fait des autres rameaux décrits : elle est jaunâtre, un peu rouge et très-claire [1]; c'est, en un mot, la teinte qu'on accorde

---

donne 800,000 Indiens sauvages et catéchisés, si nous les comparons également aux renseignemens que vient de nous communiquer M. le vicomte de Santarem, sur les notes que lui avait remises, antérieurement à ces époques, le père Damazo, conservateur de la bibliothèque royale de Rio de Janeiro, et d'après lesquelles les Brésiliens indigènes sont au nombre de 1,500,000, on trouvera si énormes les différences entre ces diverses sommes, qu'il en faudra conclure que nous n'avons encore rien de positif relativement à la population indigène du Brésil. Aussi, en donnant le chiffre de 150,000 comme Guaranis du Brésil, nous nous rapprochons davantage de la somme indiquée par M. de Humboldt, tout en étant bien certain d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité; car les provinces entières de *San-Paulo* et du *Rio grande do Sul* ne sont habitées que par des Guaranis. C'étaient aussi les premiers habitans de la plus grande partie du littoral de l'océan atlantique jusqu'aux Guyanes, où ils se retrouvent encore, soit soumis, soit sauvages.

1. Oviedo, au seizième siècle, dans son Mémoire dédié à Charles V, *De la Isla española*. Barcia, *Historiadores primitivos*, chap. III, p. 5, dit : *Color loros claros* (couleur jaune-clair).

généralement aux peuples océaniens, mais moins jaune que celle-ci. Elle n'a pas non plus cet aspect brun qui caractérise les peuples des montagnes et ceux des plaines. La nuance n'est pas partout la même, et nous avons observé que la localité influe beaucoup sur son intensité : les Guaranis de Corrientes et les Chiriguanos de Bolivia ont une teinte infiniment plus foncée, parce qu'ils habitent les plaines ou des lieux découverts, tandis que les Guarayos et les Sirionos, qui vivent constamment au sein de forêts impénétrables aux rayons du soleil, ne le sont pas beaucoup plus que nombre d'hommes de nos contrées méridionales.

La taille est en général peu élevée chez les Guaranis[1] : dans les provinces de Corrientes et des Missions nous avons trouvé qu'en moyenne elle s'élevait rarement à 1 mètre 62 centimètres (5 pieds); les Chiriguanos nous ont offert des proportions un peu plus grandes, chez eux pourtant il est rare de rencontrer un homme de 1 mètre 73 centimètres (5 pieds 4 pouces). Les Guarayos ont subi une modification qui tient peut-être aux conditions favorables d'existence des lieux qu'ils

---

1. Oviedo, *De la Isla española.* Barcia, *Historiadores*, chap. III, p. 5, dit : *La gente de esta isla es de estatura algo menor que la de España.* (Les habitans de cette île sont de stature un peu moindre que celle des Espagnols). Chap. X, p. 12, il dit encore : « *Estos Indios de tierra ferme son de* « *misma estatura y color que los de las islas.* » (Les Indiens de la terre ferme sont de même stature et couleur que ceux des îles.)

habitent[1]; aussi atteignent-ils la taille moyenne de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les femmes sont le plus ordinairement petites, et conservent des proportions souvent au-dessous de la taille relative que nous leur voyons en Europe; leur taille moyenne est de 1 mètre 490 millimètres[2]; la seule tribu des Guarayos fait encore une exception à cet égard; car chez elle la taille des femmes se rapproche beaucoup de celle des hommes. Les formes du corps, chez les Guaranis, sont généralement on ne peut plus massives; la poitrine est élevée, le corps d'une venue, les épaules larges[3], les hanches grosses, les membres très-replets,

1. La grande taille que M. de Humboldt (*Voyage*, édit. in-8.°, t. IX, p. 11) a trouvée aux Caraïbes de l'Orénoque (de 5 pieds 6 pouces à 5 pieds 10 pouces), est sans doute une anomalie dans la nation, comme le croit cet illustre savant (t. III, p. 355); il faudrait admettre qu'ils se sont trouvés encore en des circonstances plus favorables, qui ont modifié la taille médiocre qui leur est propre.

2. La description que Rochefort donne (p. 351) des Caraïbes est parfaitement en rapport avec nos observations; il en est de même des relations suivantes.

Quatuor Americi Vespulii navigationes. Navigatio prima de moribus ac eorum vivendi modis. Saint-Dié, 1507.

Historia de colon., p. 20. Barcia, *Historiadores primitivos.*

3. Rochefort, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 351 (1665), dit, en parlant des Caraïbes, qu'ils sont de moyenne taille, et qu'ils ont les épaules larges; caractères parfaitement en rapport avec ce que nous avons vu.

arrondis et sans muscles saillans; les mains et les pieds sont petits. Comparativement aux nations des plaines, on reconnaît de suite un Guarani à ses larges proportions. Les femmes présentent les mêmes formes; elles sont on ne peut plus massives, larges et courtes; elles ont tout ce qu'il faut pour être vigoureuses, pour résister aux travaux pénibles et pour être propres à la reproduction; leur gorge est toujours volumineuse et très-bien placée. Tels sont les caractères que nous avons trouvés chez les Guaranis des missions et parmi les Chiriguanos. Les Guarayos, au sein de leurs belles forêts humides, ont eu les leurs modifiés, sans doute, par l'influence locale, si puissante et si productive: les hommes et les femmes ont de belles proportions, presque européennes, quoiqu'un peu plus lourdes; la peau très-lisse et fine, le maintien en même temps fier et gracieux.

Les traits des Guaranis se distinguent au premier coup d'œil de ceux des nations pampéennes : leur tête est arrondie, non comprimée latéralement; leur front ne fuit pas en arrière; il est, au contraire, élevé, et son aplatissement, dans quelques-unes des tribus, tient à des causes artificielles[1]. La face est presque

---

1. Rochefort, *loc. cit.*, p. 437, dit, en parlant des Caraïbes, le front et le nez aplatis, « mais par artifice et non pas naturellement; car leurs mères les leur pressent à leur naissance, « et continuellement pendant tout le temps qu'elles allaitent. »

On trouvait encore des têtes aplaties chez les habitans de

circulaire[1], le nez court, très-peu large, à narines beaucoup moins ouvertes que celles des peuples des plaines; la bouche moyenne, quoiqu'un peu saillante; les lèvres assez minces, les yeux petits, expressifs, toujours relevés à leur angle extérieur, et quelquefois comme bridés à cette partie[2]; le menton rond, très-court et n'avançant jamais jusqu'à la ligne de la bouche; les pommettes, non prononcées dans la jeunesse, saillent un peu plus dans l'âge avancé; les sourcils sont bien arqués, très-étroits, les cheveux longs, droits, gros et noirs; la barbe, chez les tribus du Paraguay et des missions, ainsi que chez les Chiriguanos, se réduit à quelques poils courts, droits et

---

la Guyane. Barrère, p. 239. La même coutume avait lieu chez les Omaguas des îles du Maranhan. *Corografia brasilica*, t. II, p. 326.

Oviedo, liv. III, chap. 5.

D'ailleurs Oviedo, au seizième siècle, disait qu'ils ont *la frente ancha* (le front large). *De la Española.* Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, chap. III, p. 5.

1. On peut voir des figures guaranies très-ressemblantes dans le beau *Voyage au Brésil*, par M. Debret, pl. 23, 24, 25.

2. Rochefort, *loc. cit.*, p. 351, dit des Caraïbes des Antilles : « Visage rond, ample, yeux petits, noirs, aussi « bien que les Chinois. » N'y a-t-il pas ici encore une concordance parfaite avec les Guaranis?

M. Auguste de Saint-Hilaire a aussi reconnu le caractère des yeux relevés ou bridés à leur angle extérieur. *Voyage*, chap. XVII.

peu nombreux seulement au menton et au-dessus de la lèvre supérieure. Nous nous sommes bien assuré que ce peu de barbe ne provient pas de la coutume de l'épilation, comme chez beaucoup des tribus sauvages, l'ayant trouvée la même chez les Guaranis soumis au christianisme, et qui ont abandonné cet usage[1], général parmi la nation; mais un fait bien curieux est cette exception remarquable qui existe chez les Guarayos, tous pourvus d'une barbe longue qui couvre la lèvre supérieure, le menton et même le côté des joues[2]. Cette barbe pourrait se comparer à celle des Européens, si elle n'avait un caractère constant, celui de n'être jamais frisée, et d'être même aussi droite que les cheveux. La présence d'une barbe fournie chez une tribu de cette nation presque imberbe, serait-elle

---

1. L'épilation avait lieu chez les Caraïbes. (Rochefort, *loc. cit.*, p. 439) et chez les Brésiliens. Voyez Pigafetta, *Voyage de Magellan en* 1519, p. 18, édit. française.

Père Raymond Breton, Dictionnaire caraïbe, p. 240.

Magalhanes Gandavo, p. 34, dit la même chose.

2. C'est à tort qu'on a donné une barbe touffue aux Patagons et aux Guaranis du Paraguay. Les Patagons n'en ont pas; et Azara (t. II, p. 58), qui a causé cette erreur pour les Guaranis, dit seulement: « Les hommes ont quelque- « fois un peu de barbe, et même du poil sur le corps. » Il est évident qu'il parle du peu de barbe cité par tous ses devanciers; et, quant aux poils du corps, c'est celui des parties sexuelles qui en sont toujours pourvues, lorsqu'il n'y a pas épilation.

encore la suite de l'influence locale, qui amène, comme on l'a vu, tant d'autres modifications physiques? Nous serions tenté de répondre affirmativement; car il nous est bien prouvé, par les recherches que nous avons pu faire sur les lieux, que ce fait ne résulte pas du mélange de cette tribu aux races européennes, avec lesquelles elle n'a jamais eu de contact.

Nous avons pu remarquer aussi combien la position morale influe sur la physionomie des tribus d'une même nation. Au Paraguay et à Corrientes, les Guaranis soumis, presque esclaves des colons, ont l'air triste, abattu; l'indifférence peinte sur les traits, ils ne montrent extérieurement ni passions ni vivacité dans la pensée [1]. Les comparons-nous aux Guarayos libres? Nous trouvons, chez ces derniers, une figure intéressante, pleine de fierté, mais, en même temps, de douceur, et leur aspect seul suffit pour dénoter des hommes spirituels; tandis que les Sirionos et les Chiriguanos ont bien la fierté, mais non la douceur caractéristique des Guarayos. On voit, chez ces trois dernières tribus, chaque individu plein de la conscience de sa valeur personnelle, tandis que, dans les missions, l'esprit de servilité étouffe tout sentiment d'amour-propre et de dignité. Les Guarayos seuls ont une figure

1. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 60, représente tous les Guaranis comme ayant ce même aspect. On voit bien qu'il n'avait rencontré que des Guaranis soumis.

mâle; les autres tribus ont toujours les traits efféminés, ce qui tient probablement au manque de barbe.

La langue guaranie n'est composée que de particules ou de monosyllabes combinées avec art, pour rendre même les idées abstraites; la réunion de ces particules, diversement arrangées, forme les mots, variant autant que le besoin l'exige. Si les faits ne venaient prouver que la nation qui la parle n'a jamais été réunie en corps, quoiqu'elle occupât une surface immense, on serait tenté de croire que la langue a été le produit des mûres réflexions d'une civilisation avancée, d'un esprit d'analyse réellement extraordinaire; mais, pour ne pas sortir ici[1] du cercle que nous nous sommes tracé, nous ne nous étendrons pas davantage sur les principes, suivant seulement la marche comparative adoptée pour les autres langues.

Le guarani, quoique rempli de sons prononcés du nez et de diphthongues, ce qui caractérise cette langue et la distingue facilement des autres idiomes américains, n'a que très-peu de gutturations, et peut même passer pour être assez douce. Les finales y étant presque toujours longues, elle est des plus accentuée. Les seules complications de consonnes sont un peu dures; mais elles sont si communes, qu'elles peuvent faire reconnaître immédiatement la langue à laquelle

1. On pourra voir, plus tard, notre travail spécial sur les langues américaines, dans lequel nous reproduirons les nombreux vocabulaires que nous avons recueillis.

elles appartiennent : comme *mb* et *nd* qui ont un son identique, résultant du mélange de l'une et de l'autre consonne avant de faire sentir la voyelle qui la suit. Les mots finissent presque tous par des voyelles, notamment l'*a* et l'*i*; et seulement pour les infinitifs, et pour les adverbes, nous trouvons la terminaison en *p* ou en *g*, qui changent selon les cas. Nous avons dit que la langue contenait beaucoup de voyelles composées; en effet, nous y reconnaissons, à chaque phrase, des sons en *an*, *ain*, *en*, *on*[1], et enfin nombre de diphthongues que nous pouvons rendre facilement en français, mais qui ont fort embarrassé les Jésuites espagnols[2]. Nous y voyons encore notre *u*, mais avec une prononciation nasale et gutturale intermédiaire entre celle de cette lettre en français, et celle de l'*i*[3];

1. Cette observation a été faite par tous les missionnaires jésuites; aussi Lozano, qui était un érudit dans cette langue, ne craint-il pas de dire : « *Esta lengua es sin controversa,* « *de las mas copiosas y elegantes que reconoce el orbe.* » (Cette langue est, sans contredit, une des plus étendues et des plus élégantes du monde.) *Historia de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay*, t. I, liv. 11, chap. XIX, p. 259.

2. C'est précisément l'impossibilité de rendre ces sons avec les lettres espagnoles, qui, dans le *Tesoro de la lengua guarani* du père Antonio Ruiz, a contraint à employer cette multitude d'accens ou de signes de convention, dont on tient si peu de compte lorsqu'on cite ce vocabulaire.

3. Les Jésuites ont rendu ce son par *ỹ*, pour montrer

c'est même la langue où l'*u* se rencontre le plus souvent, et il y est toujours long. La gutturation du *j* espagnol n'existe pas dans la langue guaranie. Le son de l'*f*, de l'*l*, du *v*, de l'*x*, y manque entièrement; celui du *d* est toujours joint à celui de l'*n*, comme *nd*. Nous n'avons pas remarqué d'anomalie dans les noms des parties du corps. Il n'y a point de terminaison différente pour le pluriel et pour le singulier, dans les substantifs; et les adjectifs sont toujours du même genre. La numération est le nom des cinq doigts de la main; les Guarayos seuls ne comptent pas au-delà de dix : ce manque de connaissance des nombres dénote un défaut absolu de commerce. La construction des phrases se fait ainsi : *ahá cherope*, de *aha*, je vais; *che*, moi; *ro*, de *og*, contracté pour l'euphonie, et qui prend toujours l'*r*, pour rendre la phrase plus douce, maison (ma maison); et de *pe*, à, adverbe de mouvement. La traduction littérale est : *Je vais moi maison à*, qui veut dire, *je vais à ma maison*. Les Guaranis emploient beaucoup les contractions ou les additions de lettres, pour rendre les sons plus euphoniques.[1]

---

qu'il devait se prononcer, en même temps, du nez et de la gorge, comme dans *Paragua ỹ*, la rivière du *Paragua*, corruption de *Payagua*.

1. Les deux langues, parlées l'une par l'homme, l'autre par la femme, chez les Caraïbes, attestent positivement qu'il y a eu invasion; et ce ne serait pas une preuve que les conquérans ne fussent pas des Caribes ou des Guaranis. Le père

Chaque tribu a plus ou moins modifié son langage; ainsi toutes les terminaisons en *ti*, sont changées en *chi* chez les Guarayos.

Les Guaranis sont généralement bons, affables, francs, hospitaliers, faciles à persuader, et suivant aveuglément un principe une fois adopté. On en a une grande preuve dans la manière dont ils reçurent les premiers Espagnols et les Portugais [1], et dans la promptitude avec laquelle ils se soumirent à leur joug [2] ou

---

Raymond Breton explique ce fait d'une manière satisfaisante dans son Dictionnaire caraïbe, p. 229, en disant : « Les « Caraïbes sont venus du continent pour conquérir les îles; « ils tuèrent les hommes et gardèrent les femmes : de là « l'origine des deux langues. » Voyez aussi Rochefort, p. 440.

Barcia, *Origen de los Indios del nuevo mundo*, p. 172-175.

1. Voyez *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, p. 8, dans son Voyage de Sainte-Catherine au Paraguay, en 1541 (Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*).

Voyez Herrera, *Dec. I*, p. 28; premier voyage de Colon, 1492.

Les habitans de la partie du Brésil vue par Cabral en 1500, reçurent les Portugais avec une bonté toute particulière. *Lettre de Pedro vas Caminha*, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 445 et suivantes.

2. Schmidel, édit. de Buenos-Ayres, p. 16, parle de la complaisance avec laquelle, en 1539, les Guaranis les aidèrent à construire le fort de l'Assompcion. Guevarra, *Hist. del Paraguay*, p. 96, dit la même chose.

aux missionnaires[1], tandis que d'autres nations, plus guerrières, plus jalouses de leur liberté, ne cédèrent jamais ni à la force des armes, ni aux efforts du prosélytisme, afin de garder leurs mœurs, leurs usages, et surtout pour ne pas servir des étrangers. Si nous prenions pour type les Guarayos que nous avons trouvés dans leur simplicité primitive, nous dirions que les Guaranis sont ennemis du vol et de l'adultère, qu'ils punissent de la peine de mort[2]. Ils ne connaissent pas l'envie, sont bons pères, bons maris; et, dans leur état sauvage, ils admettent l'autorité patriarchale au sein de chaque famille. On retrouve la même hospitalité chez les Chiriguanos, et quoique les anciens écrivains les aient calomniés[3], nous croyons qu'ils ont le même caractère; seulement on veut avoir tous les droits possibles de les vexer, sans les laisser

---

1. Padre Lozano, *Historia de la companía de Jesus en la provincia del Paraguay*, 1754, t. I.er, p. 57 et suiv.

Pero de Magalhanes de Gandavo, 1576, tient le même langage sur les habitans du Brésil. *Voy., cap. XIII*, p. 45.

2. Herrera, *Decad. I*, p. 29. Les Caribes des Antilles ne volèrent rien à Colon, lorsqu'un de ses navires fit naufrage en 1492, à son premier voyage.

Oviedo, *Historia general de las Indias*, 1547, *lib. V, cap. IV, fol.* 4, dit aussi que les habitans d'Haïti châtiaient rigoureusement le vol.

3. Garcilaso de la Vega, *Coment. real de los Incas, lib. VII*, p. 244.

Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, etc.

se plaindre : ils ne demandaient que de la réciprocité dans les procédés; ne l'ayant pas obtenue, ils sont restés sauvages. Les Sirionos font exception; ils fuient le contact des autres hommes, demeurant toujours au sein de leurs forêts. On a surtout reproché aux Guaranis d'être cruels, sanguinaires; mais, si l'on veut fouiller les annales de l'histoire, ne trouvera-t-on pas, chez nos ancêtres, des coutumes atroces envers leurs prisonniers? Tout ce qu'on allègue contre les Guaranis, ne vient que d'un fait : la vengeance les portait, par représailles, à tourmenter les vaincus, et même, dans beaucoup de tribus, à les manger[1], après les avoir d'abord bien traités. C'est plus particulièrement chez les Guaranis qu'existait cette coutume barbare, ce qui

---

1. Geraldini, *Itinerarium*, p. 186.

Hist. venet., 1551, p. 83: *Insularum partem homines incolebant feri trucesque, qui puerorum et virorum carnibus, quos aliis in insulis bello aut latrociniis cœpissent, vescebantur; à fœminis abstinebant cannibales appellati.*

Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 40.

Pigafetta, *Voy. de Magellan en* 1519, p. 17, dit que les Brésiliens ne mangeaient que leurs ennemis. C'était aussi la coutume primitive des Guaranis du Paraguay (voy. *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* (1541), p. 15; Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias*, et Schmidel, p. 15) et à la côte ferme: voyez Oviedo, *De la Isla Española;* Barcia, *Hist. primit. de Indias, cap. X*, p. 15, dit que les Caribes de Carthagène et de la plus grande partie de la côte avaient cette coutume.

l'a fait attribuer à beaucoup d'autres nations qui en étaient innocentes; néanmoins l'anthropophagie n'avait lieu que pour les prisonniers de guerre, et n'allait jamais jusqu'à leur faire dévorer leurs enfans et leurs pères, comme l'ont prétendu quelques historiens exagérés.[1] Elle n'était pas commune à toutes les tribus des Guaranis[2]; elle a cessé dès l'instant de la conquête, et n'a été présentée comme existant toujours que par quelques voyageurs plus amis de l'extraordinaire que de la vérité. L'anthropophagie n'avait lieu en effet que sur le territoire occupé par les Guaranis, et ne s'étendait pas sur la partie occidentale de l'Amérique méridionale. Le fond du caractère des Guaranis est peu gai; on ne voit point chez eux cette hilarité de tous les instans qu'on remarque chez les Chiquitos: toujours sérieux dans leurs discours, ils sont réfléchis, parlent peu; ils ont cependant des jeux et des fêtes, et sont néanmoins loin d'être tristes. Quoiqu'on en ait voulu

---

1. Vespucci, p. 91.

Herrera, *Decad. I*, p. 13.

L'auteur du *Nouveau monde et navigations faites par Améric de Vespuce* (Paris, 1516), dit naïvement, en son vieux français, feuillet CVIII : *De ceste chouse soyez asseurez parequil a esté veu, le pere avait mengé ses enfans et ses femmes, et iay congneu ung homme auquel iay parlé, lequel se diuulguet avait mangie plus de troys cens corps humains.*

2. Les Guarayos ne paraissent pas avoir jamais été anthropophages, et beaucoup d'autres tribus du Brésil sont dans le même cas.

faire des êtres pusillanimes[1], leurs longues migrations, leurs conquêtes, leurs guerres contre les Espagnols, prouvent qu'ils ont, au contraire, du courage[2], et surtout beaucoup de résignation.

Les mœurs des Guaranis sont presque identiques dans toutes leurs sections. Divisés par petites tribus, par familles, ils se fixent toujours au bord d'une rivière, d'un lac, à la lisière d'un bois, soit près des plaines, soit au sein des forêts : ordinairement ils sont sédentaires, agriculteurs[3] et chasseurs en même temps; manière de vivre qui leur donnait une grande prépondérance sur les autres peuples simplement chasseurs. Les Guarayos se construisent de grandes cabanes

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 64 : « Toutes « les autres nations leur inspirent une terreur panique; « jamais ils ne leur font la guerre : je doute que dix ou douze « Guaranis réunis osassent tenir tête à un seul Indien des « autres nations. »

2. *Temerarias na guerra* (téméraires à la guerre), Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia da provincia de Santa-Cruz*, Lisbonne, 1576, p. 33 et 37. Il en était de même aux Antilles. Voyez *Vida de Colon.* Barcia, *cap.* 47, 48.

3. Les Caribes des Antilles étaient agriculteurs. Voyez Oviedo, *Historia*, 1547, *lib. V, cap. IV;* Herrera, *Decad. I, lib. XIV.*

Les Guaranis du Paraguay l'étaient aussi du temps de la conquête; voyez *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, 1541; Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, p. 5; ainsi que les Brésiliens, Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 36.

souvent octogones[1], avec une porte à chaque extrémité. Assez spacieuses pour contenir toute la famille[2], ce n'est que lorsqu'elles deviennent trop petites que les enfans les abandonnent, afin de s'en construire une particulière. Ils se marient jeunes. Le prétendu, dès qu'il a fait ses preuves d'aptitude à la chasse ou à la guerre, se présente aux parens, qui l'admettent après quelques formalités, à la condition qu'il fera des présens. Tous usent de la polygamie[3], prenant

1. C'est la maison que décrit et figure Oviedo, *Historia general de las Indias, lib. VI, cap. I, fol. LVIII,* comme étant celle des habitans primitifs de l'île d'Haïti, aux Antilles.

2. Les maisons étaient aussi spacieuses aux Antilles. Voyez Herrera, *Decad. I,* p. 24 (1492); premier voyage de Colon et Oviedo.

Celles de la terre ferme étaient semblables. Voyez Herrera, *Dec. IV, cap. I, p.* 198; *Voyage d'Améric Vespuce* (1499).

Il en était de même à la Guyane. Wilson's *Account of Guyana; Purch. pilgr.,* vol. IV, p. 1263 et 1291; Barrère, *Nouv. relat. de la France équin.,* p. 146 et 147.

Au Brésil c'était la même chose, *Lettre de vas de Caminha,* voy. de Cabral (1500); *Art de vérifier les dates,* t. XIII, p. 451; Pigafetta, *Voy. de Magellan* (1519), édit. franç., p. 16; Pero de Magalhanes (1576), p. 33.

3. Cette coutume était générale aux Antilles (Oviedo, *Coronica de las Indias, lib. V, cap. III, fol. XLVIII*) : les chefs avaient jusqu'à trente femmes, ainsi qu'au Brésil (Pero Magalhanes, p. 34) et au Paraguay.

Padre Montoya, *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay,* etc., *fol.* 13.

une seconde femme quand la première est âgée; mais ils conservent toujours celle-ci comme la plus digne d'être respectée. C'est même ce désir d'avoir plusieurs femmes, grand honneur chez les Guaranis, qui les stimulait dans leurs invasions, dans leurs migrations guerrières, les prisonnières leur servant de concubines. C'est à tort qu'Azara les regarde comme tenant peu à la fidélité conjugale[1]; dans l'état primitif ils sont, au contraire, fort jaloux, et punissent de mort l'adultère.[2] Autant une jeune fille est libre de ses actions, autant, une fois mariée, elle est soumise à son mari; mais, chose singulière, il y a rarement entre les femmes une querelle sur la préférence que leur accorde le chef de la maison. C'est sur elles que retombe tout le travail intérieur; les hommes abattent les arbres pour faire un champ, tandis que leurs compagnes sèment, récoltent, transportent les produits à la maison et préparent des boissons fermentées pour les visiteurs; car les Guaranis sont constamment les uns chez les autres, surtout les Chiriguanos, et chaque visite commence

1. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 60 : « Ils ignorent la jalousie. » C'était encore une suite du système de l'auteur. D'ailleurs il dit lui-même (p. 56) qu'il ne les a jamais vus que dans les missions, où ils ont changé leurs coutumes primitives.

2. Voyez ce que nous avons dit des Guarayos.

Pigafetta, *Voy. de Magellan*, p. 20, en 1519, trouva la même coutume chez les Guaranis des environs de Rio de Janeiro.

par des pleurs, en mémoire des parens morts[1], puis amène des fêtes où les hommes boivent, et quelquefois dansent; mais toujours avec gravité. A la naissance d'un enfant, chez les Chiriguanos, c'est le père qu'on soigne[2], tandis que la nouvelle accouchée ne suspend pas un seul instant ses travaux. L'enfant est élevé par ses parens avec la plus tendre sollicitude. Si c'est un garçon, le père lui enseigne le maniement des armes; si c'est une fille, la mère se charge de son éducation. A l'instant de la nubilité, la jeune fille doit subir quelques épreuves, souvent très-pénibles[3]; d'autres

---

1. Montoya, *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay,* etc., *fol.* 13.

2. Le padre Guevarra (p. 17) dit, pour les Guaranis du Paraguay : *Luego que paria la muger, el hombre ayunaba rigurasamente quinze dias, sin salir.* (Aussitôt que la femme accouchait, le mari jeûnait rigoureusement pendant quinze jours, sans sortir.)

Montoya, *Conquista espiritual,* etc., 1639, *fol.* 13, dit la même chose.

3. Montoya, *Conq. espirit.,* etc., *fol.* 14, parle d'un jeûne et des cheveux coupés à cette occasion.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay,* écrite en 1770, imprimée à Buenos-Ayres, p. 16 : *Cosian las en una hamaca, dejando una pequeña abertura hacia la boca para respirar, y en esta postura, las tenian dos o tres dias envueltas, y las obligaban a rigidisimo ayuno.* (On les cousait dans un hamac, laissant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour respirer; et dans cette posture on les tenait deux ou trois jours enveloppées, en les obligeant au jeûne le plus rigoureux.)

fois on se contente de lui imprimer des stigmates sur la poitrine et de la tatouer sur les bras : c'est une nouvelle occasion de réjouissances. A la mort d'un homme, on le pare de ses vêtemens, de ses peintures de fête; il est enterré dans un vase de terre [1] ou dans une fosse garnie de clayonnage [2], au milieu même de sa maison [3], où, pendant long-temps, avant le lever du soleil, la famille entière qui l'habite néanmoins, pleure, sanglote, en se rappelant ses vertus.

Tous les Guaranis étaient cultivateurs par nécessité et chasseurs par goût : leur champ de culture, situé au sein des bois, leur fournissait abondamment de quoi se nourrir et de quoi faire des boissons fermentées. Sur le sol le plus fécond du monde, le travail en commun d'une famille pendant quelques jours procurait des vivres pour l'année; le reste du temps était employé à la chasse à l'arc et à la flèche, exercice dans lequel ils excellaient; en fêtes, en danses mono-

---

1. Cet usage des Chiriguanos se retrouve sur les bords de l'Orénoque (Humboldt, *Voyage*, in-8.°, t. VIII, p. 264) et chez les Coroados du Brésil (*Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 214), et au Paraguay, voy. Montoya (1639), *Conquista espiritual*, etc., *fol.* 14.

2. Cette coutume, que nous avons rencontrée chez les Guarayos, a été remarquée par M. de Humboldt à la Guyane espagnole, t. VIII, p. 274.

3. On retrouve le même usage chez les habitans primitifs d'Haïti. Oviedo, *Hist. gen. de las Indias*, 1547, *lib. V, cap. IV, fol. XLVIII.*

tones et toujours sérieuses. Vivaient-ils loin des fleuves, loin de la mer? à cela se bornaient leurs occupations. Habitaient-ils au contraire près des eaux? alors, aussi habiles pêcheurs que chasseurs adroits, ils se construisaient des pirogues d'un seul tronc d'arbre creusé d'abord avec des haches de pierre et du feu, puis avec le fer que leur apportèrent les Européens; navigateurs intrépides, ils suivaient le littoral de la mer et devenaient pêcheurs à l'arc ou pêchaient en écrasant dans l'eau une racine, dont le suc étourdissait momentanément le poisson et leur permettait de s'en emparer[1], ou bien ils remontaient et descendaient les fleuves de leur voisinage; c'est même, comme nous l'avons vu, ces routes qu'ils suivirent dans leurs migrations guerrières. Indépendamment de leurs armes, consistant en un arc de quatre à cinq pieds, en flèches, en un casse-tête arrondi ou tranchant[2], fait de bois de palmier, leur industrie se bornait à la construction de leurs cabanes, de leurs pirogues, au tissage de leur hamac[3] (dont toutes les tribus se servaient pour se

1. Ce genre de pêche que nous avons vu exécuter se faisait aussi à la Guyane et au Brésil. Piso, *lib. IV, cap. LXXXVIII;* Bancroft, *Nat. hist. of Guyana*, p. 106.

2. Ces armes étaient aussi celles des naturels des Antilles. Herrera, *Dec. II*, p. 35, 1493; premier voyage de Colon: *Con arcos, y flechas, y espada de madera, de palma durisima.*

3. La même coutume existait à l'île d'Haïti en 1547 (voyez Oviedo, *Historia general de Indias, lib. V, cap. II,*

couchér), et à celui du costume des femmes[1]. Ils s'occupaient beaucoup de léurs ornemens de plumes artistement tissées, de colliers, de bracelets de diverses formes. Leurs meubles se bornaient à des bancs pour s'asseoir. La fabrication des vases de terre propres à contenir les boissons ou à placer les morts, était l'affaire des femmes, qui, bien qu'elles ne connussent pas le tour du potier, excellaient dans ce genre d'industrie. Les mêmes coutumes, la même industrie existent encore aujourd'hui chez les Guaranis non civilisés.

Le costume était à peu près uniforme : à l'état primitif, les hommes allaient nus[2], ou se couvraient, seulement en voyage, les parties sexuelles; coutume

fol. XLVII), et au Brésil, Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 36.

1. Aux Antilles Christophe Colon rencontra des tissus chez les habitans. *Vida de Colon;* Barcia, *Historiadores primitivos, cap. XXIV*, p. 22.

2. Les Brésiliens vus par Cabral en 1500, *Lettre de vas Caminha, Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 443, étaient absolument semblables aux Guarayos. Pero de Magalhanes, 1576, p. 36, dit la même chose, ainsi que Pigafetta, en 1519, édit. franç., p. 16, qui trouva les Brésiliens entièrement nus.

Oviedo, *Hist. de las Ind.*, 1547, *lib. V, cap. III, fol. XLVIII*, rencontre les habitans d'Haïti également nus, et il le répète dans la lettre à Charles V. Barcia, *Hist. primit. de Ind., cap. III, p.* 6; *Historia de Fernando Colon*, p. 20; Barcia, *Histor. primit.;* Jean de Lery, Paris, 1578, p. 108.

encore en usage chez les Guarayos, et tenant sans doute à leurs croyances religieuses. Les femmes sont également nues, sauf une pièce de tissu qui leur couvre quelquefois des hanches à l'origine des cuisses[1], ou même moins. Les Sirionos des deux sexes n'usent d'aucun vêtement. Qu'on ne croie pourtant pas que ces peuples n'aient affecté un certain luxe, même dans ce costume de la nature. Ils se couvraient le corps de peintures noires, rouges, jaunes, y mettant autant de recherche[2] que les dames de nos cités peuvent en apporter à leur brillante toilette. C'était la moitié du corps d'une couleur; des lignes longitudinales, transversales, des compartimens; mais toujours des lignes droites, et jamais de dessins qui représentassent des êtres naturels. Quelques tribus portaient et portent

---

1. C'était le costume des femmes de l'île Fernandina, vues en 1492 par Colon. Herrera, *Dec. I*, p. 22 : *Las mugeres cubrian las partes secretas con una faldeta de algodon desde el ombligo, hasta media muslo.*

2. Les Brésiliens se peignaient. *Lettre de Pedro vas de Caminha*, 1500, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 449.

Pigafetta, *Voy. de Magellan*, en 1519, p. 18. Il est curieux de remarquer le rapport des usages avec les migrations. M. de Humboldt, *Voy.*, t. VI, p. 322, dit que ce sont les Caribes qui ont apporté, chez les peuples de l'Orénoque, l'usage de se peindre; ce qui est parfaitement en rapport avec les faits que nous avons cités sur les migrations.

Les Guaranis du Paraguay se peignaient aussi au temps de la conquête. Padre Guevarra, p. 12.

encore des bracelets, des jarretières dessinant leurs formes; des colliers, des boucles d'oreilles plus ou moins grosses; dans les fêtes, comme chez les Guarayos[1], ils s'ornent la tête des plumes brillantes des oiseaux de leurs forêts, artistement tressées. Les uns ne coupaient jamais leurs cheveux; les autres, au contraire, se les coupaient carrément par devant, ou même se les enlevaient entièrement de certaines parties[2]. Le tatouage était connu, mais le plus souvent réservé comme signe de nubilité chez les femmes. Les hommes, pour montrer leur courage ou pour se rendre plus horribles à la guerre, se trouaient la lèvre inférieure pour y placer une pierre ou un os; coutume que nous avons encore retrouvée chez les Chiriguanos[3]. D'autres tribus plus guerrières se mutilaient

---

1. C'était également la coutume des premiers habitans du Paraguay, à ce que nous apprend Montoya, *Conquista espiritual..... del Paraguay,* 1639, *fol.* 16.

2. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.,* t. II, p. 62, et les historiens du Brésil.

3. C'était la coutume des Caribes des Antilles, en 1492, lors du premier voyage de Colon; Herrera, *Dec. I,* p. 23. Voyez Vespuce (*Lettera al confalon. Soderini*), Ramusio, t. I, p. 131. Les Brésiliens avaient la même coutume. Voyage de Pedro Alvarez Cabral en 1500, *Lettre de Pedro vas de Caminha, Art de vérifier les dates,* t. XIII, p. 449; Pero Magalhanes Gandavo, p. 34.

Les anciens Guaranis du Paraguay avaient aussi cette coutume en 1535. Voyez Schmidel, p. 15.

toute la figure, afin d'y placer trois ou cinq ornemens de ce genre[1], les uns aux côtés de la bouche, les autres aux côtés du nez, indépendamment des trous qu'elles se faisaient aux oreilles. Aujourd'hui les Guarayos ont encore le costume primitif; mais, lorsqu'ils visitent les missionnaires, les hommes se couvrent de tuniques d'écorce. Les Chiriguanos sont vêtus comme les colons montagnards, quoiqu'ils aient toujours la lèvre percée; et les Guarayos se passent encore des ornemens dans la cloison du nez.[2]

Cette nation, que nous avons vue couvrir une partie du continent méridional du nouveau monde; cette nation, à laquelle le nombre des individus qui la composent, et l'immense étendue superficielle du terrain qu'elle occupe, doivent assigner le premier rang parmi celles de l'Amérique, la nation guaranie, le croira-t-on? n'avait cependant aucun corps politique, aucune importance comme peuple; on peut

---

1. Cette coutume était répandue chez les Brésiliens vus par Magellan, en 1519, Pigafetta, p. 19; chez les Guaranis du Parana, *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 10. Uldérico Schmidel, p. 11, dit l'avoir trouvée en 1535 chez les Tembucs de San-Pedro.

Elle existait aussi à la côte ferme. Voy. Herrera, *Dec. IV*, p. 98, Voyage d'Améric Vespuce en 1499.

2. Coutume également en usage chez les Caraïbes des Antilles. Dutertre, *Histoire générale des Antilles*, t. II, p. 276, dit qu'ils s'y passaient les longues plumes de la queue des phaétons, *Phaeton æthereus*, Linn.

dire même qu'elle n'avait point de gouvernement : car, divisés et subdivisés en milliers de tribus distinctes, tour à tour amies et ennemies, selon les caprices de ces petits chefs de canton, maîtres absolus chez eux, ou même par suite d'un outrage personnel fait au représentant d'une nombreuse famille, les Guaranis ne pouvaient se réunir lorsqu'ils étaient menacés d'une guerre commune, ou de l'invasion des conquérans espagnols et portugais; aussi leur défaut d'ensemble les porta-t-il à se soumettre, dès le premier moment, à des hommes qui leur étaient si supérieurs, et dont l'union faisait surtout la force. Au Paraguay et dans tout le sud du territoire occupé par la nation, les Guaranis étaient on ne peut plus divisés[1]; et aucun chef, lors de la conquête, n'avait sous ses ordres une grande circonscription. On s'étonne même que quatre mille Chiriguanos aient pu se réunir pour gagner le pied des Andes : il fallait probablement le passage de Garcias

1. Voyez Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, p. 9 : *Mas facil sèria multiplicar a millares los reyezuelos, que los subditos de cada uno.*

Il en était de même au Brésil.

Esta gente nam te entre si nhun rey ne outro genero de justiça, senâ hû principal en cada aldea. (Ces gens n'ont ni roi, ni souverain; cependant il y a un chef dans chaque village.) Pero de Magalhanes de Gandavo, *Hist. da S. Cruz*, Lisboa, 1576, p. 34; trad. franç. de M. Ternaux, p. 111.

Oviedo, *Hist. gen. de Indias*, en dit autant des habitans d'Haïti.

pour déterminer cette réunion; mais il n'en est pas ainsi au nord du Brésil, où les Tapuyas[1], les *Tupis*[2], les Caraïbes purent former un corps assez considérable pour subjuguer toutes les autres nations qui se trouvèrent sur leur passage, et arriver aux Antilles en traversant un pays habité.

Les chefs sont héréditaires[3], n'ayant, néanmoins, en temps de paix, que le droit de conseiller et celui de diriger l'attaque en temps de guerre, habillés du reste comme tous les autres Indiens. S'agit-il d'une expédi-

---

1. *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 169; *Diario da viagem*, *Roteiro giral*, etc.

2. C'est la nation vue par Cabral, *Lettre de vas de Caminha*, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 451.

Damien de Goes, *Cron.*, ch. LVI, p. 1; *Corografia brasilia*, II, p. 57, etc.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, etc., 1770; imprimé en 1836 à Buenos-Ayres, p. 6.

3. Montoya (1639), *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay*, *Parana*, etc., *fol.* 12, dit qu'il en était ainsi au Paraguay. Padre Guevarra, p. 11.

Les mêmes coutumes étaient communes aux chefs des habitans des Antilles. Voyez Oviedo, *loc. cit.*, 1547, *lib. V*, *cap. IV*, *fol. XLIX*.

Aussi à Cuba, Herrera, *Dec. I*, *lib. I*, *cap. XVI*, et *lib. III*, *cap. XLIV*, *p.* 88.

Vida de Colon, p. 32.

Magalhanes de Gandavo, p. 34, en dit autant des Brésiliens.

tion? Les chefs subalternes se réunissent, discutent la question pendant la nuit[1]; et le lendemain, après avoir pris préalablement un bain et s'être peints de nouveau, ils décident l'expédition à la pluralité des voix, désignant en même temps celui qui la conduira, et auquel tous les autres devront obéir. C'est alors surtout que les guerriers se défigurent pour faire peur à l'ennemi.

Plusieurs auteurs systématiques[2] ont voulu prouver que les Guaranis n'avaient aucune croyance religieuse. Il eût fallu pour cela qu'ils ne fussent pas hommes; car nous avons rencontré une foi quelconque, ou tout au moins des coutumes qui en décèlent une, chez tous les Américains que nous avons été à portée d'observer. Pour se convaincre du fait, il ne s'agit que de lire les premiers historiens. La religion des Guaranis était simple comme leurs mœurs, et aussi douce que le caractère de quelques-unes de leurs tribus, si, comme nous en sommes persuadé, et comme nous pouvons même le prouver, elle était, sauf quelques modifica-

---

1. Il en était de même chez les anciens Guaranis. Montoya, *Conquista espiritual en las prov. del Paraguay*, etc., *fol.* 16.

2. Azara, *Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 60 : « Ils « ne reconnaissent ni divinité, ni récompenses, ni lois, ni « châtimens. » C'est, du reste, ce qu'il dit de toutes les nations qu'il décrit, tout en prouvant le contraire de sa thèse par les faits mêmes qu'il allègue pour l'appuyer.

M. d'Angelis, *Table de la Argentina de Rui Diaz de Guzman*, p. 41, parle dans le même sens, sans doute d'après Azara.

tions, presque identique sur tout l'immense territoire occupé par la nation, et semblable à celle des Guarayos actuels. La religion, pour ces derniers, se réduit à révérer et non à craindre un être bienfaisant, le *Tamoï*, le *grand-père* ou le *vieux du ciel*[1]. Ce dieu, leur premier ancêtre, après avoir vécu parmi eux, leur avoir enseigné l'agriculture, s'éleva vers le ciel, à l'orient, et disparut, en leur promettant de les secourir sur la terre, et de les transporter, du haut d'un arbre consacré, dans une autre vie, où ils auraient abondance de chasse et se retrouveraient tous. C'est comme souvenir que les Guarayos, assis en rond dans un temple octogone[2], frappent la terre avec des bambous, en chantant des hymnes[3], dans lesquelles ils

---

1. Les Caribes des Antilles le connaissaient sous le nom de *Tamou-caila* (*Dictionnaire caraïbe du père Raimond Breton*, Auxerre, 1665, p. 450), ou d'*Itamoulou* (Rochefort, *Histoire naturelle des Antilles*, Rotterdam, 1665, p. 573), et l'appelaient *dieu*, *ancien*, *grand-père* ou le *vieux du ciel*. Peut-on trouver une identité plus complète de nom et d'application ?

On le connaissait aussi au Brésil, où il donna son nom aux Tamoyos. *Notes on Rio Janeiro*, by J. Luccock, ch. X, London, 1820.

2. Le même temple était en usage chez les habitans d'Haïti, au temps de la conquête. Voyez Oviedo, *Coronica general de las Indias* (1547), *lib. V*, *cap. IV*, *fol.* 4.

3. Cette coutume se retrouvait dans les évocations des habitans primitifs de l'île d'Haïti. Voyez Oviedo, *Coronica general de las Indias*, *lib. V*, *fol.* 45.

engagent la nature entière à se revêtir de sa parure pour les aider à manifester l'amour qu'ils portent au Tamoï, auquel ils demandent de la pluie dans les sécheresses[1] et abondance de récoltes dans la disette. Ainsi, non-seulement les Guaranis ont une religion, puisqu'ils révèrent leur premier père, mais encore ils admettent, ainsi que tous les hommes, la croyance consolante d'une autre vie. C'est afin d'y paraître dignement que les morts sont parés de tous leurs ornemens, qu'on les peint comme pour un jour de fête, que toutes leurs armes les accompagnent, et qu'on leur tourne la face vers l'orient, où ils doivent aller. Les Guaranis avaient de plus beaucoup de superstitions; leurs *Payés* (sorciers et médecins tout à la fois) exerçaient sur eux, particulièrement lorsqu'ils étaient malades, une puissante influence par leurs jongleries[2]. C'est aussi par suite de leur superstition que la nubilité de leurs jeunes filles, que la grossesse de

---

1. Un fait identique existait aussi aux Antilles. Oviedo, *loc. cit., lib. V, cap. IV, fol.* 50. Les cérémonies des peuples décrits par l'auteur espagnol sont presque toutes semblables à celles que pratiquent aujourd'hui les Guarayos de l'intérieur de la Bolivia; fait on ne peut plus curieux et qui vient appuyer l'identité de nation.

2. Montoya, *Conquista espiritual del Paraguay* (1639), *fol.* 14, dit qu'ils guérissaient les malades au moyen de succions.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay,* p. 27, 28, dit la même chose.

leurs femmes étaient marquées par des jeûnes; que les hommes jeûnaient à l'accouchement de leurs femmes, et qu'ils ne chassaient pas les bêtes féroces pendant leur grossesse.[1]

En résumé, après avoir démontré que le nom de Caribe (Caraïbe) n'est qu'une corruption du mot Guarani (guerre, guerrier); après avoir cherché à prouver, par la comparaison des langues, que les Guaranis ont poussé leurs migrations jusque sur les rives de l'Orénoque et sur presque toutes les Antilles; après avoir signalé le mode de leurs migrations, les motifs qui les ont déterminées, et les traditions qui s'y rattachent, nous avons constaté une identité parfaite entre les Guaranis, les peuples brésiliens, les Caribes des Antilles, sous le rapport de leurs caractères physiques, de leur taille[2], de leurs formes, de leurs traits. Passant ensuite aux rapports moraux, nous avons retrouvé cette même identité des Guaranis et des Caribes dans leur caractère, dans leurs lois, dans leurs coutumes privées, dans leurs usages, dans leurs mœurs, dans leur industrie, dans leur costume, dans leurs ornemens, dans leurs parures, dans leur gouvernement, dans l'hérédité de leurs chefs et dans leurs principes religieux. Si donc la comparaison faite et

1. Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, p. 17.

2. Voyez les notes placées à chaque page sur la conformité des caractères physiques et moraux des Guaranis de ces divers points, au temps de la conquête.

l'accumulation des preuves que nous avons réunies démontrent au lecteur, comme à nous, qu'on ne saurait douter des migrations des Guaranis; si, comme nous, le lecteur admet qu'ils ont couvert une aussi grande surface du sol américain, il devra s'étonner qu'aucun écrivain, qu'aucun naturaliste, n'ait avant nous signalé ce fait; et peut-être nous saura-t-il quelque gré d'avoir, par un travail approfondi, tiré du néant la plus grande, la plus nombreuse des nations américaines, qui à elle seule occupait presque la moitié du continent méridional, et, néanmoins divisée et subdivisée à l'infini, n'avait aucun corps politique, ne formait, sous le rapport de la civilisation, qu'un dernier échelon, le plus rapproché de l'état sauvage.

Avant de parler de la nation des Botocudos, nous allons donner quelques détails spéciaux sur différentes tribus des Guaranis.

TRIBU DES GUARAYOS.

La petite tribu des Guaranis qui porte le nom de Guarayos[1], et dont aucun auteur n'a parlé jusqu'à présent, habite les immenses forêts qui séparent la province de Chiquitos de celle de Moxos, non loin des rives du Rio San-Miguel (Bolivia), vers le 17.ᵉ

1. Le nom de Guarayos, que les Indiens prononcent *Guarayu*, vient de *Guara*, tribu, nation, et de *yú*, jaune (tribu jaune), ou du moins plus pâle que le reste des Guaranis, ce qui est, en effet, très-vrai.

degré de latitude sud et le 66.[e] degré de longitude ouest de Paris. Les Guarayos sont bornés, au sud, par des déserts qui les séparent des Chiquitos; au nord et à l'ouest, par des forêts et par des marécages, qui les isolent entièrement des nations de Moxos. Divisés en trois petits villages et en familles répandues au sein des forêts, où néanmoins chacune est fixée, ils occupent une surface d'à peu près 40 lieues d'extension ou 1,600 lieues de superficie.

Leur nombre est d'environ 1,100 âmes.[1]

Les Guarayos, par tradition, se rappellent encore être anciennement venus du sud-est (probablement du Paraguay), et se souviennent d'avoir eu pour amis les Chiriguanos, avec lesquels des brouilleries leur auraient fait ensuite rompre leurs relations; cela peut-être depuis des siècles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir du seizième siècle, ils n'ont pas changé de lieu d'habitation.

Leur couleur jaunâtre est celle de la nation; mais, sous ce point de vue, ils sont extraordinaires; car cette couleur est si claire, qu'il y a peu de différence entr'eux et les blancs un peu bruns; elle contraste

---

1. Ce chiffre est celui qui nous a été donné, pendant notre séjour au milieu de cette tribu, par un missionnaire (le père Lacueba), qui depuis neuf années vivait chez elle et cherchait à la convertir au christianisme. Il résulte de recensemens faits aussi bien dans les villages que dans les forêts et dont la rigoureuse exactitude nous a été garantie par les caciques.

surtout avec celle de leurs voisins les Chiquitos. Leur taille, qui n'a rien de particulier, comparée à celle des nations pampéennes, est remarquable pour la nation guaranie. Les hommes ont généralement plus de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1½ pouce); mais nous n'en avons pas vu au-dessus de 1 mètre 73 centimètres (5 pieds 4 pouces). Les femmes ont aussi de belles proportions, et il semble que la nature si vigoureuse, si productive dans le pays qu'habite la nation, ait influé sur l'espèce humaine; car ces Guarayos, placés à côté des Guaranis du Paraguay et des Chiriguanos, sont bien mieux proportionnés. En effet, on trouve chez eux, dans les deux sexes, un extérieur presqu'européen, quoiqu'un peu plus massif; leur corps est robuste, leur maintien noble, ouvert; leurs formes sont gracieuses, et nous ne craignons pas d'avancer que, de tous les Américains que nous avons observés, les Guarayos sont ceux qui nous ont le plus frappé par tous leurs caractères physiques et moraux. Il est fâcheux d'avoir à dire qu'un excès d'embonpoint défigure souvent les deux sexes, et que chez les femmes, après la première jeunesse, la gorge, qu'elles ont si bien placée et si bien faite, devient beaucoup trop volumineuse et la taille trop grosse. Quant aux traits, les Guarayos sont on ne peut mieux: leur figure arrondie, presque circulaire, est toujours douce et intéressante; le nez est court, peu large, la bouche moyenne; les yeux, de médiocre grandeur, sont expressifs, spirituels, toujours légèrement relevés

à leur angle extérieur; le menton est rond, le front assez élevé; les sourcils sont bien arqués, les cheveux noirs, longs et lisses; mais ce qui les distingue des autres Guaranis, et même des autres Américains, c'est, chez les hommes, une barbe longue, souvent fournie, qui couvre tout le menton, la lèvre supérieure et une partie des côtés des joues. Cette barbe pourrait être comparée à celle de la race européenne, si elle n'était constamment droite au lieu d'être frisée; anomalie on ne peut plus remarquable au milieu d'une nation presque toujours imberbe, et qui nous semble difficile à expliquer, à moins qu'elle ne soit due à l'influence des lieux.

Le langage des Guarayos est le guarani, et nous avons été étonné de le trouver peu différent de celui du Paraguay et de Corrientes, où nous avions appris les termes les plus usuels de cette langue. En effet, depuis au moins trois siècles que les Guarayos ont abandonné les autres Guaranis, leur langue n'a subi que de très-légères modifications, qui tiennent seulement à la prononciation, et n'ont été que des changemens de terminaisons des mots. La particule *chi*, par exemple, y remplace toujours le *ti* de la langue primitive, mais on ne peut guère y noter que quelques autres variantes aussi peu remarquables.

Le caractère, chez les Guarayos, répond parfaitement aux traits. Ils offrent le type de la bonté, de l'affabilité, de la franchise, de l'honnêteté, de l'hospitalité, de la fierté de l'homme libre, qui regarde

tous les autres comme au-dessous de lui, même les Chrétiens, parce qu'il les croit esclaves, et parce que ces derniers ont des vices inconnus d'eux, le vol et l'adultère; aussi, bons pères, bons maris, quoique graves par habitude, se croient-ils, dans leur état sauvage, au sein de l'abondance, les plus heureux des hommes; et tout ce qu'ils craignent dans l'avenir, c'est qu'on ne les force à changer de manière de vivre. Leurs vieillards sont des patriarches, l'oracle de la famille, et trouvent chez les enfans le respect et la soumission.

Leurs mœurs sont aussi paisibles que leur caractère est doux; ils se divisent soit par petites familles au sein des forêts, soit par familles plus grandes en villages, près ou au milieu des bois impénétrables, où ils sont fixés. Les Guarayos se construisent des cabanes spacieuses, allongées, de forme octogone, qui par un singulier rapprochement sont les mêmes que celles des Caraïbes d'Haïti au temps de la conquête.[1] Ils y vivent en particulier, s'occupent d'agriculture et se délassent à la chasse. Ils se marient jeunes; mais usent presque tous de la polygamie, à mesure que leurs premières femmes deviennent âgées. Ils sont on ne peut plus jaloux; l'adultère est puni de mort; aussi les femmes, si libres lorsqu'elles ne sont pas mariées,

---

1. Voyez *Historia general de las Indias*, par Oviedo, édit. de 1547, *lib. VI, fol.* 59, où est représentée une de ces maisons.

changent-elles de conduite dès qu'elles s'engagent ou du moins que leurs frères disposent d'elles; car c'est à eux et non à leur père qu'elles appartiennent, et ceux-ci les font payer cher par les prétendans, qui les prennent ou pour femmes ou pour un temps déterminé. Le mariage est simple: celui qui veut se marier, peint de la tête aux pieds et armé de sa *Macana*, va pendant plusieurs jours se promener autour de la maison de celle qu'il recherche; et, un jour de boisson, les prétendus consomment le mariage. Jamais, dans leurs ménages, on n'entend de querelle; l'envie n'étant pas connue entre les familles, il est rare qu'ils aient des différens. Toujours stimulés par des boissons fermentées, ils aiment la danse.

L'industrie des Guarayos consiste en la construction de leurs maisons, solidement bâties en bois et artistement couvertes en feuilles de palmier; mais, si l'édifice a une certaine apparence extérieure, le mobilier y répond peu, consistant seulement en hamacs de fil de coton pour se coucher, en bancs pour s'asseoir, en vases nombreux fabriqués par les femmes, pour contenir les boissons fermentées, dont ils sont avides, et en armes: arcs de six pieds, flèches de quatre, et casse-têtes à deux tranchans. Les armes sont faites par les hommes, les femmes tissent les hamacs et en général les costumes, qui sont d'un tissu original, mais très-grossier. Les Guarayos se font, avec des troncs d'arbres creusés, des pirogues qui ont jusqu'à trente pieds de long, sur un pied et demi de large.

Le labourage est toujours un instant de plaisir. L'Indien qui a récolté beaucoup de maïs fait faire de la *Chicha* par ses femmes, et invite tous ses voisins à venir travailler et boire, tandis que, nonchalamment étendu sur son hamac, il dirige les travailleurs, qui, dans une demi-journée, achèvent la tâche, et passent le reste du temps à boire et à danser.

Le costume est peu varié : les hommes vont entièrement nus par préjugé religieux, et ceux-là seulement qui communiquent avec les Chrétiens se couvrent quelquefois d'une tunique sans manches, faite d'écorce de *ficus;* les femmes sont également nues, sauf une bande de tissu de coton qui pend des hanches jusqu'à mi-cuisse. Les deux sexes se couvrent le corps de peintures noires ou rouges, exécutées avec assez de goût. Comme signe distinctif de la nation, ils portent des jarretières au-dessous des genoux; et, au-dessus de la cheville du pied, ils ont des colliers de verroterie. Lors des fêtes, les hommes s'ornent la tête de turbans artistement tissés avec les plumes les plus brillantes des oiseaux de leurs forêts; ils se passent des ornemens dans la cloison du nez[1]. Ils ne se coupent jamais les cheveux, qui tombent derrière la tête et

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mér.*, planche de Costumes n.° 9.

Cet usage se trouvait chez les Caribes des Antilles; ceux-ci se passaient les longues plumes du paille-en-queue, suivant Dutertre, *Histoire générale des Antilles*, t. II, p. 276.

sur les épaules; les femmes seulement se les équarrissent sur le front. Quelques lignes de tatouage sur les bras, ainsi que des cicatrices au-dessous des seins, annoncent la nubilité chez les jeunes filles.

Le gouvernement est tout à fait patriarchal. Chaque grande réunion de familles a son chef, dont les fonctions sont héréditaires; mais il n'a que le droit de conseiller en temps de paix, et de diriger les opérations à la guerre. Les Guarayos n'ont que deux lois sévères, l'une contre le vol, abhorré d'eux; l'autre contre l'adultère des femmes.

Leur religion, simple comme leurs mœurs, est aussi douce que leur caractère. Ils révèrent un être bienfaisant, auquel ils doivent beaucoup, leur *Tamoï*[1] ou *grand-père,* qu'ils aiment sans le craindre. Ce dieu a vécu parmi eux; il leur a enseigné l'agriculture; et, avant de les quitter, leur a promis de les secourir, lorsqu'ils en auraient besoin, et de les transporter au ciel après leur mort; puis il s'est élevé, vers l'orient, tandis que des anges frappaient la terre de tronçons de bambous, dont le son discordant flattait l'oreille divine. C'est en souvenir de cette ascension que les Guarayos ont des maisons octogones, où ils réclament l'accomplissement de la promesse du Tamoï. Des hommes entièrement nus, assis en rond autour de la maison consacrée[2], tiennent chacun un tronçon de

1. Voyez page 320.

2. Nous avons assisté à ces cérémonies lugubres, mais réellement imposantes.

bambou; le plus ancien, d'une belle voix basse, entonne une hymne lugubre, en frappant en mesure la terre de son bambou; les autres en font autant, les yeux fixés sur le sol, tandis que les femmes, debout derrière, chantent aussi, en faisant des génuflexions en mesure. Ils demandent ainsi, en style poétique, des récoltes abondantes ou une pluie bienfaisante, et terminent toujours la cérémonie par des libations. Après leur mort, du sommet d'un arbre sacré, qu'ils plantent toujours près de leurs maisons, le Tamoï les enlève vers l'orient, où ils ressuscitent et jouissent de tout ce qu'ils possédaient pendant leur vie terrestre. Lorsqu'ils sont malades, ils ont recours aux sorciers ou *Payés*, qui exécutent des jongleries. Morts, on les enterre dans leurs maisons même, après leur avoir peint le corps comme pour un jour de fête. On leur tourne la tête vers l'est, on brûle leurs armes, et ils sont placés dans une fosse profonde, garantie de la terre par des clayonnages et par des branchages croisés[1]. Les parens jeûnent en signe de deuil.

---

1. Oviedo (*Historia general de las Indias*, 1547, *lib. V, cap. IV*, 48) dit absolument la même chose des anciens habitans d'Haïti.

TRIBU DES CHIRIGUANOS.

Le nom de *Chiriguano*[1] ou *Chirihuana,* sous lequel nous avons trouvé une très-nombreuse tribu des Guaranis au pied des derniers contreforts des Andes boliviennes, est-il le nom primitif de cette même tribu, ou celui d'une autre qui, après y avoir anciennement vécu, aurait été remplacée par cette dernière? C'est une question difficile à résoudre, mais que nous voulons néanmoins tâcher d'éclaircir. Les Incas, sous Yupanqui, à peu près en 1430, cherchèrent à subjuguer les Chirihuanas; et Garcilaso de la Vega nous apprend[2] qu'alors, assez nombreux pour ne pas être vaincus par les troupes quichuas, ils vivaient nus, sans maisons et étaient anthropophages; mœurs qui s'accordent assez avec celles des Sirionos, que nous décrirons plus tard[3]. D'un autre côté, suivant l'assertion des histo-

---

1. L'étymologie donnée dans les *Lettres édifiantes* (*Choix*), t. VIII, p. 247, serait trop forcée: elle viendrait de *chiri* (froid) en quichua, et de *huanana* (homme rebelle), et non, comme on le dit : *le froid les tuera.*

2. *Comentarios reales de los Incas, lib. VII, p.* 244.

3. Voyez plus loin, page 343.

riens[1], ne doit-on pas croire qu'un corps de Guaranis d'environ 4,000 âmes[2], serait, après le meurtre d'Alexis Garcia, vers 1541, parti du Paraguay pour aller s'établir au pied des Cordillères, soit dans la crainte d'être châtié par les Portugais, soit parce que le pays lui aurait plu? Ces Guaranis sont bien certainement ceux qui habitent aujourd'hui les mêmes lieux; mais rien ne prouve, comme l'assure le père Lozano[3], que ces nouveaux Guaranis aient entièrement anéanti les habitans qu'ils rencontrèrent; et l'unité de langage entre les deux sexes, le peu de corruption de la langue, le grand nombre de Chiriguanos actuels, nous donneraient la certitude que les Chirihuanas des Incas étaient aussi des Guaranis, auxquels se mêlèrent les nouveaux venus du Paraguay, ne faisant plus avec

1. Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos, cap. I, p.* 4.

Lozano, *loc. cit.*, p. 57.

Rui Diaz de Guzman (en 1612, imprimé à Buenos-Ayres en 1835), *Historia argentina*, p. 15 à 17 : il dit que les uns furent à Tarija, les autres au Guapay.

Il est curieux de voir, dans les *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 247, attribuer cette migration à l'idée de ne pas se soumettre au christianisme; allégation tout à fait erronée.

2. Fernandez, *loc. cit.*, p. 4.

3. *Historia del gran Chaco*, p. 57.

Rui Diaz, *loc. cit.*, p. 17, porte le nombre des Indiens détruits par les Chiriguanos à 100,000. Les *Lettres édifiantes* (*Choix*), t. VIII, p. 256, portent ce nombre à 150,000.

eux qu'une seule et même nation, qui dès-lors devint plus civilisée, se construisit des maisons, comme les Guaranis du Paraguay, et bientôt abandonna l'anthropophagie, que tous les auteurs attribuent aux Chiriguanos, quoique les relations des missionnaires prouvent au moins que dès 1690[1] ils avaient abandonné cette coutume, répandue chez toute la nation des Guaranis, si toutefois on l'y a jamais appliquée à d'autres qu'à des prisonniers de guerre.

Non-seulement les Chiriguanos habitent le pied des Cordillères du département de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquisaca, mais encore ils s'étendent sur le cours du Rio Grande, jusqu'aux premières forêts épaisses qui séparent la province de Santa-Cruz de celle de Chiquitos; cependant la plus grande partie est fixée au pied même des dernières collines des contreforts des Andes. Divisés en villages nombreux dans les plaines voisines des bois[2], ils occupent, du 17.e au 21.e degré de latitude, et vers le 65.e degré de longitude occidentale de Paris, une immense surface de terrain comprise entre le Rio Pilcomayo et le Piray.

Les recherches statistiques faites sur les lieux pour déterminer leur nombre, nous ont été faciles quant à ceux qui sont réduits au christianisme; mais il n'en

---

1. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 12.

2. Le père Charlevoix donne aussi une copie de ce qui a été relaté par le père Fernandez, t. II, p. 221.

a pas été ainsi pour la partie de la nation encore indépendante; néanmoins voici les résultats que nous avons obtenus:

	Ames.
Chiriguanos réduits à la mission de Porongo.	1,173 [1]
— réduits à la miss. de Santa-Rosa.	800
— réduits à Bibosi de Santa-Cruz.	776
— réduits à Piray de la Cordillera.	252
— réduits à Cabezas de la Cordillera	421
— réduits à Abapo de la Cordillera	544
Total des Chiriguanos chrétiens . .	3,966 [2]
Chiriguanos encore sauvages.	15,000
Total de la tribu. . . .	18,966

Il reste aujourd'hui, quoique le nombre en ait

1. En 1787, sa population était de 1,701 âmes, selon Viedma, *Informe de Santa-Cruz* (manuscrit dont nous possédons l'original).

2. Ces chiffres sont le résultat du recensement rigoureux fait en 1832, tandis que nous étions à Santa-Cruz.

Selon Viedma (*Informe*, manuscrit) le total des Chiriguanos chrétiens était, en 1789, de 5,700 âmes, et celui des Chiriguanos sauvages (nombre approximatif) de 4,600; ce qui donne un total de 10,300 âmes, chiffre qui nous paraît au-dessous de la vérité. D'un autre côté, Fernandez, en 1726 (p. 4), l'élevait à 20,000; aussi ne craignons-nous point, d'après beaucoup de données recueillies dans le pays, de porter le nombre des Chiriguanos encore sauvages à 15,000, divisés au moins en trente villages.

beaucoup diminué, près de 4,000 Chiriguanos convertis au christianisme, tandis que 15,000 environ sont encore à l'état sauvage. Nul doute que la nation entière ne se fût soumise aux conquérans, si ceux-ci n'avaient pas voulu commencer par lui faire entièrement abandonner ses coutumes, et l'astreindre à un travail auquel elle n'était pas habituée.[1]

La couleur des Chiriguanos, la même que celle des Guarayos, est d'un jaune rougeâtre, beaucoup moins clair que celle de cette dernière tribu; partout elle est si loin de ressembler à celle des Indiens quichuas des plateaux, que, par rapport à ceux-ci, les Chiriguanos sont presque blancs. Leur taille est très-ordinaire: les hommes ont, terme moyen, 1 mètre 62 centimètres (5 pieds); ils sont, dès-lors, au-dessous des Guarayos, mais plus grands que les Guaranis du Paraguay; leurs femmes conservent une taille relative. Les formes sont moins belles que celles des Guarayos, et ressemblent beaucoup plus à ce que nous avons vu à Corrientes et aux missions, c'est-à-dire qu'elles sont massives; leurs membres sont fournis, leurs épaules larges, leur corps est d'une venue; ils

1. Les premiers missionnaires furent envoyés en 1600 (Fernandez, p. 5); puis les Jésuites y entrèrent en 1686; mais la première mission n'eut lieu qu'en 1691 (voy. Fernandez, p. 21). On les attaqua souvent pour les forcer à se convertir (Lozano, p. 226), et c'est ce motif qui a le plus contribué à les faire persister dans leurs anciennes idées.

sont cependant loin d'être aussi lourds que les Indiens des races montagnardes. Leurs traits sont les mêmes que chez les Guaranis du Paraguay; seulement ils ont plus de fierté dans le regard, moins de servilité et moins de tristesse dans l'expression. Ils s'épilent avec soin la barbe à l'état sauvage; mais nous avons acquis, par les Chiriguanos chrétiens, la certitude qu'ils sont presqu'imberbes, et qu'ils ont à peine quelques poils aux moustaches et au-dessous du menton.

Leur langage est le guarani très-peu altéré, et par conséquent peu différent de ce qu'il est aujourd'hui au Paraguay. La modification des finales *ti* en *chi* semblerait annoncer qu'ils sont venus à une autre époque que les Guarayos.

Le caractère des Chiriguanos est un mélange de fierté sauvage et de soumission aveugle, lorsqu'ils ont une fois adopté un principe. Les Incas[1] et les anciens missionnaires[2] en faisaient des hommes terribles dans l'état de barbarie le plus complet, se mangeant les

---

1. Garcilaso de la Vega, *Comentario de los Incas*, p. 244, dit d'eux: *Son peores que bestias fieras*, etc. (Ils sont pis que des bêtes féroces.)

2. Fernandez, *loc. cit.*, p. 9.

Lettres édifiantes (*Choix*), t. VIII, p. 256, il est dit : « Ils « enlèvent les habitans, qu'ils emmènent dans les terres, où « ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en « Europe; et après quelques jours, ils les égorgent pour se « repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se « donnent. » Ce qui est évidemment faux.

uns les autres, quand ils n'avaient pas de captifs, vivant sans abri, faux, inconstans, sans parole, sacrifiant tout à leurs intérêts. La vérité est que ce sont des hommes sensibles aux procédés, recevant les étrangers avec une hospitalité franche, cherchant en tout à leur être agréable; mais n'aimant pas qu'on abuse de leur complaisance, soit en violant envers eux le droit des gens, soit en cherchant à leur faire changer des coutumes qui font leur bonheur. Nous ne doutons pas qu'on n'eût fait des Chiriguanos, comme des Guaranis du Paraguay, les néophytes les plus zélés, si l'on se fût toujours montré juste envers eux; aussi regardons-nous les Chiriguanos comme des hommes réfléchis, doux plutôt que méchans; bons pères, bons époux, et ayant entr'eux des mœurs tout à fait patriarchales. Ils sont divisés en un grand nombre de villages, placés dans les plaines qui avoisinent les bois au pied des dernières montagnes des Andes boliviennes. Agriculteurs et chasseurs, ils ont des cabanes spacieuses; leurs champs de culture sont dans les forêts : là, sans peine, ils grattent la terre plutôt qu'ils ne la remuent, y sèment du maïs, et quinze jours de travail par an, tout au plus, leur procurent une récolte assez abondante pour qu'ils aient des vivres, et même de quoi subvenir à leur luxe de boisson, pendant plus d'une année; d'où il résulte qu'ils passent la moitié de leur existence en visites de tribus à tribus, de villages à villages, et en fêtes, dans lesquelles ils jouent, dansent et boivent la liqueur fermentée

de maïs. On comprend qu'une manière d'être aussi peu fatigante, ne les dispose pas à s'astreindre au christianisme, et qu'ils préfèrent leur liberté, leur abondance à la contrainte d'un travail forcé.

Ils se marient jeunes, les chefs seuls usant de la polygamie; et une fois mariées, les femmes sont obligées à une conduite exemplaire, tout en obtenant de leurs maris des égards, qui ne vont jamais, néanmoins, jusqu'à les soulager du poids des travaux du ménage et des récoltes. Ils aiment les plaisirs, la danse, la société.

La chasse n'est pour eux qu'un délassement, ou un reste de leurs coutumes primitives. Naturellement peu belliqueux, ils n'attaquent pas; mais leur nation, toujours unie, a montré chaque fois qu'on l'y a forcée, qu'elle pouvait vaincre successivement les Incas, les Espagnols et les peuples voisins.

Leur mariage n'est qu'une convention, souvent accompagnée de quelques cérémonies superstitieuses. Chez eux a lieu (comme on nous l'a garanti dans le pays, car nous ne l'avons pas vu) la singulière coutume en vertu de laquelle une femme, immédiatement après son accouchement, vaque à ses travaux comme d'ordinaire, tandis que son mari se met à la diète pendant plusieurs jours, couché dans son hamac, où, soigneusement garanti du contact de l'air extérieur, il devient l'objet de la plus tendre sollicitude.

A la mort de l'un d'eux, on reploie ses membres,

on place le corps dans un grand vase de terre[1] avec tout ce qui lui a appartenu, on l'enterre dans sa propre maison; et pendant long-temps toute la famille, avant le lever du soleil, pousse des gémissemens sur sa mort et rappelle ses actions avec douleur. Ceux d'entr'eux qui reconnaissent les lois du christianisme, sont en tout dévoués à leur nouvel état et asservis au système général des missions.

Leur industrie se bornait anciennement à ce qui avait rapport à la chasse ou à l'agriculture; ils ont pris aujourd'hui des Espagnols qui les entourent une partie de leurs habitudes de travail. Leurs maisons sont solides; leurs meubles tiennent le milieu entre l'état sauvage et la demi-civilisation des campagnes. Les femmes filent, tissent et font des vases à contenir les boissons. Les Chiriguanos élèvent des bestiaux, surtout des chevaux, qu'ils montent bien, avec un simple bât de jonc; ils savent tanner les cuirs des animaux qu'ils tuent à la chasse.

Leur costume est des plus simple : les deux sexes portent une pièce qui leur cache seulement le bas du corps; les hommes se couvrent, à cheval, d'un vêtement de cuir tanné, qui ressemble à celui des campagnards bretons. Les deux sexes aussi se peignent le corps et la figure de rouge et de noir, tandis qu'à

---

1. M. de Humboldt a trouvé ces mêmes vases sur les bords de l'Orénoque (*Voy.*, t. VIII, p. 264); ce qui annonce des coutumes semblables.

l'homme seul est réservé l'honneur de se faire une ouverture à la lèvre inférieure, afin d'y passer la barbote, qui consiste en un bouton de plomb ou d'étain, de la grosseur d'une pièce de deux francs; lui seul encore peut s'orner la tête des plumes brillantes des oiseaux de son pays.

Leur gouvernement est celui de caciques ou de chefs de famille, chefs de village, chefs de contrées; mais, quoique ceux-ci aient, en tout temps, le droit de réprimande, ils n'exercent leur pouvoir qu'à la guerre, et sont néanmoins toujours respectés; leur autorité est héréditaire. S'agit-il d'une insulte à la nation? Les chefs se réunissent de nuit, commencent par un concert de flûtes, dansent ensuite, puis se consultent et agitent la question. A la pointe du jour, ils vont se baigner (leur grand moyen pour se former le jugement), se peignent la figure, s'ornent de plumes, déjeûnent et décident après ce qu'ils feront, à la majorité des voix.

Leur religion paraît simple. Ils révèrent leurs ancêtres; et, autant qu'il nous a été permis d'en juger (car ils sont très-réservés sous ce rapport), ils n'ont réellement aucun culte ostensible; ils se souviennent de leur premier père, auquel ils adressent quelquefois des demandes; croient à une autre vie, où ils seront toujours en fêtes; aussi, pour s'y présenter dignement, enterrent-ils avec eux tout ce qu'ils ont de plus précieux. Ceux qui ont adopté le christianisme ne sont pas plus dévots que ceux qui sont

restés sauvages; ils n'ont réellement aucun véritable culte, ou demeurent fort indifférens à celui qu'ils pratiquent.

TRIBU DES SIRIONOS.

Moins nombreuse que celle des Guarayos, cette tribu vit au sein de forêts plus sombres encore, qui séparent le Rio Grande du Rio Piray, entre Santa-Cruz de la Sierra et la province de Moxos, du 17.e au 18.e degré de latitude sud et à peu près par 68 degrés de longitude ouest de Paris. Les Sirionos occupent une très-grande surface de terrain, quoique, d'après plusieurs captifs de cette tribu que nous avons vus à la mission de Ribosi, près de Santa-Cruz, leur nombre s'élève à peine à 1,000 individus.

Aucun historien n'en a parlé ; leur nom figure seulement sur quelques anciennes cartes des Jésuites; et, suivant les renseignemens que nous avons obtenus dans le pays, les Sirionos, ayant toujours, depuis la conquête, habité les mêmes forêts, sont peut-être les restes de ces anciens Chiriguanos, combattus vers le quinzième siècle par l'Inca Yupanqui [1], et plus tard, obligés de fuir les Guaranis venus du Paraguay au

---

1. Voyez Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas*, p. 244 et 226.

commencement du seizième siècle[1], lesquels prirent leur place, et, selon les historiens[2], les anéantirent alors. Quoi qu'il en soit, on doit supposer que, bien antérieurement aux Chiriguanos, les Sirionos sont aussi venus du sud-est, et ont poussé leurs migrations jusqu'à ces contrées lointaines du berceau de la nation guaranie.

Vivant sous les mêmes conditions que les Guarayos, ils en ont, à peu de chose près, la teinte pâle, la taille et les belles proportions, si nous en pouvons juger par le peu d'individus que nous avons vus. Leurs traits sont aussi les mêmes pour l'ensemble; mais avec un air sauvage, craintif et une expression de froideur qu'on ne rencontre jamais chez les Guarayos. Ils ont l'habitude de s'épiler, en sorte que nous ne saurions dire s'ils auraient la barbe aussi fournie que ces derniers.

Leur langage, comme nous nous en sommes assuré, est le guarani corrompu, mais pas assez, néanmoins, pour qu'ils ne puissent s'entendre parfaitement avec

---

1. Padre Fernandez, 1726, *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 4.

Padre Lozano, *Historia del Paraguay, cap. II, lib. II.*

Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

2. Lozano, *loc. cit.*, p. 57, dit qu'ils mangèrent plus de 150,000 Indiens, chiffre sans aucun doute exagéré, comme beaucoup des allégations de cet auteur; Rui Diaz de Guzman dit 100,000.

les Chiriguanos. Quant à leur caractère, il diffère essentiellement de celui des Guarayos; ils sont si sauvages et tiennent si fort à leur indépendance primitive, qu'ils n'ont jamais voulu avoir de communications avec les Chrétiens. On n'a pu s'en approcher que les armes à la main. Autant les premiers sont doux et affables, autant ceux-ci sont peu communicatifs. Ils vivent par familles éparses et errantes au sein des forêts les plus impénétrables, se livrant seulement à l'exercice de la chasse. Ils ne se construisent que des huttes formées de branchages, et ne connaissent aucune des commodités de la vie; tout annonce chez eux l'état sauvage le plus complet. Ils n'ont d'autre industrie que la confection de leurs armes, qui consistent en arcs de huit pieds de long et en flèches de même longueur, dont ils se servent le plus souvent assis, s'aidant du pied et des mains pour les lancer avec plus de force; aussi ne doivent-ils chasser que le gros gibier. Les deux sexes vont entièrement nus, sans se charger en rien de vêtemens, ni même de peintures, et sans porter aucun ornement.

Dans leurs courses journalières, ils ne font aucun usage de pirogues; s'ils ont une rivière à passer, ils coupent des lianes, les attachent à terre à un arbre ou à des pieux, qu'ils placent à cet effet, les enroulant autour des troncs d'arbres arrêtés par les courans au sein des eaux, et formant ainsi une espèce de pont, auquel les femmes s'accrochent pour passer

avec leurs familles[1]. Chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, ils attaquent les pirogues de Moxos qui remontent à Santa-Cruz, et tuent les rameurs, pour s'emparer des haches ou autres instrumens dont ceux-ci sont munis. C'est, du reste, tout ce que nous avons appris sur cette tribu, sans doute la plus sauvage de la nation.

TRIBU DES TUPYS.

Azara[2] décrit sous ce nom une nation qu'il considère comme différente des Guaranis. Elle habite à l'est de la province des Missions sur les rives de l'Uruguay, vers le 27.° degré de latitude sud. D'après les renseignemens que nous avons obtenus aux missions et de quelques Brésiliens de San-Paulo, ce ne serait pas une nation distincte, mais bien une simple tribu de chasseurs et d'agriculteurs, qui auraient conservé l'habitude de vivre au sein des forêts. D'ailleurs, le nom seul de *Tupys* est celui d'une des grandes sections des Guaranis primitifs[3], et sans doute le même que celui des *Tapès* des missions espagnoles.

---

1. Voyez notre *Voy. dans l'Amér. mérid.*, partie historique, Vues, pl. 19.
2. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 70.
3. Damien de Goes, *Cron.*, p. 1, ch. LVI.

Corografia brasilia, II, p. 57, etc.; padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, 1770, p. 6; Gonzalo de Doblas, p. 54.

TRIBU DES GUAYANAS.

C'est encore une simple tribu des Guaranis. Ce que dit Gonzalo de Doblas[1] à ce sujet étant tout à fait concluant, Azara[2] doit être encore trompé dans cette circonstance.

---

1. *Memoria historica, etc., sobre la provincia de Missiones*, p. 51.

2. *Loc. cit.*, p. 75.

NATION BOTOCUDO OU AYMORE.

La première de ces deux dénominations vient de la langue brésilienne, et tient à l'habitude qu'a cette nation de se mettre un morceau de bois arrondi dans un trou fait au-dessous de la lèvre inférieure; la seconde désigne, sans doute, l'une des principales tribus de la nation. Au seizième siècle[1] les Botocudos vivaient dans les capitaineries d'Ilheos, jusqu'à Porto Seguro, d'où ils faisaient une guerre cruelle aux colons portugais; ils habitent aujourd'hui dans l'intérieur, sur une surface parallèle à la côte de l'océan Atlantique, une zone comprise entre le Rio Doce et le Rio Pardo, du 18.e au 20.e degré de latitude sud.

N'ayant vu qu'un seul Botocudo, et n'ayant pas été dans le pays qu'habite cette nation, nous nous bornerons à citer nos observations personnelles, afin de suivre la marche que nous nous sommes imposée, renvoyant, du reste, pour de plus amples détails, aux savans ouvrages de MM. Spix et Martius, de M. Auguste de Saint-Hilaire et de M. le prince Maximilien de Neuwied.

D'après les notes que nous devons à la complaisance

---

1. Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia da provincia de Santa-Cruz*, 1576, fol. 43.

de M. le vicomte de Santarem, le nombre des Botocudos ne s'élèverait pas au-dessus de 4,000 individus.

La couleur jaunâtre des Botocudos nous a paru être en tout celle des Guaranis; mais, sans doute par suite de leur genre de vie au milieu des forêts, elle est un peu moins foncée que celle de la masse de la nation, et se rapproche davantage de celle des Guarayos. L'individu que nous avons vu, de la taille ordinaire des Guaranis, leur ressemblait par ses formes et même par ses traits, sauf cette différence, que les pommettes nous ont paru plus saillantes, le nez plus court, la bouche plus grande, la physionomie plus sauvage, la barbe presque nulle, les yeux encore plus petits et plus obliques à leur angle extérieur; ce qui les fait ressembler beaucoup aux hommes de la race *mongolique* de Cuvier.

Un vocabulaire que nous avons formé, en questionnant ce Botocudo, nous a prouvé, par deux cents mots environ, qu'il n'y avait aucune analogie entre sa langue et celle des Guaranis. Quelques sons demandent une prononciation nasale, mais aucun n'est guttural; et, sans l'extrême dureté des consonnes, on ne pourrait dire que la langue soit dure. Elle est fort accentuée, les finales en étant toujours longues; elle a quelques sons compliqués, comme ceux de *nt* et de *tz*, dont on prononce séparément les consonnes avant de faire sentir la voyelle qui les suit. Les trois quarts des mots finissent par une consonne : les plus employées sont l'*m*, l'*n*; les autres sont le *c* et le *t*, comme dans

ic, oc, at. Les diphthongues sont très-communes, et nous retrouvons souvent tous les composés de voyelles que nous avons en français, *on, ain,* etc. L'*u* français n'est pas en usage; mais le *ch* et le *j* de cette langue sont souvent indispensables pour bien rendre les mots, tandis que la manière dont on les prononce en espagnol n'est pas connue. Les lettres *d, r, s, v* ne sont pas non plus nécessaires; leur valeur phonétique ne se trouve pas dans la langue des Botocudos. Les noms des parties du corps ne présentent point d'anomalies. Nous ne pouvons rien dire des adjectifs, des verbes, ni du système de numération de cette langue, le manque d'interprète ne nous ayant permis de prendre à cet égard aucun renseignement positif.

Le caractère des Aymores paraît rempli de fierté; mais, d'après ce que nous avons pu apercevoir, il est, à peu de chose près, semblable à celui des Guaranis; il en est de même de leurs mœurs et de leurs usages. Ils vivent au sein des forêts, par familles ou par petites tribus guerrières, qui aujourd'hui ont encore les coutumes primitives des Guaranis, tout en étant beaucoup plus sauvages. Ce sont les plus intrépides chasseurs à l'arc et à la flèche. Peu d'entr'eux se livrent à l'agriculture.

En résumé, les Botocudos, bien que différant des Guaranis par le langage, se rattachent évidemment au même rameau que cette grande nation, par tous leurs caractères physiques de couleur, de formes, de traits. Il en est ainsi des coutumes et des mœurs. Si

l'on prenait pour type l'inclinaison des yeux, ils seraient les plus parfaits du rameau; car leurs yeux, plus relevés à l'angle extérieur, leurs pommettes plus saillantes, leur teinte plus jaune, les font ressembler en tout aux hommes de la race jaune des côtes de la Chine. Ce sont, en un mot, des Guaranis dont les caractères physiques sont très-prononcés.

NATION NUARA.[1]

Cette nation, si toutefois elle n'est pas une tribu des Guaranis, nous paraît appartenir évidemment à la race guaranienne.

NATION NALICUECA.[2]

C'est le nom d'une nation indiquée par Azara comme vivant au 21.e degré sud, à l'est de Xérès. Par le peu qu'en rapporte l'auteur espagnol, nous devons croire qu'elle appartient à la même race que les Nuaras.

NATION GUASARAPO.[3]

Cette nation nous paraît être dans le cas des deux

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 77.
2. *Idem, ibidem.*
3. *Idem, ibidem*, p. 78.

précédentes : selon Azara, elle habite à l'est du Rio Paraguay, vers le 19.e degré 46 minutes de latitude australe.

NATION GUATO.[1]

Nous croyons qu'on peut également réunir avec certitude cette nation au rameau guaranien. Azara, sans doute, a donné trop de créance aux rapports des Indiens, en les décrivant comme vivant au milieu des lagunes. Nous en avons beaucoup entendu parler par des habitans de Cuyaba, comme d'une nation d'agriculteurs, avec laquelle ils ont des rapports fréquens.

NATIONS CABASA ET BORORO.

Les Cabasas habitant les rives du Rio de ce nom, entre le Jaoru et le Rio du Paraguay, non loin de Matagrosso, ainsi que les Bororos des plaines voisines de ces deux rivières, nous paraissent également appartenir au même rameau, sans que nous puissions rien dire de positif sur leur langage.

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 80.

La plupart des nations du Brésil dont nous avons vu les portraits dans les beaux ouvrages de MM. Spix et Martius, de M. le prince Maximilien de Neuwied, de MM. Rugendas et Debret, appartiennent évidemment, par tous les caractères de leurs traits, à notre race brasilio-guaranienne. Tels sont les *Bogres* de la province de San-Paulo, les *Camacans*, les *Puris*, les *Coroados* et les *Coropos*. Quant aux *Macuanis*, aux *Penhams* de Minas-Geraes, aux *Machacalis*, aux *Capoxos*, aux *Cataxos*, aux *Comanaxos* des frontières de Porto Seguro et de Bahia, aux *Cariris*, aux *Sabujas*, aux *Masacaras* de Bahia; aux *Geicos*, aux *Apogenicrans*, aux *Pimenteiras* et aux *Purecamecrans* du Maragnan; aux *Muras*, aux *Mundrucus*, aux *Uainumas*, aux *Manaxos*, aux *Canna Mirim*, aux *Passes*, aux *Juris*, aux *Culinos*, aux *Catuquinas*, aux *Camperas*, aux *Maravas*, aux *Araquaxus*, aux *Cauixanas*, aux *Mariates*, aux *Maxurunas*, aux *Tocunas*, aux *Manaos*, aux *Bares* et aux *Cariays* du Para et du Rio Negro, dont parlent MM. Spix et Martius, nous avons la certitude

que presque tous appartiennent également à notre race brasilio-guaranienne, mais sans pouvoir dire si c'est comme nations distinctes ou comme simples tribus des Guaranis ou des autres grandes nations de la race.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des noms de nations, de tribus, et des matières traitées dans cet ouvrage.

A

D

H

I

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

